



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

l'intérêt documentaire

de

‘ ‘À la recherche du temps perdu’ ’
(1913-1927)

roman de Marcel PROUST
(3000 pages)

On trouve ici les points suivants:

La peinture de la société (page 2) :

- différents lieux (page 4)
- différents milieux (page 5) : le peuple (page 6) - la petite bourgeoisie (page 7) - la grande bourgeoisie (page 7) - l'aristocratie (page 8)
- le snobisme (page 14)
- les juifs (page 16)
- l'antisémitisme (page 21)

Les événements de l'époque (page 23) - l'affaire Dreyfus (page 25) - la guerre de 1914-1918 (page 30) - l'après-guerre (page 33)

Le déploiement d'une vaste culture (page 34) : la peinture (page 36) - Elstir (page 37) - la musique (page 39) - Vinteuil (page 39) - le théâtre (page 40) - la littérature (page 41) - Bergotte (page 43)

L'exposé sur l'homosexualité (page 45) :

- Sodome (page 46) : la découverte des « *hommes-femmes* » (page 46) - l'analogie entre ce qui se passe dans la nature et ce qui se passe entre les homosexuels (page 46) - la théorie de la sexualité (page 48) - la condition malheureuse des homosexuels (page 49) - la variété des homosexuels (page 52) - le nombre des homosexuels (page 56)
- Gomorrhe (page 56).

(la pagination est celle de l'édition de la Pléiade en trois volumes)

Bonne lecture !

Dans "À la recherche du temps perdu", Proust, en suivant le déroulement de la vie de son personnage, Marcel, ne pouvait pas ne pas faire passer tout un flot de vie (saveurs, parfums, nourritures, œuvres d'art, princes, domestiques, rituels mondains, recettes de cuisine, investigations ou fulgurances dans le domaine du plaisir et du désir), ne pouvait pas ne pas donner, comme l'a noté Gide, de « terribles aperçus de la réalité », ne pouvait pas ne pas peindre la société où il évolua, ne pas être un ethnologue ou un historien des mœurs, intéressé spécialement par l'aristocratie et par les juifs que sépara l'affaire Dreyfus. Il fit aussi de Marcel un érudit et surtout un amateur d'art dont le sien se forgea au contact des oeuvres de créateurs. Enfin, son souci didactique s'affirma dans sa volonté de présenter l'homosexualité et même d'en faire une théorie.

La peinture de la société

Même si Proust a refusé que « le roman fût une sorte de défilé cinématographique des choses » (III, page 890), si "Le temps retrouvé" contient une sévère condamnation du roman à prétention documentaire (« La littérature qui se contente de décrire les choses, d'en donner seulement un misérable relevé de lignes et de surfaces, est celle qui, tout en s'appelant réaliste, est la plus éloignée de la réalité. » [III, page 885]), s'il a reproché au roman d'avoir été, de Balzac à Zola, un « magasin de documents sur la nature humaine », même s'il s'est moqué du « romancier mondain qui venait d'installer au coin de son oeil un monocle, son seul organe d'investigation psychologique et d'impitoyable analyse, et qui répondit d'un air important et mystérieux, en roulant l'r : "J'observe" » (I, page 327), il ne cessa de prendre des notes sur des cahiers, et la lecture de ses lettres et de ses carnets intimes semble bien montrer qu'il a lui-même utilisé cette méthode, qu'il avait un sens aigu de l'observation (qu'il nia évidemment, Marcel se voyant comme « n'ayant aucune espèce d'esprit d'observation extérieure, ne sachant jamais ce qu'était ce que je voyais » [III, page 383]). Et Ramon Fernandez a noté à la suite d'une visite qu'il lui fit : « Ses admirables yeux se collaient matériellement aux meubles, aux tentures, aux bibelots ; par tous les pores de sa peau, il semblait aspirer la réalité contenue dans la chambre, dans l'instant, dans moi-même ; et l'espèce d'extase qui se peignait sur son visage était bien celle du médium qui reçoit les messages invisibles des choses. Il se répandait en exclamations admiratives, que je ne prenais pas pour des flatteries puisqu'il posait un chef-d'œuvre partout où ses yeux s'arrêtaient... »

Et il n'en reste pas moins qu'"À la recherche du temps perdu", chronique dense et lente comme la vie, qui s'étend sur la fin du XIXe et le début du XXe siècle, dont les personnages sont si nombreux qu'on a pu leur consacrer, dans l'édition de la Pléiade, un "Index", peut être considéré comme le tableau d'une société prenant la suite de "La comédie humaine" de Balzac et celle aussi des "Rougon-Macquart" de Zola, comme un document sur un état de la société française, même si on y est loin des soucis d'argent de la première ou des luttes sociales qui sont dépeintes dans les seconds, même si Proust accorda moins d'importance que ses prédécesseurs aux différents milieux (n'ayant peint qu'une mince frange de la bourgeoisie et de l'aristocratie), au train du monde comme il va, aux conditions matérielles et communes de l'existence.

Il se défendait d'avoir peint un tableau d'un minutieux réalisme balzacien. À Robert Dreyfus, il se plaignit, en décembre 1913, d'un critique du "Figaro" qui avait, selon lui, commis un papier « injuste » en disant qu'il notait tout, comme s'il n'était qu'un observateur. « Non, je ne note rien. C'est lui qui note. Pas une seule fois un de mes personnages ne ferme une fenêtre, ne se lave les mains, ne passe un pardessus, ne dit une formule de présentation. S'il y avait même quelque chose de nouveau dans ce livre, ce serait cela ». En mars 1914, il tint le même propos à Gide dans une lettre postérieure à celle où ce dernier s'excusa d'avoir refusé le manuscrit : « Moi je ne peux pas, peut-être par fatigue, ou paresse, ou ennui, relater, quand j'écris quelque chose qui ne m'a pas produit une impression d'enchantement poétique, ou bien où je n'ai pas cru saisir une vérité générale. Mes personnages n'enlèvent jamais leur cravate ».

Mais, dans ce cas encore, il se livra à une parade mensongère car, son réalisme étant sélectif (comme tout réalisme en fait, le réalisme total étant impossible), il porta une grande attention à certains éléments de la réalité, par exemple, aux toilettes féminines :

- celles d'Odette de Crécy (I, page 197 – I, page 232 - I, page 240), au portrait de celle-ci en « *Miss Sacripant* », la description de l'aquarelle s'étendant sur deux pages (I, pages 848-849) ;

- celles de la duchesse de Guermantes : « *majestueuse, ample et haute dans une longue robe de satin jaune à laquelle étaient attachés en relief d'énormes pavots noirs* » (II, page 371) - « *haute et superbe dans une robe de satin rouge dont la jupe était bordée de paillettes. Elle avait dans les cheveux une grande plume d'autruche teinte de pourpre et sur les épaules une écharpe de tulle du même rouge.* » (II, page 583) - « *ennuagée dans la brume d'une robe en crêpe de Chine gris* (III, page 33) - elle portait des robes de Fortuney, ces robes qu'il « *a faites d'après d'antiques dessins de Venise. Est-ce leur caractère historique, est-ce plutôt le fait que chacune est unique qui lui donne un caractère si particulier que la pose de la femme qui les porte en vous attendant, en causant avec vous, prend une importance exceptionnelle, comme si ce costume avait été le fruit d'une longue délibération et comme si cette conversation se détachait de la vie courante comme une scène de roman?* » (III, page 33) - « *cette robe de chambre qui sent si mauvais [...] et qui est sombre, duveteuse, tachetée, striée d'or comme une aile de papillon* » (III, page 43) ;

- celle d'Albertine : son « *polo noir* » de Balbec, coiffure de femme sans bords, puis les robes d'Elstir que Marcel lui acheta (II, page 1055), « *les brimborions de la parure* » lui causant « *de grands plaisirs* » (III, page 32) ;

- celle des femmes en 1916 : « *Comme par l'ensemencement d'une petite quantité de levure, en apparence de génération spontanée, des jeunes femmes allaient tous les jours coiffées de hauts turbans cylindriques comme aurait pu l'être une contemporaine de Mme Tallien, par civisme ayant des tuniques égyptiennes droites, sombres, très "guerre", sur des jupes très courtes ; elles chaussaient des lanières rappelant le cothurne selon Talma, ou de hautes guêtres rappelant celles de nos chers combattants ; c'est, disaient-elles, parce qu'elles n'oubliaient pas qu'elles devaient réjouir les yeux de ces combattants, qu'elles se paraient encore, non seulement de toilettes "floues", mais encore de bijoux évoquant les armées par leur thème décoratif, si même leur matière ne venait pas des armées, n'avait pas été travaillée aux armées ; au lieu d'ornements égyptiens rappelant la campagne d'Égypte, c'était des bagues ou des bracelets faits avec des fragments d'obus ou des ceintures de 75, des allume-cigarettes composés de deux sous anglais auxquels un militaire était arrivé à donner, dans sa cagna, une patine si belle que le profil de la reine Victoria y avait l'air tracé par Pisanello ; c'est encore parce qu'elles y pensaient sans cesse, disaient-elles, qu'elles en portaient, quand l'un des leurs tombait, à peine le deuil, sous le prétexte qu'il était "mêlé de fierté", ce qui permettait un bonnet de crêpe anglais blanc (du plus gracieux effet et "autorisant tous les espoirs", dans l'invincible certitude du triomphe définitif), de remplacer le cachemire d'autrefois par le satin et la mousseline de soie, et même de garder ses perles, "tout en observant le tact et la correction qu'il est inutile de rappeler à des Françaises".* » (III, pages 723-724).

Et on peut admirer l'habileté avec laquelle, dans la narration du déroulement d'une soirée mondaine, Marcel fut capable de différencier des personnages que nous ne faisons qu'entrevoir, en se fixant sur certains gestes et attitudes et, surtout, sur les paroles dont le verbatim cependant est parfois lassant (on pourrait lui reprocher de se contenter d'enregistrer, de ne pas choisir dans « *la nullité des propos tenus par les personnes au milieu desquelles nous vivons* » [II, page 191]).

D'ailleurs, autre preuve de sa continuelle duplicité, dans '*Le temps retrouvé*', il insista au contraire sur sa documentation : « *Il n'est pas un nom de personnage inventé sous lequel il ne puisse mettre soixante noms de personnages vus, dont l'un a posé pour la grimace, l'autre pour le monocle, tel pour la colère, tel pour le mouvement avantageux du bras, etc. [...] Il dictait à ses yeux et à ses oreilles de retenir à jamais ce qui semblait aux autres des riens puérils, l'accent avec lequel avait été dite une phrase, et l'air de figure et le mouvement d'épaules qu'avait fait à certain moment telle personne dont il ne sait peut-être rien d'autre.* » (III, page 900).

Différents lieux

Proust nous fit découvrir, située dans un paysage rustique, délimitée par ses deux « côtés » (comme on dit à la campagne.), le côté de Méséglise (qui est aussi « *le côté de chez Swann* ») et le côté de Guermantes, qui auront chacun un rôle symbolique dans sa vie future, chacun représentant une direction de sa vie sentimentale et sociale, la « *petite ville* » de Combray, « *cette sombre ville de Combray* » (III, page 856), ville ancienne qui s'ouvrait sur une campagne humanisée, parsemée d'églises, qui était un vaste jardin, où, derrière « *la vieille maison grise sur la rue* » de tante Léonie, il y avait le « *petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents* » (I, page 47), où Marcel passait ses vacances d'enfant, qui a été son « *paradis perdu* », dont le souvenir l'émouvait encore dans « *Le temps retrouvé* » (III, page 856), qu'il s'est donné pour but de retrouver par son art, car il avait fourni à ce mondain élégant et à l'allure un peu désinvolte ce qu'il appelait les « *gisements profonds de mon sol mental* » (I, page 184).

Combray était en réalité Illiers (aujourd'hui Illiers-Combray), un bourg situé au sud-ouest de Chartres, sur les bords du Loir (la Vivonne du livre), où la famille Proust passait ses vacances au cours de son enfance. Mais, dans le livre, la topographie du village et celle des environs furent plus ou moins respectées, et il fut magnifié. Ainsi, dans une page célèbre, de très petits potins sur des faits insignifiants tissèrent une sorte de réseau entrecroisé autour de l'église Saint-Hilaire, un vieil édifice « *qui avait contemplé Saint Louis et semblait le voir encore* » (I, page 61), et où, le dimanche matin, quand l'enfant pénétrait à l'intérieur de la massive construction, il pouvait lever les yeux sur « *deux tapisseries de haute lice [qui] représentaient le couronnement d'Esther (la tradition voulait qu'on eût donné à Assuérus les traits d'un roi de France et à Esther ceux d'une dame de Guermantes dont il était amoureux)* » (I, pages 60-61), le lieu devenant magique à ses yeux, étant un espace à quatre dimensions, la quatrième étant celle du temps.

Les parents de Marcel y venaient en vacances avec lui chez tante Léonie qui était « *toute confite en dévotion* » (III, page 78) et, depuis son veuvage, ne quittait plus son lit : « *D'un côté de son lit était une grande commode jaune en bois de citronnier et une table qui tenait à la fois de l'officine et du maître-autel, où, au-dessous d'une statuette de la Vierge et d'une bouteille de Vichy-Célestins, on trouvait des livres de messe et des ordonnances de médicaments, tout ce qu'il fallait pour suivre de son lit les offices et son régime, pour ne manquer l'heure ni de la pepsine, ni des Vêpres. De l'autre côté, son lit longeait la fenêtre, elle avait la rue sous les yeux et y lisait du matin au soir, pour se désennuyer, à la façon des princes persans, la chronique quotidienne mais immémoriale de Combray, qu'elle commentait ensuite avec Françoise.* » (I, page 52). Elle ne recevait guère que la visite d'Eulalie, qui se croyait pourtant elle-même toujours malade. Elle avait pour servante la fidèle et indispensable Françoise qui « *était de ces domestiques de Combray sachant la valeur de leur maître et que le moins qu'elles peuvent est de lui faire rendre entièrement ce qu'elles jugent qui lui est dû.* » (III, page 15). C'est tante Léonie qui offrit à Marcel une madeleine avec du thé. À sa mort, elle fit de Marcel son héritier : il plaça ses meubles dans une maison de passe et, pour faire un cadeau à Gilberte, vendit une « *grande potiche de vieux Chine* » (I, page 623).

Combray, où régnait « *un côté castes* » (III, page 658), « *où chacun était à jamais classé dans les revenus qu'on lui connaissait comme dans une caste indienne* », offrit encore, comme il se devait, un curé, un médecin, le docteur Percepied, mais aussi l'ingénieur Legrandin, le musicien de génie Vinteuil, les grands aristocrates du château voisin qu'étaient Basin et Oriane de Guermantes, cet autre villégiatureur parisien qu'était le grand bourgeois Swann, cette conjonction d'éminentes et fortes personnalités dans une aussi modeste localité étant hautement improbable, Marcel la soulignant justement : « *Du bassin de Combray où j'étais né, assez nombreux en somme étaient les jets d'eau qui symétriquement à moi s'étaient élevés au-dessus de la même masse liquide qui les avait alimentés.* » (III, page 968).

Puis Proust nous emmena à Paris, et, dans « *Du côté de chez Swann* », ne manqua pas de montrer la traditionnelle opposition entre la province et la capitale. Il fut un remarquable peintre de l'hiver parisien, de ses couleurs, de ses éclairages. Au début de « *La prisonnière* », furent évoqués les « *bruits de la rue* » (III, page 9). L'attention se porta surtout sur le faubourg Saint-Germain, quartier du

Ville arrondissement, situé entre Saint-Germain-des-Prés et les Invalides, la Seine et Montparnasse, qui fut très à la mode au XVIIIe siècle, alors que des aristocrates et de riches banquiers y firent ériger de belles demeures dont l'agrégation fut bien montrée par l'aperçu qu'en eut Marcel quand il surveilla les allées et venues des Guermantes depuis « *un bon poste de vigie* » (II, page 572). C'est que ses parents étaient venus, comme par hasard, s'établir dans une partie de l'hôtel qu'ils y avaient, le paillason du vestibule de leur hôtel seigneurial lui paraissant le seuil (II, page 30), de ce faubourg Saint-Germain qui, chez Proust, désignait une aristocratie parisienne qui vivait en cercle fermé, ce que justifia Swann après avoir été chassé du salon des Verdurin : « *Les gens du monde, dont on peut médire, mais qui tout de même sont autre chose que ces bandes de voyou, montrent leur profonde sagesse en refusant de les connaître, d'y salir même le bout de leurs doigts ! Quelle divination que ce "Noli me tangere" du faubourg Saint-Germain !* » (I, pages 287-288). Ainsi, « *comme beaucoup de femmes du faubourg Saint-Germain, la présence dans un endroit où elle se trouvait de quelqu'un de sa coterie, et auquel elle n'avait d'ailleurs rien de particulier à dire, accaparait exclusivement son attention [celle de Mme des Laumes] aux dépens de tout le reste.* » (I^e page 335).

Les vacances conduisirent Marcel à deux reprises sur la côte normande, à Balbec, qui était en réalité Cabourg, station balnéaire que fréquenta Proust et où, d'ailleurs, la promenade porte aujourd'hui son nom. C'était un de ces lieux de villégiature propices au brassage social, où se retrouvèrent aussi les Verdurin et les membres de leur clan, Bloch et sa « *tribu* ». On voit les villégiateurs se rendre aussi dans d'autres localités de la côte réunies par « *le petit chemin de fer d'intérêt local* » (II, page 784). Marcel admira la côte et la mer, fit des promenades avec Albertine dans l'arrière-pays où ils pouvaient s'arrêter à une ferme pour y boire « *du calvados ou cidre, qu'on assurait n'être pas mousseux et par lequel nous étions tout arrosés* » (II, page 1015), devant de vieilles églises, dont celle de Quettelhomme où elle s'exerçait à la peinture (II, page 1013).

Plus tard, Marcel, qui, enfant, « *rêvait sans cesse* » de l'Italie depuis « *les gravures de Titien et les photographies de Giotto que Swann lui avait jadis données à Combray* » (III, page 394), avait caressé les noms de Venise, de Florence ou de Parme (I, pages 387-388), fut longtemps tourmenté par le regret de ne pouvoir y aller, s'y rendit enfin, en particulier à Venise, autre lieu qu'affectionna particulièrement l'écrivain. Le voyage qu'il y fit fut tout à la fois un dernier adieu à la jeunesse et une magnifique évocation poétique de la Cité des Doges (III, pages 624-630, 645-656). Il y sortait seul ou avec sa mère, contemplant longuement le palais des Doges et son escalier des Géants, le baptistère et les fresques de Saint-Marc, goûtant des impressions analogues à celles de Combray, mais des impressions urbaines mêlées à des impressions maritimes. Ils firent aussi un voyage à Padoue pour voir la chapelle des Giotto (III, page 648).

Différents milieux

Tout au long d'« *À la recherche du temps perdu* », Proust se fit le peintre d'une société que son personnage, Marcel, était censé, dans « *Du côté de chez Swann* », voir avec les yeux d'un enfant. En fait, il refléta les conceptions de Proust lui-même car cette société resta à peu près semblable à elle-même dans les tomes suivants, bien qu'il ait pris de l'âge, et si, dans les derniers tomes, elle s'altéra, il fut bien précisé que c'était elle qui avait changé plus que celui qui la dépeignait.

Proust la montra soumise à l'ordre traditionnel des classes qui voulait que l'aristocratie domine, que la bourgeoisie cherche à la concurrencer et que le peuple travaille. Marcel disait que Combray et sa famille lui avaient inculqué cette conscience des castes sociales qui faisait qu'ils ne comprenaient pas que Swann ait pu fréquenter puis épouser Odette, ce mariage avec une personne d'un autre échelon social les choquant. D'autre part : « *Les gens de Combray avaient beau avoir du cœur, de la sensibilité, acquérir les plus belles théories sur l'égalité humaine [...] il y avait un "esprit de Combray" si réfractaire qu'il faudra des siècles de bonté (celle de ma mère était infinie), de théories égalitaires, pour arriver à le dissoudre. Je ne peux pas dire que chez ma mère certaines parcelles de cet esprit ne fussent pas restées insolubles. Elle eût donné aussi difficilement la main à un valet de chambre qu'elle lui donnait aisément dix francs (lesquels lui faisaient, du reste, beaucoup de plaisir). Pour elle,*

qu'elle l'avouât ou non, les maîtres étaient les maîtres et les domestiques étaient les gens qui mangeaient à la cuisine.» (II, page 1027).

Il avait donc hérité d'elle son mépris pour le peuple, même si, le « *lift* » du Grand Hôtel de Balbec lui ayant parlé d'un « *monsieur* » qui était venu pour lui et qui était son chauffeur, lui avait donné cette « *leçon de mots* » : « *Un ouvrier est tout aussi bien un monsieur que ne l'est un homme du monde* » (II, page 1026), leçon dont il prétendit que c'était une « *leçon de mots seulement. Car, pour la chose, je n'avais jamais fait de distinction entre les classes [...] Je n'avais jamais fait de différence entre les ouvriers, les bourgeois et les grands seigneurs, et j'aurais pris indifféremment les uns et les autres pour amis. Avec une certaine préférence pour les ouvriers, et après cela pour les grands seigneurs, non par goût, mais sachant qu'on peut exiger d'eux plus de politesse envers les ouvriers qu'on ne l'obtient de la part des bourgeois, soit que les grands seigneurs ne dédaignent pas les ouvriers comme font les bourgeois, ou bien parce qu'ils sont volontiers polis envers n'importe qui [...] Je ne peux, du reste, pas dire que cette façon que j'avais de mettre les gens du peuple sur le pied d'égalité avec les gens du monde, très bien admise de ceux-ci, satisfît en revanche toujours pleinement ma mère [qui] était trop la fille de mon grand-père pour ne pas faire socialement acception des castes.* » (II, page 1027).

En fait, le peuple tint peu de place dans « *À la recherche du temps perdu* », n'étant guère représenté que par Françoise, par d'autres domestiques ou par les garçons des restaurants ou des cafés. Françoise (en réalité Céleste Albaret) était entrée au service des parents de Marcel, puis de celui-ci. Montrant un curieux mélange de dévouement à ses maîtres et de cruauté pour les autres, elle était en fait plus qu'une domestique, et elle joua un grand rôle dans le roman où elle fut comme une sorte de conscience et de regard permanent pour Marcel qui ne cessa de porter des jugements condescendants sinon méprisants sur elle. S'il répéta qu'elle était une « *bonne et honnête servante qui entend faire respecter son maître comme elle le respecte elle-même.* » (III, page 141), il regretta que « *la satisfaction et la bonne humeur de Françoise étant en proportion directe de la difficulté des choses qu'on lui demandait* », et que, comme « *celles qu'elle avait à faire à Balbec étaient aisées, elle montrait presque toujours du mécontentement.* » (I, page 895). Cependant, « *heureuse de s'adonner à cet art de la cuisine* », elle prépara le repas offert à M. de Norpois, accepta les compliments de celui-ci, qui la compara à Michel-Ange (I, page 445), « *avec la fière simplicité, le regard joyeux d'un artiste à qui on parle de son art* » (I, page 484), car elle tenait à ces « *marques de considération* » qui étaient « *nécessaires à sa bonne nutrition morale* » (II, page 9). Marcel reconnut encore qu'elle avait « *un goût infaillible et naïf* », qu'elle était habillée avec « *la modestie et l'honnêteté qui donnaient souvent de la noblesse* » à son visage (I, page 649), que, les accompagnant lui et sa grand-mère à Balbec, elle y avait montré beaucoup de noblesse et de distinction. Mais, lors du séjour d'Albertine dans l'appartement, il lui reprocha d'écouter les conversations qu'ils avaient (III, page 748), de « *poser des questions d'une façon indirecte* » (III, page 748), de manifester sa désapprobation devant cette liaison car elle sentait bien qu'il n'était pas heureux, de prophétiser que la jeune fille, à laquelle elle imposa des règles, lui causerait des chagrins, de ne même pas simuler la tristesse à sa mort. Alors qu'elle fut en quelque sorte une collaboratrice de l'écrivain, en lui donnant l'idée des fameuses « *paperoles* », s'il lui trouvait « *le regard intelligent et bon d'un chien* », il considérait qu'« *on n'aurait pu parler de pensée à propos de Françoise. Elle ne savait rien, dans ce sens total où ne rien savoir équivaut à ne rien comprendre, sauf les rares vérités que le cœur est capable d'atteindre directement. Le monde immense des idées n'existait pas pour elle* » ; pour lui, elle faisait partie des êtres « *supérieurs du monde des simples d'esprit* » (I, page 650). En fait, étant issue d'une petite bourgeoisie rurale, elle avait une morale qu'elle exprimait dans ses proverbes ; de ce fait, « *elle possédait à l'égard des choses qui peuvent ou ne peuvent pas se faire un code impérieux, abondant, subtil et intransigeant sur des distinctions insaisissables ou oiseuses [...] Ce code [...] semblait avoir prévu des complexités sociales et des raffinements mondains tels que rien dans l'entourage de Françoise et dans sa vie de domestique de village n'avait pu les lui suggérer ; et l'on était obligé de se dire qu'il y avait en elle un passé français très ancien, noble et mal compris.* » (I, pages 28-29). Marcel pensait qu'elle l'« *adorait et ne perdait pas une occasion de me célébrer* » (II, page 67) ; aussi

fut-il étonné quand Jupien « *révéla qu'elle disait que je ne valais pas la corde pour me prendre et que j'avais cherché à lui faire tout le mal possible.* » (II, page 66).

Marcel engloba Françoise dans une condamnation générale et cinglante : « *Les domestiques que nous aimons le plus - et surtout s'ils ne nous rendent presque plus les services et les égards de leur emploi - restent, hélas, des domestiques et marquent plus nettement les limites (que nous voudrions effacer) de leur caste au fur et à mesure qu'ils croient le plus pénétrer dans la nôtre.* » (III, page 749).

Il adhéra donc au mépris exprimé, au cours du repas chez la duchesse de Guermantes, où la conversation portant un moment sur les domestiques, l'un des convives décréta : « *Avec eux, il faut être bon, mais pas trop bon.* » (II, page 484). Aussi se permit-il de lire et de reproduire, avec ses fautes d'orthographe et de syntaxe, la lettre du « *jeune valet de pied de Françoise* » (II, pages 566-567) : pourquoi cette moquerie facile et un peu trop appuyée de la part d'un bourgeois à l'égard d'un garçon du peuple si ce n'est pas par pure malignité afin qu'on puisse s'en gausser? Comme les relations entre la France et l'Allemagne étaient commentées par un hôtelier, il asséna : « *Comme ce genre de sujet traité par un hôtelier me paraissait ennuyeux, je cessai d'écouter* » (II, page 752). Il railla encore le valet de pied de Mme de Chevreigny qui assura à M. de Charlus : « *Mais je n'ai aucun camarade qu'un que vous ne pouvez pas avoir reluqué.* » (II, page 987).

Ce riche bourgeois, qui n'avait pas à compter, se permit de mépriser l'attention tout à fait légitime que les employés portent à l'argent. Au sujet de Françoise, il ménagea cette flèche : « *On distinguait sur son visage l'amour désintéressé de l'humanité, le respect attendri pour les hautes classes qu'exaltait dans les meilleures régions de son cœur l'espoir des étrennes* » (I, page 53). À Balbec, il remarqua que le « *lift* » montra un « *air d'abattement et d'inquiétude* » causé par l'absence du pourboire habituel (II, pages 825-826) et, à cette occasion, il se lança dans un exposé sur l'attitude du personnel de l'hôtel face à l'argent (II, page 827). Il nota aussi qu'un garçon de café servait un groupe d'homosexuels voyants « *avec une politesse sous laquelle couve l'indignation* » et « *aurait plaisir à aller chercher la police s'il n'avait avantage à empocher les pourboires.* » (II, page 619). Ce fut avec beaucoup de hauteur qu'il considéra Morel, « *le fils, inconnu de moi, de l'ancien valet de chambre de mon grand-oncle* » qui « *tint à couper le câble avec la domesticité d'où il sortait, en m'apprenant avec un sourire qu'il était premier prix du Conservatoire* » (II, page 264), qu'il avait donc plus de valeur qu'il n'en avait lui-même.

Pourtant, Marcel n'appartenait qu'à la petite bourgeoisie dans laquelle le plaça le baron de Charlus (II, page 286), que Proust voyait comme un « *milieu immobile* » (II, page 376). C'était bien la classe sociale du père de Marcel, qui était directeur dans un ministère (qui devait être celui des affaires étrangères puisque, apparemment, il collaborait avec le diplomate Norpois, faisant même avec lui un voyage en Espagne [I, page 701], souhaitant qu'il l'aidât à se présenter à l'Institut [II, page 225]), de M. Bontemps (directeur du cabinet du ministre des travaux publics), du docteur Cottard, du professeur Brichtot, du peintre Elstir, du musicien Vinteuil, d'Odette qui imposa à Swann ses « *relations antérieures* » : « *d'inélegants fonctionnaires avec des femmes tarées, parure des bals de ministères* » (I, page 432), etc.. Les parents de Marcel, dans leur ignorance et leur prétention naïve, considérant Swann simplement comme un bon voisin de campagne, même s'il possédait une propriété à Tansonville, pensaient qu'il en était aussi, et, par ailleurs, voyaient d'un mauvais oeil Marcel rencontrer les Verdurin.

Or Swann et les Verdurin appartenaient à la grande bourgeoisie, qui avait des prétentions intellectuelles (tandis que, pour l'aristocratie, le pédantisme était une faute de goût).

Le juif Swann était un mondain fort lancé et un remarquable connaisseur en matière d'arts, comme allait l'indiquer sa nécrologie : « *Parisien dont l'esprit était apprécié de tous, comme la sûreté de ses relations choisies mais fidèles, il sera unanimement regretté, aussi bien dans les milieux artistiques et littéraires, où la finesse avisée de son goût le faisait se plaire et être recherché de tous, qu'au Jockey-Club dont il était l'un des membres les plus anciens et les plus écoutés. Il appartenait aussi au Cercle de l'Union et au Cercle Agricole. Il avait donné depuis peu sa démission de membre du Cercle de la rue Royale. Sa physionomie spirituelle comme sa notoriété marquante ne laissaient pas d'exciter la curiosité du public dans tout "great event" de la musique et de la peinture, et notamment aux*

“vernissages”, dont il avait été l’habitué fidèle... » (III, pages 199-200). Non seulement il fréquentait les aristocrates du faubourg Saint-Germain, en particulier les Guermantes, mais était même « *ami du prince de Galles* », était en relation avec l’héritier de la couronne de France, le comte de Paris, en exil en Angleterre (il « *avait peut-être dans sa poche une lettre de Twickenham* » [I, page 18] ; il « *se rappelait les invitations à Twickenham, à Buckingham Palace* » [III, page 965]). Son épouse, Odette, put donner des « *five o’clock teas* » dans son « *jardin d’hiver* » (I, pages 592-607), tenir un salon.

Il méprisait les Verdurin : « *Vraiment ces gens sont sublimes de bourgeoisisme, ils ne doivent pas exister réellement, ils doivent sortir du théâtre de Labiche !* » (I, page 286). Mais, s’ils étaient des bourgeois vulgaires, les Verdurin étaient « *excessivement riches* » (I, page 188) : pour Cottard, un de leurs « *fidèles* », ce « *ne sont pas des gens chics décatés. Il y a du répondant. On évalue généralement que Mme Verdurin est riche à trente-cinq millions. Vous me parlez de la duchesse de Guermantes. Je vais vous dire la différence : Mme de Verdurin c’est une grande dame, la duchesse de Guermantes est probablement une purée.* » (II, pages 880-881). Comme ils se voulaient mécènes mais étaient dépourvus de relations, ils avaient en effet, dans leur maison de la rue Montalivet (c’est-à-dire sur la rive droite) formé un « *petit noyau* », un « *petit clan* », de « *fidèles* », dont on pouvait faire partie en se soumettant à une condition suffisante et nécessaire : adhérer au credo de Madame Verdurin qui classait les réputations intellectuelles ou mondaines selon son bon plaisir et ses possibilités, avait de ridicules prétentions à un raffinement intellectuel (qui n’était qu’un raffinement d’emprunt), s’intéressant à la musique nouvelle (Wagner, Vincent d’Indy, Vinteuil), mais restant traditionnelle en matière de peinture. Or elle « *se proposait bien le “monde” comme objectif* » et élaborait des « *plans stratégiques* » (I, page 601) pour y parvenir, le passage de la rue Montalivet au quai Conti, en bordure du faubourg Saint-germain, étant significatif. Marcel constata que « *les Verdurin commençaient vers le monde une évolution timide, ralentie par l’affaire Dreyfus, accélérée par la musique “nouvelle”, évolution d’ailleurs démentie par eux, et qu’ils continueraient de démentir jusqu’à ce qu’elle eût abouti.* » (II, pages 869-870). D’ailleurs, les gens du monde venaient, dans la demeure de la Raspelière que les Verdurin avaient louée sur la côte normande, voir « *une femme dont le salon artistique était célèbre, mais infréquentable à Paris* » (II, page 1000). Finalement, « *la mère Verdurin* », qui n’avait jamais eu accès aux salons du faubourg Saint-Germain, devint princesse de Guermantes, put « *se conjoindre* » à cette aristocratie vers laquelle les yeux des bourgeois étaient tournés, Proust estimant que « *les milieux mondains intermédiaires sont livrés à un mouvement perpétuel d’ascension* » (I, page 286).

L’aristocratie : Le tableau qu’en fit Proust, où il entremêla personnages réels et personnages fictifs, faisant pulluler les princes et les princesses, les ducs et les duchesses, les barons, les comtes et les vicomtes, dans un déluge de particules qui fait comprendre que Gide, lecteur chez Gallimard, ait rejeté “*Du côté de chez Swann*” parce qu’il s’y trouve « *trop de duchesses* », permet de distinguer la vieille aristocratie, celle de l’Ancien Régime (qui se séparait en une aristocratie parisienne et une aristocratie provinciale [dont la première se moque]) et la nouvelle, née de l’Empire.

À celle-ci appartenaient la princesse Mathilde, le capitaine prince de Borodino et les Léna. La première, une personne réelle, la fille de Jérôme Bonaparte, était une vieille dame à laquelle Proust avait été présenté, dont il avait fait la conquête et grâce à laquelle il avait fait son entrée dans le « *monde* », ayant son premier dîner en ville chez elle ; dans “*Du côté de chez Swann*”, on voit Mme de Franquetot refuser d’être « *exposée à rencontrer la princesse Mathilde - ce que sa famille ultralégitimiste ne lui aurait jamais pardonné* » (I, page 329) tandis que les Courvoisier ne voulurent lui faire rencontrer que des « *bonapartistes* », « *une pique-assiette célèbre, veuve d’un ancien préfet de l’Empire, la veuve du directeur des postes et quelques personnes connues pour leur fidélité à Napoléon III, leur bêtise et leur ennui* » (II, page 469) ; surtout (preuve supplémentaire du caractère autobiographique d’ “*À la recherche du temps perdu*”), les Swann et Marcel la rencontrèrent dans une allée du Bois ; Odette lui dit : « *Je vais vous présenter à Son Altesse Impériale* » tandis que Swann lui expliqua : « *C’est la princesse Mathilde, vous savez, l’amie de Flaubert, de Sainte-Beuve, de Dumas. Songez, c’est la nièce de Napoléon Ier ! Elle a été demandée en mariage par Napoléon III et par*

l'empereur de Russie.» Elle était « *enveloppée dans une toilette Second Empire* ». Elle révéla qu'elle avait eu à dîner Musset, qui, cependant, ne desserra pas les dents, étant « *ivre-mort* » ; qu'elle n'avait pas besoin d'être invitée à « *la visite que le tsar Nicolas devait faire le surlendemain aux Invalides* » car elle pouvait entrer dans le caveau dont elle avait les clefs. Mme Swann incita Marcel ; « *Vous devriez aller écrire votre nom chez elle, un jour de cette semaine ; on ne corne pas de bristol à toutes ces "royautés", comme disent les Anglais, mais elle vous invitera si vous vous faites inscrire.* » (I, pages 541-544).

Le prince, le colonel de Saint-Loup à Doncières, était, comme il se doit, « *impérial* » (II, page 73) ; mais lui, que Marcel qualifie de « *napoléonide* » (II, page 74) dont « *le grand-père avait été fait maréchal et prince-duc par l'Empereur, à la famille de qui il s'était ensuite allié par son mariage, puis dont le père avait épousé une cousine de Napoléon III et avait été deux fois ministre après le coup d'État, sentait que malgré cela il n'était pas grand'chose pour Saint-Loup et la société des Guermantes, lesquels à leur tour, comme il ne se plaçait pas au même point de vue qu'eux, ne comptaient guère pour lui.* » (II, page 129).

En ce qui concerne les léna, on apprend, dans « *Un amour de Swann* », que Basin allait les voir tandis qu'Oriane prétendait ne pas se souvenir de leur nom, disant qu'« *ils ont un nom de pont* », ce à quoi réagit un général : « *Ç'a été d'abord un nom de victoire [...] cette noblesse d'Empire, c'est autre chose bien entendu, mais enfin, pour ce que c'est, c'est très beau dans son genre, ce sont des gens qui en somme se sont battus en héros.* » (I, page 338). Plus loin, Marcel parlant de la princesse d'Iéna à M. de Charlus se vit ainsi rabroué : « *Ah ! Monsieur, vous faites allusion ici à un ordre de nomenclature où je n'ai rien à voir. [...] Comme il n'existe pas de princesse de ce nom, j'ai supposé qu'il s'agissait d'une pauvre femme couchant sous le pont d'Iéna et qui avait pris pittoresquement le titre de princesse d'Iéna, comme on dit la Panthère des Batignolles ou le Roi de l'Acier.* » (II, page 564). Et, plus loin, fut présenté comme un abandon à la facilité ambiante le fait de « *recevoir les léna* » (II, page 619).

La vieille aristocratie, dont Swann put dire : « *Tous ces gens-là sont d'une autre race, on n'a pas impunément mille ans de féodalité dans le sang* » (II, pages 581-582), se distinguait de l'ensemble de la nation par ses titres, sa fortune, son oisiveté et, surtout, son formalisme. Particulièrement attachés à la pureté de la race, les aristocrates étaient soumis aux « *préjugés de naissance* » (II, page 109), demeuraient plongés dans le passé par l'histoire de chaque famille (« *Les Putbus étaient aux Croisades* » [I, page 263]), par le nom, que Proust compara à plusieurs reprises à un beau monument intact. Ils donnaient une grande importance aux généalogies, à l'héraldique. Ainsi, M. de Cambremer parla de ses armes : « *Nous portons d'or à trois faces bretèchées et contre-bretèchées de gueules à cinq pièces, chacune chargée d'un trèfle d'or* », tandis que ce que Mme Verdurin appelait « *cette affaire-là avec ces piquets* » étaient celles des Arrachepel « *qui n'étaient pas de notre estoc, mais de qui nous avons hérité la maison* », qui « *portaient d'or à cinq pieux époinés de gueules.* » (II, page 963). Ils tenaient à leurs titres : « *M. de Charlus répondit à M. Verdurin avec un air de hauteur, je suis aussi duc de Brabant, damoiseau de Montargis, prince d'Oléron, de Carency, de Viareggio et des Dunes* » (II, page 942) - il déclara que, « *héraldiquement parlant* », il avait droit au rang d'Altesse et que l'empereur Guillaume lui donnait « *du Monseigneur* », illustrant ses prétentions avec des anecdotes historiques (II, pages 946-948). Le prince de Guermantes nous est d'abord décrit comme un « *féodal* » (II, page 238) infatué de sa noblesse au point de faire asseoir sa femme à sa gauche sous le prétexte que les Guermantes étaient une famille plus ancienne que la maison de Bavière, à laquelle appartenait son épouse. Gardant le souvenir de leurs privilèges, les aristocrates paraissaient presque uniquement préoccupés du rang à tenir, et cela avec un grand souci de la stratégie : « *M. de Cambremer, qui était déjà assis, esquissa, en voyant M. de Charlus debout, le mouvement de se lever et de lui donner sa chaise. Cette offre ne correspondait peut-être, dans la pensée du marquis, qu'à une intention de vague politesse, M. de Charlus préféra y attacher la signification d'un devoir que le simple gentilhomme savait qu'il avait à rendre à un prince, et ne crut pas pouvoir mieux établir son droit à cette préséance qu'en la déclinant.* » (II, page 943).

« *Une certaine liberté d'allures que donne l'éducation aristocratique et qu'un petit bourgeois tremblant n'aurait pas* » (II, page 617), une pratique ancestrale du « monde » et des biens de fortune ont fait

acquérir aux aristocrates à la fois une fière morgue et une grande subtilité de sens. Aussi, pour Proust, avaient-ils raison d'exclure de leur intimité ceux qui incarnaient le temps présent ; mais ils avaient tort quelquefois, et ils se rendaient ridicules surtout quand ils se mêlaient de professer des idées avancées et de trancher des choses de l'esprit, car ce n'était pas leur domaine. Dans les maisons aristocratiques, la naissance primait dans le choix des invités, d'où l'importance des relations familiales. Les intellectuels sont donc absents (on se demande ce qui valu à Marcel d'y être reçu !) et le principal point faible de l'aristocratie était donc la culture, puisque même Oriane de Guermantes, plus moderne et audacieuse que les autres membres de son groupe social, en était encore en musique à Chopin, mort depuis plus de trente ans, et ne comprenait rien à Wagner. D'ailleurs, pour Rachel, Saint-Loup serait « *de naissance, un ennemi de l'intelligence* » (I, page 783).

Se voulant évidemment « vieille France », les aristocrates (sauf Mme de Villeparisis ou Saint-Loup) appartenaient à ce que Mme Verdurin appelait « *la Réaction* », manifestaient aussi leur conservatisme par leur fidélité à la prononciation et au vocabulaire anciens (III, page 37), à la politesse mondaine qui fit que, quand Marcel, en contemplation devant les tableaux d'Elstir, oublia l'heure, nul n'eut l'air, quand il revint au salon, d'avoir attendu, et qu'à la fin de la réception les Guermantes usèrent avec lui d'« *un luxe de paroles charmantes, d'actions gentilles, toute une élégance verbale, alimentée par une véritable richesse intérieure* » (II, page 545). Et le duc le présenta à toute cette société très choisie, respectant ainsi un de ces « *protocoles* » dont l'aristocratie a le goût, une des règles d'une politesse qui est « *comme un reste d'habitudes plusieurs fois séculaires, d'habitudes en particulier du XVII^e siècle* » (II, page 417).

C'était donc en particulier dans l'aristocratie (mais dans d'autres milieux aussi, car le petit bourgeois qu'était Marcel souffrit de voir déçu son espoir d'être présenté par Elstir aux jeunes filles de Balbec [I, page 855]) qu'on usait du rite de la présentation, qui est d'ailleurs un des ressorts dramatiques du roman (qui acceptera de me présenter? qui acceptera ou refusera qu'on lui soit présenté?). Il permettait de nouer de valeureuses relations, de se préserver de celles qu'on ne voulait pas avoir, les aristocrates ayant des exclusives, des préventions, un arbitraire ou une insolence dont il était souvent difficile de saisir les raisons véritables. C'est ainsi que Charlus se récria quand Marcel voulut lui présenter Bloch : « *Me le présenter ! Mais il faut que vous ayez bien peu le sentiment des valeurs ! On ne me connaît pas si facilement que ça. Dans le cas actuel l'inconvenance serait double à cause de la jeunesse du présentateur et de l'indignité du présenté.* » (II, page 290). Dans le jardin de l'hôtel du prince de Guermantes, Marcel chercha quelqu'un qui le présentât au prince (II, page 638). Ayant finalement profité de cette grâce, il allait, mais longtemps plus tard, dans « *Le temps retrouvé* », lors de la réception chez le prince de Guermantes, accéder à la demande de Bloch « *de le présenter au prince de Guermantes* », ce qu'il fit, estimant qu'il était devenu « *un familier* » même s'il n'était pas « *un véritable homme du monde* » (III, page 953), et sentant « *derrière la hauteur dédaigneuse du prince une grande avidité humaine de connaître les êtres* » (III, page 954). Cependant, une fois qu'on a été présenté à des gens, il faut « *leur mettre des cartes, aller les voir* » (II, page 724), comme le recommanda à Marcel la duchesse de Guermantes. L'entrelacs de ces futilités d'étiquette était si étroit, ces obligations si pesantes que, revenu de son snobisme à la fin du livre, il voyait des avantages aux décès qui décimaient les gens du « monde » : « *Toute mort est pour les autres une simplification d'existence, ôte le scrupule de se montrer reconnaissant, l'obligation de faire des visites.* » (III, page 978).

Entré, grâce à la présentation, dans cette classe de plaisir, en marge de la société active, qu'est « le monde » qui, à Paris, s'était établi dans le faubourg Saint-Germain, on était invité à ces différentes sortes de réceptions auxquelles Proust a tenu à faire une grande place dans son roman fleuve (« dîners », « matinées », « thés », « soirées », « redoute » : la soirée chez la marquise de Saint-Euverte (I, pages 322-353) ; la matinée chez Mme de Villeparisis (II, pages 183-283) ; « *la redoute* » à laquelle se rendirent le duc et la duchesse de Guermantes (II, page 724) ; le dîner chez la duchesse de Guermantes (II, pages 416-547) ; la soirée chez la princesse de Guermantes (II, pages 633-722) ; la matinée chez le prince de Guermantes (III, pages-856-1031). La liste des invités à ces réceptions se modifiait selon de subtils mouvements, Marcel observant que « *les conglomerats de coteries se défaisaient et se reformaient selon l'attraction d'astres nouveaux destinés d'ailleurs eux aussi à s'éloigner, puis à reparaître, des cristallisations puis des émiettements suivis de cristallisations*

nouvelles» (III, page 992) et méditant sur la diversité des gens du « monde » malgré leur apparente et monotone insignifiance (II, page 569).

Lorsqu'elle donnait des fêtes, la princesse de Guermantes invitait tout le ban et l'arrière-ban de la société parisienne, c'étaient, selon Saint-Loup, « *des tueries à s'assommer* », où, dans « *Le temps retrouvé* », Marcel, qui, auparavant, tenait tant aux « *dîners en ville* », pour lors vieilli et ayant abandonné son snobisme, les qualifia de « *festins de barbares* », « *où, pour les hommes en blanc, pour les femmes à demi nues et emplumées, les valeurs sont si renversées que quelqu'un qui ne vient pas dîner après avoir accepté, ou seulement n'arrive qu'au rôti, commet un acte plus coupable que les actions immorales dont on parle légèrement pendant ce dîner, ainsi que des morts récentes, et où la mort ou une grave maladie sont les seules excuses à ne pas venir, à condition qu'on eût fait prévenir à temps, pour l'invitation d'un quatorzième, qu'on était mourant.* » (III, page 1039). On se livrait apparemment à la frivolité, au plaisir des conversations qui ont été rendues par Proust avec un grand soin alors que, paradoxalement, avec sa constante duplicité, il reconnaissait que « *la conversation même [...] est une divagation superficielle, qui ne nous donne rien à acquérir. Nous pouvons causer pendant toute une vie sans rien dire que répéter indéfiniment le vide d'une minute, tandis que la marche de la pensée dans le travail solitaire de la création artistique se fait dans le sens de la profondeur.* » (I, pages 906-907), que « *dans le monde il n'y a que la conversation. Elle y est stupide.* » (III, page 183).

En fait, dans cette société codifiée à l'extrême, tout était secret et déchiffrement (pourquoi cette rougeur, cette émotion, cette intonation?), et la politesse n'était évidemment qu'une comédie, comme cela fut révélé pour le duc et la duchesse de Guermantes qui semblaient, par toutes leurs actions, dire à chacun de ceux qu'ils rencontraient : « *Mais vous êtes notre égal, sinon mieux. [...] et ils le disaient de la façon la plus gentille que l'on puisse imaginer, pour être aimés, admirés, mais non pour être crus ; qu'on démêlat le caractère fictif de cette amabilité, c'est ce qu'ils appelaient être bien élevés ; croire l'amabilité réelle, c'était la mauvaise éducation.* » (II, page 662). Marcel eut d'abord la naïveté de croire à cette bienveillance, mais signala plus tard « *ce dédain pour l'opinion des roturiers qu'avaient au fond tous les Guermantes* » (III, page 209). En entendant Charlus parler de « *M. Taine* », il constata aussi que cette politesse faisait que les « gens du monde » ont « *cette irritante habitude du "monsieur" inutile* » (II, page 1052).

Quand ils n'étaient pas obligés de pratiquer la politesse, les aristocrates se livraient à l'insolence. Elle était poussée à l'extrême par Charlus : « *Il était si redouté pour ses insolences qu'autrefois il était arrivé que des gens du monde qui désiraient le connaître et s'étaient adressés à son propre frère, avaient essuyé un refus.* » (I, page 749). Et les gens du monde qu'il fit venir chez les Verdurin pour assister au récital donné par Morel firent preuve d'une « *mauvaise éducation* », d'une grande désinvolture. Dans le restaurant où étaient allés Marcel et Saint-Loup, pour les jeunes nobles qui se trouvaient dans « *la salle réservée à l'aristocratie* », « *l'exercice de l'impertinence, même à l'égard de la noblesse quand elle n'était pas de tout premier rang, semblait être la seule occupation* », attitude inspirée par « *un snobisme de classe suraigu* ». Or on apprend que, « *pourris de dettes ils semblaient des rien-du-tout aux yeux de leurs fournisseurs, malgré tout le plaisir que ceux-ci avaient à leur dire : "Monsieur le comte, Monsieur le marquis, Monsieur le duc..."* » et qu'ils « *espéraient se tirer d'affaire au moyen du fameux "riche mariage", dit encore "gros sac"* » (II, page 403). Cela aurait pu être Gilberte Swann à qui « *un oncle de Swann venait de laisser près de quatre-vingts millions* », « *ce qui faisait que le faubourg Saint-Germain commençait à penser à elle* » (II, page 747). Et, d'ailleurs, Saint-Loup ne l'a-t-il pas épousée alors qu'il était ruiné par ses libéralités accordées à Rachel?

Voilà qui fait découvrir que n'était pas toujours vraie l'allégation de Marcel selon laquelle, dans « le monde », on n'attachait aucune importance à la fortune. Proust peignit cette caste de privilégiés qui menaient une vie fastueuse en ne donnant à cet égard que quelques indications. Les revenus que tirait le prince de Faffenheim-Munsterburg-Weinigen, « *il en usait pour avoir cinq automobiles Charron, un hôtel à Paris et un à Londres, une loge le lundi à l'Opéra et une autre aux "mardis" des "Français"* » (II, page 257). M. de Norpois était « *colossalement riche* » (I, page 454). Alors que le duc de Guermantes, « *superbe et olympien, était lourdement assis* », « *on aurait dit que la notion omniprésente en tous ses membres de ses grandes richesses, comme si elles avaient été fondues au creuset en un seul lingot humain, donnait une densité extraordinaire à cet homme qui valait si*

cher. [...] Je sentis la masse inerte et compacte de trente millions. Il me semblait voir cette statue de Jupiter Olympien que Phidias, dit-on, avait faite toute en or. » (II, page 284). La duchesse de Guermantes « *était aussi riche que le plus riche qui n'eût pas été noble* » (II, page 68). Le comble de la fortune serait peut-être atteint par Charlus si on en croit un des jeunes hommes qu'il affectionnait, qui dit de lui : « *Il paraît qu'il a un million à manger par jour* » (III, page 828) ; mais on est dans le domaine du fantasme comme on l'est peut-être aussi quand on lit que « *les trois quarts des hommes du faubourg Saint-Germain passent aux yeux d'une bonne partie de la bourgeoisie pour des décaqués crapuleux (qu'ils sont d'ailleurs quelquefois individuellement).* » (I, page 703). Ainsi Saint-Loup, qui continuait de « *donner cent mille francs par an* » à Rachel, de « *l'entretenir fastueusement* », allait se ruiner (II, page 162) et se voir imposer ce « *conseil de famille* » qu'il trouvait « *si sévère* », alors qu'il était « *composé précisément des parents qui ont le plus fait la bombe, à commencer par le plus noceur de tous, mon oncle Charlus, qui est mon subrogé tuteur, qui a eu autant de femmes que don Juan, et qui à son âge ne dételle pas.* » (II, pages 691-692). C'est bien parce qu'il sont ruinés qu'on les dit aussi « *décatis* ».

Au sommet de l'aristocratie et au centre d'« *À la recherche du temps perdu* », trônaient les Guermantes, le prince et la princesse, le duc et la duchesse, le baron de Charlus, le marquis de Saint-Loup, Mme de Villeparisis, une « *race altière* » dont la « *tour jaunissante et fleuronée qui traverse les âges s'élevait déjà sur la France alors que le ciel était encore vide là où devaient plus tard surgir Notre-Dame de Paris et Notre-Dame de Chartres* » (II, page 13). Proust les créa, semble-t-il, en empruntant des traits à la plupart des familles françaises de la première partie du Gotha, et tout spécialement aux Rohan, aux La Rochefoucauld, aux Gramont, aux Caraman-Chimay, aux Montesquiou, aux d'Uzès, aux Luynes, aux Clermont-Tonnerre... Leur nom, dont Marcel voulait à tout prix savoir quelle réalité mystérieuse se cachait derrière lui, est celui d'une commune située au nord-ouest du département de Seine-et-Marne, où se trouvait le château de la comtesse de Dampierre, qui marqua le milieu du XIXe siècle par son humeur fantasque et ses intempérances de langage, à la plus grande joie de ses familiers, dont les frères Goncourt. Proust était l'ami intime du petit-fils d'une des propriétaires qu'il entendait souvent parler de Guermantes. Séduit par la consonance de ce nom qui excitait son imagination, il s'enquit de savoir s'il pouvait « *disposer en toute liberté du nom de Guermantes, que je voudrais à la fois illustrer et salir* ». Il vint à Guermantes faire une visite pour remercier les propriétaires de l'avoir autorisé à ajouter aux ombres du passé la noble et altière figure de la duchesse de Guermantes.

Utilisant un procédé bien connu des auteurs de romans historiques, accréditant sa fiction en la mêlant à des réalités, il leur donna une histoire véridique et légendaire à la fois, fit d'eux une « *famille plus ancienne que les Capétiens* » (III, page 820), qui prétendait descendre de Geneviève de Brabant, thème qui revint à plusieurs reprises. « *Sous Louis XIV, quasi royaux, [ils] faisaient plus grande figure qu'aujourd'hui. [...] Ne les avait-on pas vus alors s'allier à la famille Colbert par exemple* » (III, page 967). Ils furent une famille de militaires, et comptèrent, de par le passé, un connétable et un maréchal de France. Ils étaient alliés avec la plupart des anciennes dynasties d'Europe, en particulier avec les Wittelsbach, ce qui expliquait sans doute la germanophilie de Charlus, et l'une de leurs branches, princière, portait le nom de Guermantes-Bavière.

Ils étaient une race à part au point de vue physique d'abord : ils héritaient d'une sveltesse hautaine qui, souvent, s'exagérait et se figeait ; ils avaient également un regard qui leur était propre et dont la pénétration leur donnait l'air d'inspecter tous les lieux où ils passaient, mais d'une façon quasi inconsciente, par une sorte d'habitude et de particularité animale ; quant à leur teint, à leur couleur, elle conservait « *l'ensoleillement d'une journée d'or devenue solide* » (III, page 703), ce qui leur donnait un plumage étrange et les faisait ressembler à des oiseaux d'une espèce rare et précieuse. Parfois, ils étaient, comme Oriane, très spirituels, car chez eux « *survivait quelque chose de l'esprit alerte, dépouillé de lieux communs et de sentiments convenus, qui descend de Mérimée et a trouvé sa dernière expression dans le théâtre de Meilhac et Halévy* » (I, page 334). « *Dans ce milieu Guermantes, en exceptant les Altesses et les Duchesses, on était d'une exigence infinie pour l'esprit et pour le charme, on prononçait l'exclusive pour des hommes éminents qu'on trouvait ennuyeux ou vulgaires* » (I, page 513), nous apprit Marcel qui, lui, eut l'honneur d'y être reçu (pour quel mérite ?

mystère !). Ils avaient également un genre XVIIIe siècle plein de verdure, et n'hésitaient pas à se servir des termes les plus crus. Il y avait cependant, chez presque tous, un « *besoin héréditaire de nourriture spirituelle* » qui fut peut-être, Proust le nota avec une mordante ironie, la cause de leur décadence, car ce besoin put leur faire perdre une partie de leur situation mondaine ; mais, dans leur assurance, ils furent les derniers à s'en rendre compte.

C'est ce qui était arrivé à Mme de Villeparisis, aristocrate en quelque sorte dissidente, qui était « *une de ces femmes qui, nées dans une maison glorieuse, entrées par leur mariage dans une autre qui ne l'était pas moins, ne jouissent pas cependant d'une grande situation mondaine* ». (II, pages 183-184). Ce « *déclassement* » avait été causé par sa jeunesse orageuse, son « *mariage inégal* », ses véritables « *qualités artistiques* » et ce besoin de nourriture spirituelle qui lui faisait tenir un salon littéraire et écrire de brillants « *Mémoires* ». Mais il ne pouvait pas être dû à sa « *liaison, depuis plus de vingt ans* », avec M. de Norpois (II, page 184). Elle avait de « *bonnes joues bourgeoises* », faisait preuve de pondération et de mesure, sa conversation révélant qu'« *elle était plus "libérale" que même la plus grande partie de la bourgeoisie.* » (I, page 709).

Plus fermé encore que les salons siégeait au firmament de cette société le Jockey-Club, un des club français les plus huppés, qui patronnait une course hippique, le Prix du Jockey Club. Il avait été créé en 1834 par la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux, et porta alors le nom de Cercle d'encouragement avant de prendre son nom actuel. Parmi ses 1150 membres, on comptait, sur le modèle des clubs britannique, principalement des aristocrates. Sa direction était exercée par un comité, composé d'un président, de quatre vice-présidents et de vingt-cinq membres, et par un sous-comité. Le comité était réélu tous les ans. Pour en faire partie, il fallait être présenté par deux parrains membres du club, et soumettre sa candidature au vote des membres et atteindre une majorité des cinq-sixièmes, un vote défavorable annulant cinq votes favorables. Ainsi Swann était « *un monsieur du Jockey* ». Le duc de Guermantes fut évincé de la présidence à cause de l'affaire Dreyfus (III, page 40), tandis que Saint-Loup put entrer « *au Jockey malgré l'Affaire* ». Et, « *depuis tout ça, Swann ne met plus les pieds dans cet endroit.* » (II, page 583).

L'aristocratie de province fut représentée par les Stermaria et les Cambremer.

M. de Stermaria était « *un hobereau* » breton en villégiature à Balbec avec sa fille, Alix. « *Leur morgue les préservait de toute sympathie humaine* » (I, page 679). Chez Alix, Marcel remarqua « *la singularité hardie et toujours belle de ses attitudes [...] la sécheresse d'un regard vite épuisé, la dureté foncière, familiale [...] une sorte de cran d'arrêt atavique [...] cette insuffisance de sympathie humaine, des lacunes de sensibilité, un manque d'ampleur dans l'étoffe qui à tout moment faisait défaut* » mais aussi « *cette douceur presque humble que le goût prédominant des plaisirs des sens donne à la plus fière* » et qui lui « *sentir qu'elle eût facilement permis que je vinsse chercher sur elle le goût de cette vie si poétique qu'elle menait en Bretagne* », d'autant plus qu'il la croit « *pauvre* » ! (I, pages 688-689).

M. de Cambremer (nom d'une localité réelle du Calvados) était un hobereau « *bas-normand* », et, à Balbec, Marcel reçut un faire-part où figurait « *tout le ban et l'arrière-ban des nobles de la région* » (II, page 786). Puis il reçut la visite de Mme de Cambremer, dont il se plut à décrire l'in vraisemblable attirail. L'accompagnait sa belle-fille, qui avait perdu le souvenir d'être née Legrandin (II, page 808), se montrait « *si glaciale avec les petits nobliaux* », et lui « *tendit la main avec un sourire rayonnant* » car elle le savait lié aux Guermantes (II, page 807). Charlus ayant adopté la nièce de Jupien, lui ayant donné le titre de Mlle d'Oloron, le fils des Cambremer l'épousa, et Marcel observa : « *Voilà les Cambremer ancrés dans ce clan des Guermantes où ils n'espéraient pas pouvoir jamais planter leur tente ; de plus, la petite adoptée par M. de Charlus aura beaucoup d'argent, ce qui était indispensable depuis que les Cambremer ont perdu le leur ; et en somme elle est la fille adoptive et, selon les Cambremer, probablement la fille véritable - la fille naturelle - de quelqu'un qu'ils considèrent comme un prince du sang.* » (III, page 658). À la mort de Mlle d'Oloron, « *la lettre de faire-part [...] mêlait à des noms comme celui de Jupien presque tous les grands noms de l'Europe* » (III, page 671-673).

Le snobisme

Proust, qui eut très tôt le goût des salons, leur étude à laquelle il se livra ayant résonné dans *‘À la recherche du temps perdu’*, qui considéra l’aristocratie comme supérieure, fut fasciné par elle, lui vouant une admiration béate, ne demandant que de pouvoir vivre dans son ombre, s’était donc révélé un snob au sens littéral du mot qui vient de ce « s.nob. » [« sine nobilita »] qui, dans les registres des collèges anglais, signalait les roturiers. Beaucoup d’entre eux voulant s’agréger à la caste supérieure qu’était l’aristocratie, en l’imitant, en étalant des manières, des goûts qu’ils lui empruntèrent sans discernement, furent dénigrés par le terme de « snobs ».

Il prêta ce snobisme au petit bourgeois qu’était Marcel, qui fut fasciné par les Guermantes dès son enfance où il les avaient crus nés de l’union d’une déesse et d’un oiseau, où il voyait en eux des « dieux » : chez la princesse de Guermantes, qui était d’« *une autre planète* », se tenait « *le festin des dieux* » (II, page 272). Leur charme résidait pour lui surtout dans sa mémoire et son imagination. Au cours du repas chez la duchesse de Guermantes, ce pique-assiette invétéré se rengorgea : « *Je ne devais plus cesser par la suite d’être continuellement invité, fût-ce avec quelques personnes seulement à ces repas dont je m’étais autrefois figuré les convives comme les Apôtres de la Sainte-Chapelle.* » (II, page 512). Quand il reçut une invitation de la princesse de Guermantes, de nouveau son imagination s’enflamma car « *parmi les traits particuliers à son salon, le plus habituellement cité était un exclusivisme dû en partie à la naissance royale de la princesse, et surtout le rigorisme presque fossile des préjugés aristocratiques du prince.* » (II, page 570). Plus loin, il allait encore se vanter quand, par rapport aux goûters que Mme Verdurin offrait à la Raspelière, il put affirmer : « *J’en vais connu à Paris de plus brillants chez la princesse de Guermantes, chez Mme de Galiffet ou Mme d’Arpajon.* » (II, page 1000). Il se passionna même pour les généalogies exposées durant le dîner chez la duchesse de Guermantes : elles avaient sauvé sa soirée « *d’une déception complète* » et rendu « *tout à coup aux amis de M. et Mme de Guermantes leur poésie perdue* » car les nobles étaient pour lui « *les étymologistes de la langue* », leurs noms des reliques (II, pages 532, 536). Il avait même des « *connaissances héraldiques* » (II, page 568), mais il constatait : « *Ma curiosité historique était faible en comparaison du plaisir esthétique* » (II, page 542). Encore, dans *‘Le temps retrouvé’*, lors de la réception chez le prince de Guermantes, où, ne voyant pas de raison de ne pas « *mener la vie de l’homme du monde* », il s’était rendu car allait y être donné un « *concert mondain* » (III, page 856). Il vit la duchesse, qui à ses yeux montrait « *ce corps saumoné émergeant à peine de ses ailerons de dentelle noire* », comme « *quelque vieux poisson sacré, chargé de pierreries, en lequel s’incarnait le Génie protecteur de la famille de Guermantes.* » (III, page 927).

Pourtant, auparavant, les considérant « *retirés de ce nom de Guermantes dans lequel, jadis, je les imaginais menant une inconcevable vie* », ils étaient apparus « *pareils aux autres hommes et aux autres femmes* » (II, page 524). La désillusion fut achevée quand il constata que le côté de Guermantes avait rejoint le côté de Swann (et de Méséglise), Robert de Saint-Loup ayant épousé Gilberte Swann. Surtout, le prince de Guermantes, qui était devenu veuf et appauvri, ayant épousé la riche Mme Verdurin (III, page 955), ce qui lui permit de se faire construire un magnifique hôtel avenue du Bois, il regretta les changements amenés par le temps dans la composition du « monde ». Cependant, se souvenant des erreurs que, « *à peine parvenu* », il avait dû commettre à ses débuts dans le « monde », il s’enorgueillissait de faire maintenant « *la figure d’homme élégant non titré* ». Il reste que, lui qui voulait à tout prix savoir quelle réalité mystérieuse se cachait derrière le nom de Guermantes, qui avait vu les rêves poétiques dont son imagination emplissait ce nom en être chassés l’un après l’autre, mesura à la fin ce qui subsistait, dans sa mémoire et son imagination, du charme de « *ces Guermantes qui avaient été pour moi l’objet d’un si grand rêve* » (III, page 975).

Et ce snob était évidemment mécontent d’en voir d’autres. À l’Opéra, il regardait avec mépris « *des snobs ou des curieux qui voulaient contempler des gens qu’ils n’auraient pas d’autre occasion de voir de près* » (II, page 38), « *des gens vulgaires qui, ne connaissant pas les abonnés, voulaient montrer qu’ils étaient capables de les reconnaître et les nommaient tout haut* » (II, page 39), « *les fauteuils d’orchestre* » étaient « *le séjour des mortels* » (II, page 40) tandis que le faubourg Saint-Germain était dans les loges, la princesse de Guermantes dans une baignoire.

Fut surtout poursuivi des moqueries de Marcel Legrandin, un précieux qui admirait « *dans les nuages [...] un bleu surtout plus floral qu'aérien, un bleu de cinéraire* », qui observait « *cette sorte de règne végétal de l'atmosphère* » (I, page 130), un beau parleur prodigue en phrases fleuries sur les clairs de lune et les « *jolis* » états d'âme, qui montrait une apparence d'indépendance frondeuse, feignait l'indifférence à l'égard de ses brillantes relations. Son attitude à l'égard de Marcel, si pleine de contradictions, s'expliqua dès qu'on découvrit qu'il « *aimait beaucoup les gens des châteaux* », que, « *marchant à côté d'une châtelaine du voisinage que nous ne connaissions que de vue* », il avait à peine répondu au salut du père de Marcel. Ce fut pour l'impressionner qu'il pensa envoyer son fils en vacances à Balbec. Plus tard, Legrandin reprocha à Marcel d'« *être un mondain* », de « *faire des visites* », de porter une redingote, « *une livrée dont mon indépendance ne s'accommoderait pas* », d'« *être capable de rester un instant dans l'atmosphère nauséabonde, irrespirable pour moi, des salons* », de « *fréquenter la société des châteaux* », ajoutant « *tel est le vice de la bourgeoisie contemporaine* » (II, pages 153-154). Mais, reçu chez Mme de Villeparisis, il lui prodigua des flatteries « *avec un grand raffinement d'expression* » (II, page 201). Marcel put enfin l'aborder pour lui tenir des propos badins, mais il les considéra pourtant comme une preuve de sa méchanceté, « *ses mouvements convulsifs de colère ou d'amabilité étant gouvernés par le désir d'avoir une bonne position* » dans la société (II, page 204). Lui, qui « *tonnait contre les snobs* » en était donc un lui-même, était même un « *Saint Sébastien du snobisme* », qui, longtemps, « *cultiva des relations aristocratiques* ». Mais, lorsqu'il eut « *une situation mondaine* », qu'il devint « *le comte de Méséglise* », il cessa d'en profiter (III, page 665). Snobe aussi, comme on l'a vu, sa fille qui était devenue Mme de Cambremer.

Par contre, quand Marcel indiqua à Albertine qu'il habitait dans l'hôtel des Guermantes, elle prit « *cet air plus qu'indifférent, hostile, méprisant* ». Aussi y vit-il « *le signe du désir impuissant chez les natures fières et passionnées* », considérait ce « *dédain républicain* », ce « *côté esprit de révolution* » comme un « *amour malheureux de la noblesse - inscrit sur la face opposée du caractère français où est le genre aristocratique* » (III, pages 32-33) !

Quand il ne vit « *plus de quelque temps Albertine, [il] continua, à défaut de Mme de Guermantes qui ne parlait plus à mon imagination, à voir d'autres fées et leurs demeures* » (II, page 741). D'où des considérations sur l'évolution des salons du fait du « *goût de la nouveauté* » (II, page 742), « *chaque époque se trouvant ainsi personnifiée dans des femmes nouvelles* » (II, page 743), comme la princesse Yourbeletieff qui faisait la promotion des "Ballets russes" (II, page 743), comme Mme Verdurin qui était passée par « *différents avatars* » (II, page 743) mais avait alors un « *salon dreyfusien* » (II, page 744), comme Mme Swann dont le salon était antidreyfusard.

Lors de la « *matinée* » que donnait le prince de Guermantes, pour l'épouse américaine du comte de Farcy, Gilberte était liée aux Guermantes parce qu'elle était une Forcheville (III, page 960), erreur comparable, pour Marcel, aux méprises nobiliaires dénoncées par Saint-Simon (III, page 961). Elle fit une erreur aussi sur Mme Leroi, et Marcel commenta : « *Pour les gens qui ne savent pas, ces renseignements par la conversation équivalent à ceux que donne la Presse aux gens du peuple*. (III, page 963). Il voyait Bloch, « *jadis indiscret autant qu'incapable de bienveillance et de conseil* » (III, page 969), devenu discret et être accepté « *dans des salons où il n'eût pas pénétré il y a vingt ans. Mais il avait vingt ans de plus. Il était plus près de la mort. À quoi cela l'avancait-il?* » (III, page 966). Il se souvint des erreurs que, « *à peine parvenu* », entrant « *plus nouveau que ne l'était Bloch lui-même aujourd'hui dans le milieu des Guermantes* » (III, page 967), il avait dû commettre à ses débuts dans le « *monde* » où il faisait maintenant « *la figure d'homme élégant non titré* » (III, page 968). La duchesse de Guermantes le soupçonna alors de « *"prendre des notes" et "faire une étude"* » (II, page 750). Comme cette « *matinée* » avait lieu, non pas dans le vieil hôtel des Guermantes mais dans la nouvelle maison construite avenue du Bois, Marcel pensa qu'un charme ne se transvase pas, et qu'en quittant sa résidence héréditaire, le prince avait détruit l'un des éléments de sa « *croyance* », disons de ses illusions ou de son snobisme.

Proust, ayant élargi le sens du mot « *snobisme* » pour en faire aussi le souci de bien marquer son appartenance à un groupe social supérieur et de mépriser ceux qui n'en sont pas, il montra que, pour Mme de Saint-Euverte, « *recevoir l'hommage de M. de Charlus, c'était tout le snobisme, comme ç'avait été tout le snobisme du baron de le lui refuser* » (III, pages 860-861) ; qu'inversement la

princesse de Parme était « *dénuée de snobisme comme la plupart des véritables altesses* » (II, page 55) : elle appartenait à « *l'aristocratie princière, qui ne peut chercher à s'élever puisque, au-dessus d'elle, à son point de vue spécial, il n'y a rien.* » (II, page 376).

Il poussa assez loin l'analyse de l'esprit de clan, chaque milieu se définissant par la reconnaissance implicite de valeurs communes. Puis il montra le fusionnement et le nivellement de l'aristocratie et de la bourgeoisie après la guerre où, « *dans le faubourg Saint-Germain, ces positions en apparence imprenables du duc et de la duchesse de Guermantes, du baron de Charlus, avaient perdu leur inviolabilité.* » (III, page 1018) ; il observa en pervers la décomposition d'un ordre social.

Mais bourgeois et aristocrates étaient d'accord pour exclure les juifs.

Les juifs

Dans "*À la recherche du temps perdu*", Proust porta une attention constante aux juifs. S'il voulait dresser un tableau de la société française, il ne pouvait pas ne pas évoquer la situation que connurent les juifs de France à la fin du XIXe siècle. Tandis que les juifs d'Allemagne étaient exclus socialement et politiquement, l'émancipation et l'assimilation républicaine voulues par la Révolution française avaient accordé aux « Français israélites » des droits politiques, notamment le statut de citoyen et le droit de vote ainsi que l'accès aux institutions de l'État (l'armée, le pouvoir législatif et exécutif, l'université). De ce fait, une large part de la bourgeoisie israélite avait cru à la possibilité de l'intégration, pensant que mettre en sourdine sa propre culture, se détacher de la tradition judaïque, parfois jusqu'à la honte et à l'effacement, ne surtout pas se distinguer, être comme les autres, lui permettrait de se fondre dans la masse et peut-être même d'accéder au monde clos des salons parisiens. Mais les juifs conservèrent aux yeux des autres comme une marque indélébile leur judaïté, restaient marginalisés, exclus, voire même stigmatisés en tant que juifs, sauf exception déterminée par le talent ou par l'argent, étaient voués à ce sentiment d'altérité au monde qui fonderait une partie du judaïsme.

Or Proust était lui-même à demi-juif par sa mère, Jeanne Weil, car la volonté d'assimilation en France avait conduit la famille juive de celle-ci, originaire d'Allemagne et d'Alsace, à lui faire épouser un gentil. Le romancier était donc un être hybride qui vécut mal son judaïsme, qu'il avait avoué dans une émouvante lettre à Robert de Montesquiou, et qui, pratiquant le mimétisme, adopta d'abord cet antijudaïsme (c'est le mot qu'il faudrait employer puisque « antisémitisme » est en fait impropre, les Arabes aussi étant des sémites ; mais Proust employant « antisémitisme », on fera désormais comme lui !) qui est décelable tout au long de son oeuvre, qu'il a d'abord affirmé nettement avant de l'atténuer et même d'en prendre le contrepied.

On peut d'abord déjà constater dans les cahiers préparatoires à "*À la recherche du temps perdu*", une évolution de son attitude à l'égard des juifs. Dans les premiers cahiers, le grand-père de Marcel exerçait à Combray des plaisanteries antisémites qui visaient Swann. Le Cahier 4 ajouta des éléments importants comme l'allusion au meurtre rituel d'un enfant chrétien que, selon une légende médiévale, commettraient les juifs à Pâques. Dans le Cahier 8, des plaisanteries lancées contre Swann passaient pour de l'humour juif ; la tension était donc moins forte : elle se reportait sur le refus du baiser maternel (à cause du juif Swann). Dans le Cahier 9, le refus de Françoise de servir d'entremetteuse entre le fils et sa mère était présenté comme l'application par la vieille servante française des rigueurs de la « *vieille loi juive* » ; on y trouve un long développement sur les origines de la mère de Swann qui était considérée comme « *fraîchement débarquée d'Orient* », sa famille n'habitant la France que depuis cinq ou six générations, et l'idée que la mobilité sociale (qui allait être l'apanage du fils Swann) est le fruit de l'immigration : c'était peut-être à nouveau de l'humour, à moins qu'il ne s'agisse d'une rumination et d'une macération culpabilisantes. En 1913, en corrigeant ses tapuscrits, Proust supprima l'allusion au meurtre rituel, le développement sur les origines de Madame Swann, déplça sur Bloch, lors de sa visite à Paris, les plaisanteries contre Swann. Ces transformations firent disparaître de "*Combray*" le côté juif de Swann, qui allait reparaître plus loin dans le roman, dans "*Sodome et Gomorrhe*", à l'occasion de l'évocation de l'affaire Deyfus. Ainsi, c'est tout un roman juif qui fut éliminé de la première partie du roman, pour se redéployer ailleurs. Les

tensions affectives n'en devinrent que plus complexes, dans une famille dont l'antisémitisme se reporta définitivement sur l'ami ambigu de Marcel, Bloch.

Dans "À la recherche du temps perdu", on trouve encore de multiples allusions au monde judaïque : Marcel, définissant le code que suivait Françoise, « lui donnait l'apparence de ces lois antiques qui [...] défendent avec une délicatesse exagérée de faire bouillir le chevreau dans le lait de sa mère, ou de manger dans un animal le nerf de la cuisse. » (I, pages 28-29), ce qui est une moquerie à l'égard des préceptes de la loi hébraïque. Puis, sanglotant sur des tapis enroulés et avalant leur poussière et ses larmes, il se voyait « pareil aux Juifs qui se couvraient la tête de cendres dans le deuil » (II, page 393) ; devant le restaurant où se il rendit avec Saint-Loup, le brouillard « montrait l'entrée comme la colonne lumineuse qui guida les Hébreux. Il y en avait d'ailleurs beaucoup dans la clientèle. » (II, page 400) et, à l'intérieur, une salle était « réservée aux Hébreux ». On ne peut manquer de trouver ce qualificatif comme injurieux, sinon nettement raciste. Il signala que, dans une famille juive, on conserve « un terme rituel détourné de son sens et peut-être le seul mot hébreu que la famille, maintenant francisée, connaisse encore » (III, pages 325-326).

Proust décrivit souvent des juifs en leur donnant un aspect étrange « comme s'il s'agissait en effet d'êtres évoqués par un effort médiumnique. C'est l'âme (ou plutôt le peu de choses auquel se réduit, jusqu'ici du moins, l'âme, dans ces sortes de matérialisations), c'est l'âme, entrevue auparavant par nous dans les seuls musées. L'âme [...] des anciens Juifs, arrachés à une vie tout à la fois insignifiante et transcendente, qui semble exécuter devant nous cette mimique déconcertante [...]. Il me semblait que si j'avais dans la lumière du salon de Mme de Villeparisis pris des clichés d'après Bloch, ils eussent donné d'Israël cette même image, si troublante parce qu'elle ne paraît pas émaner de l'humanité, si décevante parce que tout de même elle ressemble trop à l'humanité, que nous montrent les photographies spirites. » (II, page 191).

Proust insista sur un air oriental considéré de façon péjorative : « Un Israélite faisant son entrée comme s'il sortait du fond du désert, le corps penché comme une hyène, la nuque obliquement inclinée et se répandant en grands « salams », contente parfaitement un goût d'orientalisme. Seulement il faut pour cela que le Juif n'appartienne pas au « monde », sans quoi il prend facilement l'aspect d'un lord, et ses façons sont tellement francisées que chez lui un nez rebelle, poussant, comme les capucines, dans des directions imprévues fait penser au nez de Mascarille plutôt qu'à celui de Salomon. [...] Admirable puissance de la race qui du fond des siècles pousse en avant jusque dans le Paris moderne, dans les couloirs de nos théâtres, derrière les guichets de nos bureaux, à un enterrement, dans la rue, une phalange intacte, stylisant la coiffure moderne, absorbant, faisant oublier, disciplinant la redingote, demeurée, en somme, toute pareille à celle des scribes assyriens peints en costume de cérémonie à la frise d'un monument de Suse devant les portes du palais de Darius. » (II, page 190).

Il fit dire à Marcel, qu'il avait connu « bien des étrangers » et qui « déplaisaient - les Juifs principalement, les Juifs non assimilés bien entendu, il ne saurait être question des autres - aux personnes qui ne peuvent souffrir un aspect étrange, loufoque (comme Bloch à Albertine). Généralement on reconnaissait ensuite que, s'ils avaient contre eux d'avoir les cheveux trop longs, le nez et les yeux trop grands, des gestes théâtraux et saccadés, il était puéril de les juger là-dessus, qu'ils avaient beaucoup d'esprit, de cœur et étaient, à l'user, des gens qu'on pouvait profondément aimer. » (II, page 408).

Proust attribua aux juifs de la duplicité : « Tel publiciste juif se fait chaque jour le champion du catholicisme, non pas probablement avec l'espoir d'être pris au sérieux, mais pour ne pas décevoir l'attente des rieurs bienveillants. [...] Le chroniqueur circoncis parle à tout propos de la "fille aînée de l'Église" et du "Sacré-Cœur de Jésus", sans ombre de tartuferie, mais avec une pointe de cabotinage. » (III, page 211).

La distinction introduite tantôt, « les Juifs non assimilés bien entendu, il ne saurait être question des autres », permet de définir la hiérarchie que Proust a établie, à la base de laquelle se trouvaient donc les juifs non assimilés, « qui ne veulent fréquenter que ceux de leur race, ont toujours à la bouche les mots rituels et les plaisanteries consacrées » (II, page 616), où on pourrait placer la famille de Bloch.

Car Bloch « appartenait à une famille peu estimée, supportait comme au fond des mers les incalculables pressions que faisaient peser sur lui non seulement les chrétiens de la surface, mais les couches superposées des castes juives supérieures à la sienne, chacune accablant de son mépris celle qui lui était immédiatement inférieure. Percer jusqu'à l'air libre en s'élevant de famille juive en famille juive eût demandé à Bloch plusieurs milliers d'années. Il valait mieux chercher à se frayer une issue d'un autre côté. » (I, page 744). Cette famille était considérée par Marcel comme « une tribu » encombrante et mal élevée. Aussi se faisait remarquer à Balbec « cette colonie juive plus pittoresque qu'agréable. Il en était de Balbec comme de certains pays, la Russie ou la Roumanie, où les cours de géographie nous enseignent que la population israélite n'y jouit point de la même faveur et n'y est pas parvenue au même degré d'assimilation qu'à Paris par exemple. Toujours ensemble, sans mélange d'aucun autre élément, quand les cousines et les cousins de Bloch, ou leurs coreligionnaires mâles ou femelles se rendaient au Casino, les unes pour le "bal", les autres bifurquant vers le baccara, ils formaient un cortège homogène en soi et entièrement dissemblable des gens qui les regardaient passer et les retrouvaient là tous les ans sans jamais échanger un salut avec eux, que ce fût la société des Cambremer, le clan du premier président, ou des grands et petits bourgeois, ou même certains grainetiers de Paris, dont les filles, belles, fières, moqueuses et françaises comme les statues de Reims, n'auraient pas voulu se mêler à cette horde de fillasses mal élevées, poussant le souci des modes de "bains de mer" jusqu'à toujours avoir l'air de revenir de pêcher la crevette ou d'être en train de danser le tango. Quant aux hommes, malgré l'éclat des smokings et des souliers vernis, l'exagération de leur type faisait penser à ces recherches dites "intelligentes" des peintres qui, ayant à illustrer les Évangiles ou les Mille et une Nuits, pensent au pays où la scène se passe et donnent à saint Pierre ou à Ali-Baba précisément la figure qu'avait le plus gros "ponte" de Balbec. » « Ce milieu [...] ne plaisait pas, le sentait, voyait là la preuve d'un antisémitisme contre lequel il faisait front en une phalange compacte et close où personne d'ailleurs ne songeait à se frayer un chemin. » (I, page 739). Il fut encore répété plus loin que « les sœurs de Bloch, à la fois trop habillées et à demi nues, l'air languissant, hardi, fastueux et souillon, ne produisaient pas une impression excellente. » (I, page 903). L'une d'elles se conduisit d'ailleurs d'une façon scandaleuse avec une autre femme au casino de Balbec. Du père de Bloch, on apprend qu'il employait dans l'intimité un dialecte « mi-allemand, mi-juif » (I, page 773). D'ailleurs, le duc de Guermantes disait le nom de Bloch « à l'allemande », en prononçant le « ch » non pas comme un « c » ou un « k » mais avec le « ch » germanique (III, page 823).

Albert Bloch était un juif assimilé ; mais il fit tout de même l'objet de nombreux sarcasmes. Il fut d'abord épinglé pour son physique : « Son nez, sa peau, ses cheveux lui avaient été imposés par sa race » (II, page 297). De plus, « Bloch était mal élevé, névropathe, snob » (I, page 744). Sa vanité de mâle le poussa à prétendre que, ayant rencontré Mme Swann dans le train de ceinture, « elle voulut bien dénouer la sienne » en sa faveur, « trois fois de suite et de la manière la plus raffinée entre Paris et le Point-du-Jour. » (I, page 778). De ce fait, il joua auprès de Marcel un certain rôle d'initiateur sexuel, lui faisant cette révélation : « Les femmes ne demandent jamais mieux que de faire l'amour. » (I, page 575), et il le conduisit « dans une maison de passe ». Voulant lui aussi devenir homme de lettres, étant à cet égard le double négatif de Marcel (au point qu'on pourrait se demander si ce ne fut pas par jalousie que fut regroupé sur lui l'essentiel des attaques antisémites du roman, et les plus virulentes), il chercha à s'introduire dans les salons, mais « n'ayant pas été assoupli par la gymnastique du "Faubourg", ni ennobli par un croisement avec l'Angleterre ou l'Espagne, il restait pour un amateur d'exotisme aussi étrange et savoureux à regarder, malgré son costume européen, qu'un Juif de Decamps [peintre qui fut un brillant représentant de l'orientalisme romantique] ». Toutefois, « maintenant jeune auteur dramatique » (II, page 189), il fut accueilli par Mme de Villeparisis qui lui demandait de lui « procurer à l'œil des artistes qui joueraient dans ses prochaines matinées » (II, page 190). Même s'il ne cessait de se transformer, il restait toujours ridicule et toujours marqué par son orientalité : il « avait maintenant le menton ponctué d'un "bouc", il portait un binocle, une longue redingote, un gant, comme un rouleau de papyrus à la main. » (II, page 190). Et il se

ridiculisait en déclarant : « *J'aime beaucoup les personnes extrêmement bien élevées sans se rendre compte, parce qu'il était lui-même très mal élevé, combien ses paroles déplaçaient.* » (II, page 218). Représentatif des juifs honteux que Proust accusait de duplicité, « *Bloch savait plaisanter des Juifs* » mais « *rougissait si on prononçait leur nom devant lui* » (III, page 317). À Balbec, il affectait l'antisémitisme : Marcel et Saint-Loup, assis sur la plage, « *entendirent d'une toile de tente contre laquelle nous étions sortir des imprécations contre le fourmillement d'Israélites qui infestait Balbec. "On ne peut pas faire deux pas sans en rencontrer. Je ne suis pas par principe irréductiblement hostile à la nationalité juive, mais ici il y a pléthore. On n'entend que : "Dis donc, Apraham, chai fu Chakop." On se croirait rue d'Aboukir". L'homme qui tonnait ainsi contre Israël sortit enfin de la tente, nous levâmes les yeux sur cet antisémite. C'était mon camarade Bloch* » (I, page 738). Mais, ressemblant en cela à Proust justement, avec le déclenchement de « l'affaire », il devint un dreyfusiste passionné. Par un autre renversement ironique, celui qui scandalisait par sa « *mauvaise éducation* » fut reçu comme auteur dramatique chez Mme de Villeparisis où Marcel causa avec lui qui exposa sa « *vie délicieuse* », se déclara « *infiniment heureux : Rare est le mortel à qui le Père Zeus accorde tant de félicités.* » (II, page 201). Cependant, « *entendant que nous parlions de Saint-Loup [il] se mit à en dire un mal si épouvantable que tout le monde en fut révolté. Il commençait à avoir des haines, et on sentait que pour les assouvir il ne reculerait devant rien, ayant posé en principe qu'il avait une haute valeur morale* » (II, page 228). Il discuta de l'affaire avec Norpois qui lui « *parla, avec beaucoup d'affabilité, des années affreuses, peut-être mortelles, que traversait la France* » (II, page 233) ; mais, quand il voulut savoir ce qu'il pensait des officiers qui y étaient mêlés, il ne put « *arriver à démêler [son] opinion* » (II, page 233). Comme il continua à parler de l'affaire Dreyfus, faisant savoir qu'il « *avait pu, grâce à un avocat nationaliste qu'il connaissait, entrer à plusieurs audiences du procès Zola* » (II, page 234), Mme de Villeparisis « *voulut lui signaler qu'il eût à ne pas revenir* » et « *trouva tout naturellement dans son répertoire mondain la scène par laquelle une grande dame met quelqu'un à la porte de chez elle* » : « *les adieux de Bloch, dépliant à peine dans la figure de la marquise un languissant sourire, ne lui arrachèrent pas une parole, et elle ne lui tendit pas la main.* » (II, page 248). De ce fait, il en voulut à Marcel de son snobisme. Il devint la cible des sarcasmes antisémites de Charlus qui, pourtant, l'invita.

Pendant la guerre, il manifesta un tel chauvinisme qu'il fut réformé. Après, il réapparut à Marcel chez le prince de Guermantes où il entra « *en sautant comme une hyène* » (III, page 966). Il montrait « *la docte fatigue des vieillards aimables* » (III, page 928). Il « *avait pris non seulement le pseudonyme, mais le nom de Jacques du Rozier, sous lequel il eût fallu le flair de mon grand-père pour reconnaître la "douce vallée" de l'Hébron et les "chaînes d'Israël" que mon ami semblait avoir définitivement rompues* » ; « *un chic anglais l'avait complètement transformé* » et il avait « *passé au rabot tout ce qui se pouvait effacer* », en particulier « *ce nez juif disparaissait comme semble presque droite une bossue bien arrangée* » (III, pages 952, 953). Il demanda à Marcel « *de le présenter au prince de Guermantes* », ce qu'il fit, estimant qu'il était devenu « *un familier* » même s'il n'était pas « *un véritable homme du monde* » (III, page 955) et sentant « *derrière la hauteur dédaigneuse du prince une grande avidité humaine de connaître les êtres* ». Il déclara alors trouver la princesse de Guermantes « *très racée* » alors que c'était l'ex-Mme Verdurin (III, page 955). Mais ne faisait-il pas lui-même figure de grand homme ? Pourtant, plus loin, Marcel le vit encore comme « *un vieux Shylock attendant, tout grimé, dans la coulisse, le moment d'entrer en scène, récitant déjà le premier vers à mi-voix.* » (III, page 967). Et il pouvait craindre que, pour reprendre le mot de Françoise qui lui demanda de se méfier, il soit un « *copiateur* » (III, page 1034) car il « *se donnait en effet un alibi rétrospectif en me disant chaque fois que je lui avais esquissé quelque chose qu'il trouvait bien : "Tiens, c'est curieux, j'ai fait quelque chose de presque pareil, il faudra que te lise cela." (Il n'aurait pas pu me le lire encore, mais allait l'écrire le soir même).* » (III, page 1034).

L'autre personnage juif assimilé et lui aussi vilipendé est Rachel. On la découvre dans cette juive, « *brune, pas jolie mais à l'air intelligent* » que la patronne de la maison de passe vanta à Marcel et qu'il surnomma « *Rachel quand du Seigneur* » par référence à l'opéra d'Halévy, « *La juive* » (I, page 577), qu'il retrouva en la compagne passionnément aimée de Saint-Loup qui était alors une actrice

qui joua alors dans une pièce, et qui ne réapparut qu'à la fin où, appréciée de la duchesse de Guermantes, une comédienne en vogue, elle donna une récitation.

Au sommet de la hiérarchie établie par Proust se trouvait Swann dont la judéité (que son nom serait peut-être censé indiquer) fut à peine mentionnée quand on apprit que, pour le grand-père de Marcel (chez qui, pourtant, on pourrait détecter une certaine réticence car « *chaque fois que je me liais avec un de mes camarades plus qu'avec les autres et que je l'amenais chez nous, c'était toujours un juif, ce qui ne lui eût pas déplu en principe [...] s'il n'avait trouvé que ce n'était pas d'habitude parmi les meilleurs que je le choisissais*») « *son ami Swann était d'origine juive* ». Ce « *d'origine* » est significatif puisqu'il fut accordé à ce personnage qui fut traité de façon sympathique, tandis qu'il ne l'avait pas été aux autres personnages juifs. Pourtant, son évolution fut jugée avec une nette condescendance car, « *comme certains israélites, l'ancien ami de mes parents avait pu présenter tour à tour les états successifs par où avaient passé ceux de sa race, depuis le snobisme le plus naïf et la plus grossière goujaterie jusqu'à la plus fine politesse* » (I, page 432). Et Swann lui-même fut ostracisé, même s'il était converti, comme cela apparut lors de la soirée chez la marquise de Saint-Euverte, quand Mme de Gallardon, qui avait dit : « *Oh ! je sais qu'il est intelligent en voulant dire par là intrigant.* » (I, pages 324-325), s'étonna : « *Un Juif chez la soeur et la belle-soeur de deux archevêques [...] Il y a des gens qui prétendent que ce M. Swann, c'est quelqu'un qu'on ne peut pas recevoir chez soi* » (I, page 335), ajoutant : « *Je sais qu'il est converti, et même déjà ses parents et ses grands-parents. Mais on dit que les convertis restent plus attachés à leur religion que les autres, que c'est une frime, est-ce vrai?* » Plus loin, si le grand-père se voulait son ami, comme régnait à Combray un « *côté castes* » (III, page 658), la mère de Marcel rappela que « *la mère Moser* », la grand-mère de Swann, disait : « *Ponchour Mezieurs* » (III, page 659). Mais il fut révélé que cette grand-mère était une « *protestante mariée à un juif* » qui « *avait été la maîtresse du duc de Berri* » (II, page 668), ce qui permettait une légende qui voulait que Swann soit son petit-fils, légende à laquelle voulait croire l'antisémite qu'était le prince de Guermantes pour se permettre de l'avoir pour ami !

Et il n'échappa pas à la cruauté de l'examen physique opéré par Proust. Après que Marcel nous ait fait savoir qu'il souffrait d'« *un eczéma ethnique et de la constipation des Prophètes* » (I, page 402), il fut mentionné que son nez trahit sa judéité sous l'effet de la maladie qui « *avait si bien rongé, rogné les joues, comme une lune décroissante, que sauf sous un certain angle, celui sans doute sous lequel Swann se regardait, elles tournaient court comme un décor inconsistant auquel une illusion d'optique peut seule ajouter l'apparence de l'épaisseur. Soit à cause de l'absence de ces joues qui n'étaient plus là pour le diminuer, soit que l'artériosclérose, qui est une intoxication aussi, le rougît comme eût fait l'ivrognerie, ou le déformât comme eût fait la morphine, le nez de polichinelle de Swann, longtemps résorbé dans un visage agréable, semblait maintenant énorme, tuméfié, cramoisi, plutôt celui d'un vieil Hébreu que d'un curieux Valois. D'ailleurs peut-être chez lui, en ces derniers jours, la race faisait-elle apparaître plus accusé le type physique qui la caractérise, en même temps que le sentiment d'une solidarité morale avec les autres Juifs, solidarité que Swann semblait avoir oubliée toute sa vie, et que, greffées les unes sur les autres, la maladie mortelle, l'affaire Dreyfus, la propagande antisémite, avaient réveillée. Il y a certains Israélites, très fins pourtant et mondains délicats, chez lesquels restent en réserve et dans la coulisse, afin de faire leur entrée à une heure donnée de leur vie, comme dans une pièce, un mufle et un prophète. Swann était arrivé à l'âge du prophète. Certes, avec sa figure d'où, sous l'action de la maladie, des segments entiers avaient disparu, comme dans un bloc de glace qui fond et dont des pans entiers sont tombés, il avait bien "changé".* » (II, page 690). En vieillissant, il avait donc acquis des traits juifs, le judaïsme qu'il cherchait à chasser par la porte revenant par la fenêtre, ce en quoi on peut voir un « *retour du refoulé* ».

Avec sa duplicité ou son ambivalence habituelles, Proust, à propos de Swann, mêla commisération humanitaire et moquerie cruelle : « *Swann appartenait à cette forte race juive, à l'énergie vitale, à la résistance à la mort de qui les individus eux-mêmes semblent participer. Frappés chacun de maladies particulières, comme elle l'est, elle-même, par la persécution, ils se débattent indéfiniment dans des agonies terribles qui peuvent se prolonger au-delà de tout terme vraisemblable, quand déjà on ne voit plus qu'une barbe de prophète surmontée d'un nez immense qui se dilate pour aspirer les derniers*

souffles, avant l'heure des prières rituelles et que commence le défilé ponctuel des parents éloignés s'avançant avec des mouvements mécaniques, comme sur une frise assyrienne. » (II, pages 704-705).

La fille de Swann, Gilberte, n'échappa pas à cette enquête physiognomonique. Comme Saint-Loup demanda à Marcel, à son sujet : « *Ne trouves-tu pas qu'elle a quelque chose de Rachel?* » il remarqua « *une similitude réelle de quelques traits (dus par exemple à l'origine hébraïque)* » (III, page 702).

L'antisémitisme

L'allusion à l'affaire Dreyfus indique qu'à ces juifs français le développement de l'antisémitisme qu'elle déclencha leur montra les limites de leur acceptation par la société française. Dans '*À la recherche du temps perdu*', il prit deux formes : l'une qui est chrétienne et médiévale, l'autre qui est moderne.

La judéophobie archaïque apparut, comme on l'a déjà vu, dès le début de l'oeuvre avec la méfiance du grand-père de Marcel à l'égard des amis de celui-ci : « *Avant de les avoir vus, rien qu'en entendant leur nom qui, bien souvent, n'avait rien de particulièrement israélite, il devinait non seulement l'origine juive de ceux de mes amis qui l'étaient en effet, mais même ce qu'il y avait quelquefois de fâcheux dans leur famille. - Et comment s'appelle-t-il ton ami qui vient ce soir? - Dumont, grand-père. - Dumont ! Oh ! je me méfie.* » (I, page 91). Il avait « *le flair pour reconnaître la "douce vallée" de l'Hébron et les "chaînes d'Israël"* ». Ce grand-père maternel ne pourrait donc pas être juif puisqu'il tenait des propos antisémites ; à moins qu'il n'ait fait de l'humour juif, « *Dumont* » pouvant désigner de façon transparente Édouard Drumont, auteur du pamphlet '*La France juive*' (1886) qui fut un manifeste antisémite systématique.

Mais ce fut Charlus surtout qui fut animé par cet antisémitisme médiéval et catholique. Si, dans '*Le côté de Guermantes*', « *Bloch allait se figurer que c'était par malveillance antisémitique que M. de Charlus s'informait s'il portait un nom juif, alors que c'était simplement par curiosité esthétique et amour de la couleur locale.* » (II, pages 190-191), dans la suite il allait afficher sa haine raciale. Il vitupéra : « *La Synagogue est aveugle, elle ne voit pas les vérités de l'Évangile. [...] tous ces malheureux Juifs tremblent devant la fureur stupide des chrétiens.* » (II, page 289). Il tint des propos délirants, disant à Marcel : « *Peut-être pourriez-vous demander à votre ami de me faire assister à quelque belle fête au Temple, à une circoncision, à des chants juifs. Il pourrait peut-être louer une salle et me donner quelque divertissement biblique, comme les filles de Saint-Cyr jouèrent des scènes tirées des "Psaumes" par Racine pour distraire Louis XIV. Vous pourriez peut-être arranger cela, même des parties pour faire rire. Par exemple, une lutte entre votre ami et son père où il le blesserait comme David Goliath. Cela composerait une farce assez plaisante. Il pourrait même, pendant qu'il y est, frapper à coups redoublés sur sa charogne, ou, comme dirait ma vieille bonne, sa carogne de mère. Voilà qui serait fort bien fait et ne serait pas pour nous déplaire, hein ! petit ami, puisque nous aimons les spectacles exotiques [plus loin, il parla de « spectacle asiatique »] et que frapper cette créature extra-européenne, ce serait donner une correction méritée à un vieux chameau." En disant ces mots affreux et presque fous, M. de Charlus me serrait le bras à me faire mal.* » (II, page 288). Il considérait que Bloch était un « *étranger* », ce à quoi Marcel lui répondit « *que Bloch était français.* "Ah ! dit M. de Charlus, j'avais cru qu'il était juif". (II, page 288). Il tempêtait contre « *l'afflux de messieurs et de dames du Chameau, de la Chamellerie, de la Chamellière.* » (II, page 290), se demandait aussi « *jusqu'à quel point "madame" Sarah Bernhardt est qualifiée pour parler au nom de la France.* » (III, page 826). Quand Marcel voulut lui présenter Bloch, « *dès qu'il l'aperçut, un étonnement aussitôt réprimé se peignit sur sa figure où il fut remplacé par une étincelante fureur. Non seulement il ne tendit pas la main à Bloch, mais chaque fois que celui-ci lui adressa la parole il lui répondit de l'air le plus insolent, d'une voix irritée et blessante.* » (II, page 382). Il trouvait scandaleux que Bloch et sa famille habitent un lieu qui, étant appelé « *la Commanderie* », fut donc possédé par « *les Chevaliers de l'Orde de Malte* » : « *Cela tient à un curieux goût du sacrilège, particulier à cette race. Dès qu'un Juif a assez d'argent pour acheter un château, il en*

choisit toujours un qui s'appelle le Prieuré, l'Abbaye, le Monastère, la Maison-Dieu. J'ai eu affaire à un fonctionnaire juif, devinez où il résidait? À Pont-l'Évêque. Mis en disgrâce, il se fit envoyer en Bretagne, à Pont-l'Abbé. Quand on donne, dans la Semaine Sainte, ces indécentes spectacles qu'on appelle "la Passion", la moitié de la salle est remplie de Juifs, exultant à la pensée qu'ils vont mettre une seconde fois le Christ sur la Croix, au moins en effigie. Au concert Lamoureux, j'avais pour voisin, un jour, un riche banquier juif. On joua "l'Enfance du Christ", de Berlioz, il était consterné. Mais il retrouva bientôt l'expression de béatitude en entendant "l'Enchantement du Vendredi-Saint". » (II, pages 1104-1105). Marcel lui ayant indiqué que les bureaux du père de Bloch « étaient rue des Blancs-Manteaux », il s'écria : « Quel sacrilège ! Pensez que ces Blancs-Manteaux pollués par M. Bloch étaient ceux des frères mendiants, dits serfs de la Sainte-Vierge, que saint Louis établit là. Et la rue a toujours été à des ordres religieux. La profanation est d'autant plus diabolique qu'à deux pas de la rue des Blancs-Manteaux, il y a une rue dont le nom m'échappe, et qui est tout entière concédée aux Juifs ; il y a des caractères hébreux sur les boutiques, des fabriques de pain azymes, des boucheries juives, c'est tout à fait la "Judengasse" de Paris. C'est là que M. Bloch aurait dû demeurer. [...] Soyez sûr du reste, tant l'instinct pratique et la cupidité se mêlent chez ce peuple au sadisme, que la proximité de la rue hébraïque dont je vous parle, la commodité d'avoir sous la main les boucheries d'Israël a fait choisir à votre ami la rue des Blancs-Manteaux. Comme c'est curieux ! C'est, du reste, par là que demeurait un étrange Juif qui avait fait bouillir des hosties, après quoi je pense qu'on le fit bouillir lui-même, ce qui est plus étrange encore puisque cela a l'air de signifier que le corps d'un Juif peut valoir autant que le corps du Bon Dieu. » (II, pages 1106-1107). Bloch ayant pris « une chaise de poste ouverte », il fit cette plaisanterie un peu folle sur la circoncision : « Je comprends qu'ils aient reculé devant le coupé superfétatoire. Ça aurait été un recoupé. » (II, page 1107). Son attitude à l'égard de Bloch pourrait s'expliquer parce que, déçu par Marcel, il s'était intéressé au premier, qu'il était tombé amoureux de lui : « Mais est-ce que votre ami n'est pas le jeune Hébreu que j'ai vu chez Mme de Villeparisis? me dit M. de Charlus. Il a l'air intelligent. » Dans "La prisonnière" encore, il interrogea Marcel sur son « jeune ami hébreu » qu'il voulait « inviter un soir » (III, page 216). Comme cette attirance entraînait en contradiction avec son antisémitisme archaïque, il se la serait reprochée et l'aurait transformée en répulsion. Les deux hommes s'évitèrent mais s'affrontèrent par deux fois et par l'intermédiaire de Marcel. Partageait aussi cet antisémitisme archaïque le prince de Guermantes qui, selon Basin, « tombe en attaque quand il voit un juif à cent mètres » (II, page 578), qui « quand il était officier, ayant une rage de dents épouvantable, avait préféré rester à souffrir plutôt que de consulter le seul dentiste de la région qui était juif, et que plus tard il a laissé brûler une aile de son château où le feu avait pris, parce qu'il aurait fallu demander des pompes au château voisin qui est aux Rothschild » (II, page 581), Quand Saint-Loup voulut épouser Gilberte, la princesse de Silistrie « jeta les hauts cris », clama « que si Saint-Loup épousait la fille d'Odette et d'un juif, il n'y avait plus de faubourg Saint-Germain. » (III, page 661). Mme de Cambremer parla d'un certain Sylvain Lévy dont elle dit ensuite « un monsieur dont je ne sais pas le nom, quelque chose comme Cohn, Kohn, Kuhn. » (II, page 916).

Un antisémitisme moderne, qui était celui de la bourgeoisie, fut exprimé par Mme Verdurin, Morel et Albertine.

De la première, il fut dit qu'« un antisémitisme bourgeois et latent s'était réveillé et avait atteint une véritable exaspération. » (II, pages 252-253).

Morel, pensant que Bloch voulait lui prendre sa place auprès de Charlus, ajouta : « C'est bien d'un youpin ! » (II, page 1107).

À Albertine, Mme Bontemps avait appris « la haine des Juifs » (II, page 356). Devant les sœurs de Bloch, elle déclara : « On ne me permet pas de jouer avec des israélites » et Marcel commenta : « La façon dont elle prononçait "issraélites" au lieu d'"izraélites" aurait suffi à indiquer, même si on n'avait pas entendu le commencement de la phrase que ce n'était pas de sentiments de sympathie envers le peuple élu qu'étaient animées ces jeunes bourgeoises, de familles dévotes, et qui devaient croire aisément que les juifs égorgaient les enfants chrétiens. » (I, page 903). Elle désigna à Marcel Bloch comme son « youpin d'ami » (III, page 335).

Cet antisémitisme conduit à un ostracisme qui fut présenté comme analogue à celui dont étaient victimes les homosexuels : « Certains juges supposent et excusent plus facilement l'assassinat chez les invertis et la trahison chez les Juifs pour des raisons tirées du péché originel et de la fatalité de la race. » (II, page 615) - « Le plus grand nombre se rallie autour de la victime, comme les Juifs autour de Dreyfus » (II, page 616) - « Comme les Juifs encore (sauf quelques-uns qui ne veulent fréquenter que ceux de leur race, ont toujours à la bouche les mots rituels et les plaisanteries consacrées) [...] ayant fini par prendre, par une persécution semblable à celle d'Israël, les caractères physiques et moraux d'une race [...] ayant plaisir à rappeler que Socrate était l'un d'eux, comme les Israélites disent de Jésus qu'il était juif. » (II, page 616) - aux invertis solitaires « peut-être l'exemple des Juifs, d'une colonie différente, n'est-il même pas assez fort pour expliquer combien l'éducation a peu de prise sur eux, et avec quel art ils arrivent à revenir, peut-être pas à quelque chose d'aussi simplement atroce que le suicide » (II, page 624) - Proust voudrait « prévenir l'erreur funeste qui consisterait, de même qu'on a encouragé un mouvement sioniste, à créer un mouvement sodomiste et à rebâtir Sodome » (II, page 632).

Certains antisémites soulignaient l'« impossibilité de la race juive à se nationaliser » (III, page 913).

Ainsi, sur plusieurs années, l'écrivain juif qu'était Proust, là aussi tout à fait ambigu, artiste d'abord guère soucieux de revendiquer ses origines, qui avait intériorisé le préjugé antijuif tel qu'il fleurissait à la fin du XIXe siècle, avait dressé un tableau péjoratif sinon injurieux des juifs, s'était acharné en particulier sur un de ses personnages juifs, avait exprimé un antisémitisme qui, après la Shoah, n'est plus supportable, à moins qu'on veuille à toute force considérer ses plaisanteries antisémites comme de l'humour juif. On peut d'ailleurs remarquer qu'il se montra xénophobe aussi à l'égard du directeur du Grand-Hôtel de Balbec. Son alter ego, Marcel, ne s'engagea jamais, n'osa guère interrompre les fadaises antijuives à la Drumont de Charlus !

Mais l'affaire Dreyfus, en rendant évident l'antisémitisme d'une société résolue à conserver ses préjugés, le mit face à ses contradictions. Il reconnut « que le kaléidoscope social était en train de tourner et que les Juifs allaient être précipités au dernier rang de l'échelle sociale » (II, page 190).

Il faut donc ici rejoindre le déroulement des événements de l'époque qui trouvèrent un certain écho dans « À la recherche du temps perdu ».

Les événements de l'époque

En arrière-plan d'« À la recherche du temps perdu », se dessine une peinture de l'époque, la Belle Époque qui allait devenir les années folles, d'abord à travers une certaine évolution matérielle, l'apparition de différents signes du progrès.

On voit les Verdurin acheter un hôtel du quai Conti qui était éclairé à l'électricité, progrès qui avait été annoncé dans « Un amour de Swann » (I, page 268). Des électriciens, il est dit qu'ils étaient une aristocratie de la technique, qu'ils « comptent aujourd'hui dans les rangs de la Chevalerie véritable ». (I, page 781). L'électricité permit l'ascenseur et le « lift », le garçon d'ascenseur dont Marcel put dire : « personnage encore inconnu de moi [...] et qui, au plus haut de l'hôtel [...] était installé comme un photographe derrière son vitrage [...] se mit à descendre vers moi avec l'agilité d'un écureuil domestique, industriel et captif. Puis en glissant de nouveau le long d'un pilier il m'entraîna à sa suite vers le dôme de la nef commerciale. » (I, page 665). Elle permit aussi le tramway dont « le timbre résonnait comme eût fait un couteau d'argent frappant une maison de verre. » (III, page 25), qui est conduit par un « wattman » (III, page 866).

Le téléphone, qui fascina Proust, un des premiers écrivains à l'avoir, permit que parvienne « un escadron volant de mots » « avec une vitesse instantanée » (III, page 155) ; Marcel lui trouva un « bruit de toupie » (II, page 731) et, pour désigner un coup de téléphone, employa le mot « téléphonage » (II, page 866 - III, pages 559, 733, 734). Il nota d'abord qu'on venait de l'installer à Doncières (II, page 123), qu'il « n'était pas encore à cette époque d'un usage aussi courant qu'aujourd'hui » (II, page 133) ; puis, dans « La prisonnière », il constata que de cet « instrument surnaturel devant les miracles duquel on s'émerveillait jadis, on se sert maintenant sans même y

penser, pour faire venir son tailleur ou commander une glace » (III, page 32) ; il faut pourtant « *invoquer les Divinités implacables* » et entendre tout de même : « *Pas libre* » (III, page 99) ; quant à Françoise, « *une timidité et une mélancolie ancestrale, appliquées à un objet inconnu de ses pères, l'empêchaient de s'approcher d'un récepteur, quitte à visiter des contagieux* » (III, page 155).

Furent mentionnés aussi des « *instruments de musique enregistreurs* » (II, page 11).

De la motocyclette, « *le jeune valet de pied de Françoise* » écrit dans sa lettre : « *dont j'ai appris dernièrement* » (II, page 566).

Pour l'automobile, qui succéda aux « *voitures* » hippomobiles, aux « *calèches* » et aux « *victorias* », les obscures machinations par lesquelles Morel fit congédier le cocher des Verdurin pour faire prendre sa place par le chauffeur qui était son ami et son complice (II, page 1029) étant révélatrices de cette mutation, Proust observa, assez patement, qu'elle supprime les distances et modifie même l'art « *puisque un village, qui semblait dans un autre monde que tel autre, devient son voisin dans un paysage dont les dimensions sont changées* » (II, pages 996-997) ; que « *la figure du pays semblait toute changée* » (II, page 1004). Marcel en offrit une à Albertine, dont, toutefois, on le la vit jamais se servir ; et on peut se demander s'il n'était pas prêt à lui en offrir une seconde puisqu'il mentionna « *la Rolls Royce qu'elle désirait* » (III, page 421), avec « *le yacht dont je lui avais parlé* » (III, page 157) et qui fut mentionné encore en III, page 421, présents qui paraissent invraisemblables.

Enfin, surgirent les « *aéroplanes* » « *encore rares à cette époque* » (II, page 1029), dont les premiers « *qui ne purent quitter la terre mais où résidait, non encore le moyen secret et qui restait à découvrir, mais le désir du vol* » (III, page 892). Mais la découverte qu'en fit Marcel se situant dans « *Sodome et Gomorrhe* », c'est-à-dire en 1900, un problème de chronologie se pose car les avions capables de tels vols ne furent mis au point que bien après les vols des frères Wright, en 1903 aux États-Unis. Il reste que l'aviateur était « *un personnage mythologique* » qui rendit Marcel « *aussi ému que pouvait l'être un Grec qui voyait pour la première fois un demi-dieu* », le fit même « *pleurer* », « *fondre en larmes* ». (II, page 1029), lui permit cette comparaison : « *Comme un aviateur qui a jusque-là péniblement roulé à terre, "décollant" brusquement, je m'élevais lentement vers les hauteurs silencieuses du souvenir.* » (III, page 858) !

Détail à signaler au passage : Proust fut tout à fait dans l'erreur quand, au sujet du « *certificat d'études* » qu'a passé Gisèle, une des « *jeunes filles en fleurs* », il prétendit qu'elle avait eu à choisir, pour la composition française, entre ces deux sujets : « *Sophocle écrit des Enfers à Racine pour le consoler de l'insuccès d'"Athalie"* » - « *Vous supposerez qu'après la première représentation d'"Esther", Mme de Sévigné écrit à Mme de La Fayette pour lui dire combien elle a regretté son absence* », et qu'il y avait aussi un « *examen d'espagnol* » (I, page 911) : de telles matières ne figuraient évidemment pas au programme du certificat d'études primaires où il y avait plutôt une dictée et des exercices d'arithmétique !

À Doncières, Marcel découvrit le quartier de cavalerie (II, page 71), alla « *souvent voir le régiment faire du service en campagne* » (II, page 91).

« *À la recherche du temps perdu* » se déroule dans la France de la Troisième République des années 1870 à 1920, Proust manifestant une certaine préoccupation d'historien puisqu'il put dire qu'il se permettait une parenthèse de plus « *mais utile pour décrire cette époque.* » (III, page 789).

Au fil des pages, on peut relever quelques étapes de cette Histoire.

Dans « *Un amour de Swann* », celui-ci « *se penchait avec une angoisse impuissante, aveugle et vertigineuse vers l'abîme sans fond où étaient allées s'engloutir ces années du début du Septennat* » (I, page 313), c'est-à-dire le premier mandat présidentiel de sept ans qui fut voté en 1873.

Au début d'« *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* », il est indiqué que M. de Norpois, ancien ambassadeur, « *avait été ministre plénipotentiaire avant la guerre et ambassadeur au Seize Mai* », ce qui désigne la crise politique du 16 mai 1877, une des crises politiques les plus importantes de la Troisième République, qui porta à la fois sur le rôle du président et sur la domination contestée des forces royalistes. Après un affrontement au sujet des fonctions respectives du président et du parlement, le président Mac Mahon, qui était royaliste, démit le premier ministre Jules Simon, qui était un républicain modéré. Le parlement refusa de soutenir le nouveau gouvernement et fut dissous par le président. De nouvelles élections marquèrent une victoire éclatante des républicains. Ainsi prévalut

sur un système présidentiel un système parlementaire, et fut concrétisée la défaite du mouvement royaliste, achevée en 1883 avec la mort du comte de Chambord.

Dans "*Albertine disparue*" fut prêté à M. de Norpois un rôle essentiel en 1870.

Dans "*Un amour de Swann*", Cottard s'étonna que Swann « *frayât avec le Chef de l'État* », Jules Grévy qui, le 30 janvier 1879, était devenu président de la République (I, page 216).

Il fut fait mention de « *la fête de Paris-Murcie donnée pour les inondés de Murcie* » (I, page 225) qui fut célébrée le 18 décembre 1879.

Ce fut à l'occasion de la visite en France de Nicolas II (qui eut lieu en octobre 1896), que Marcel rencontra la princesse Mathilde (I, page 543).

Ce fut au cours de l'hiver 1900 que Barnum montra les soeurs siamoises Rosita et Doodica (III, page 72).

Au chapitre I de la deuxième partie du "*Côté de Guermantes*", il est question de « *la guerre russo-japonaise* » : on serait donc en 1904.

Lors du repas qu'elle tint chez elle, « *Mme de Guermantes lançait parfois des réflexions sur l'affaire Dreyfus, sur la République, sur les lois antireligieuses* » (II, page 514) : c'était la loi de 1904 interdisant l'enseignement à tous les « *congréganistes* » (les membres des congrégations religieuses auxquels les radicaux reprochaient un « *enseignement contre nature* » [IIII, page 913]), la loi de séparation de l'Église et de l'État de décembre 1905. De l'affaire Dreyfus, il avait déjà été question auparavant et il allait en être question encore à de nombreuses reprises : elle est au coeur d'"*À la recherche du temps perdu*" comme l'est la condition des juifs.

L'affaire Dreyfus

À la fin de l'année 1894, un capitaine de l'armée française, Alfred Dreyfus, juif d'origine alsacienne, polytechnicien attaché au deuxième bureau de l'état-major général de l'armée au ministère de la guerre, fut accusé, sur simple ressemblance d'écriture sur un bordereau, d'avoir livré des renseignements militaires à l'attaché militaire allemand à Paris, le major Schwartzkoppen. Arrêté, il fut, par le général Mercier, ministre de la guerre depuis 1894, traduit devant un conseil de guerre qui le jugea de façon sommaire et le condamna pour trahison à la dégradation militaire et au bagne à vie, et le fit déporter sur l'île du Diable. Après une première flambée d'antisémitisme dans la presse et dans l'armée, l'opinion comme la classe politique françaises étant unanimement défavorables à Dreyfus, l'affaire fut oubliée jusqu'en 1896. Mais, certaine de l'incohérence de cette condamnation, la famille du capitaine, derrière son frère Mathieu, tenta de prouver son innocence, engageant à cette fin le journaliste Bernard Lazare, tandis qu'un autre journaliste, Cornély, bien que monarchiste, fit lui aussi campagne pour la révision du procès. Parallèlement, le commandant Georges Picquart, chef du contre-espionnage, constata en mars 1896 que le vrai traître avait été le commandant Ferdinand Walsin Esterházy, le dénonça et exigea la révision du procès. Afin d'attirer l'attention sur la fragilité des preuves contre Dreyfus, sa famille contacta en juillet 1897 le respecté président du Sénat Auguste Scheurer-Kestner qui fit savoir, trois mois plus tard, qu'il avait acquis la conviction de l'innocence de Dreyfus, et qui en persuada également Georges Clemenceau, ancien député et alors simple journaliste. Le même mois, Mathieu Dreyfus porta plainte auprès du ministère de la Guerre contre Esterházy qui, traduit en conseil de guerre, fut acquitté (janvier 1898). L'état-major refusa de revenir sur le jugement de Dreyfus, et affecta Picquart en Tunisie.

Fut entamé un processus de scission profonde de la France entre « dreyfusards », intellectuels, socialistes, radicaux, républicains modérés antimilitaristes (réunis dans la Ligue des droits de l'Homme) et « antidreyfusards » (la droite nationaliste, antisémite et cléricale, regroupée dans la Ligue de la patrie française. Des émeutes antisémites éclatèrent dans plus de vingt villes françaises ; on dénombra plusieurs morts à Alger. Bien que le gouvernement du premier ministre Méline s'obstinait à affirmer : « Il n'y a pas d'affaire Dreyfus », la République était ébranlée, certains la voyaient même en péril, il fallait en finir avec l'affaire Dreyfus pour ramener le calme.

Or, le 13 janvier 1898, Émile Zola publia dans le journal de Clemenceau, "L'aurore", une lettre ouverte intitulée "*J'accuse*", plaidoyer dreyfusard qui entraîna le ralliement de nombreux intellectuels (le terme ayant été forgé à cette occasion). L'écrivain fut poursuivi en justice, et le procès Zola, qui se

déroula au palais de justice de Paris du 7 au 23 février 1898 et où il fut défendu par Fernand Labori, qui était aussi l'avocat de Dreyfus, fut l'un des épisodes les plus dramatiques de l'affaire Dreyfus. Il fut condamné à un an de prison et à trois mille francs d'amende. Avait été produite au procès une lettre (datée d'octobre 1896) qui aurait été adressée par l'attaché militaire italien Panizzardi à son collègue allemand Schwartzkoppen et mentionnant le nom de Dreyfus. Or le capitaine Cuignet découvrit que c'était un faux qui avait été rédigé par le lieutenant-colonel Henry, chef du contre-espionnage français, qui, persuadé de la culpabilité de Dreyfus, avait voulu l'accabler. Ce qui n'empêcha pas Cuignet de prendre parti contre Dreyfus. Le « faux Henry » fut dénoncé en particulier par le député Joseph Reinach. Aussi Henry fut-il interné au Mont-Valérien où il se suicida le lendemain, le 31 août 1898.

Cela imposa la révision du procès, qui eut lieu en 1899, alors que la mort du président Félix Faure et la crise politique avaient amené au pouvoir une coalition de gauche. Malgré les menées de l'armée pour étouffer cette affaire, le premier jugement condamnant Dreyfus fut cassé par la Cour de cassation au terme d'une enquête minutieuse. Mais un nouveau conseil de guerre eut lieu à Rennes en août 1899, et, contre toute attente, Dreyfus fut condamné une nouvelle fois, à dix ans de travaux forcés, avec, toutefois, circonstances atténuantes. Quelques jours plus tard, le président Loubet lui accorda sa grâce, et, épuisé par sa déportation de quatre longues années, il l'accepta. Ce n'est qu'en 1906 que son innocence fut officiellement reconnue par un arrêt sans renvoi de la Cour de cassation, décision inédite et unique dans l'histoire du droit français. Réhabilité, le capitaine Dreyfus fut réintégré dans l'armée au grade de commandant et participa à la Première Guerre mondiale. Il décéda en 1935. Le lieutenant-colonel Picquart devint général et ministre de la guerre. La publication des carnets de Schwartzkoppen en 1930 prouva définitivement l'innocence de Dreyfus et la culpabilité d'Esterhazy.

Loin d'avoir été seulement une erreur judiciaire, l'affaire Dreyfus fut l'une des crises politiques les plus graves de la Troisième République, dont elle consacra le triomphe, étant même un mythe fondateur. Elle suscita un regroupement des forces politiques de droite et de gauche, renouvela le nationalisme, ralentit la réforme du catholicisme français ainsi que l'intégration républicaine des catholiques. Elle eut également un impact international sur le mouvement sioniste au travers d'un de ses pères fondateurs : Théodore Herzl, et de par l'émoi que ses manifestations antisémites provoquèrent au sein des communautés juives d'Europe centrale et occidentale.

“À la recherche du temps perdu” montre bien que l'opposition entre « dreyfusards » et « antidreyfusards ». Au restaurant où se rendirent Marcel et Saint-Loup, « *une petite coterie se retrouvait pour tâcher de perpétuer, d'approfondir, les émotions fugitives du procès Zola [...] Mais elle y était mal vue des jeunes nobles qui formaient l'autre partie de la clientèle [...] Ils considéraient Dreyfus et ses partisans comme des traîtres.* » (II, page 400). Les antidreyfusards dominent le roman puisque l'attention de Marcel se porta avant tout sur le faubourg Saint-Germain.

En effet, les aristocrates étaient antidreyfusards, Swann, causant avec Marcel de l'affaire Dreyfus, ayant pu lui dire : « *Au fond tous ces gens-là sont antisémites [...] Tous ces gens-là sont d'une autre race, on n'a pas impunément mille ans de féodalité dans le sang.* » (II, pages 581-582). Ce qui explique que le prince de Borodino, le colonel de Saint-Loup à Doncières, qui n'avait pas cet atavisme, « *avait laissé échapper quelques assertions qui avaient donné à croire qu'il avait des doutes sur la culpabilité de Dreyfus et gardait son estime à Picquart.* » (II, page 108).

Le plus acharné fut évidemment le baron de Charlus qui, paradoxalement, « *protesta au contraire contre l'accusation de trahison portée contre Dreyfus. Mais ce fut sous cette forme : "Je crois que les journaux disent que Dreyfus a commis un crime contre sa patrie [...] Le crime est inexistant, ce compatriote de votre ami aurait commis un crime contre sa patrie s'il avait trahi la Judée, mais qu'est-ce qu'il a à voir avec la France?" J'objectai que, s'il y avait jamais une guerre, les Juifs seraient aussi bien mobilisés que les autres. "Peut-être, et il n'est pas certain que ce ne soit pas une imprudence. Mais si on fait venir des Sénégalais ou des Malgaches, je ne pense pas qu'ils mettront grand cœur à défendre la France, et c'est bien naturel. Votre Dreyfus pourrait plutôt être condamné pour infraction*

aux règles de l'hospitalité. » (II, page 288). Mais on le voit avec surprise épargner Swann et regrouper ses attaques contre Bloch.

Le duc de Guermantes affirmait n'avoir « *aucun préjugé de races, je trouve que ce n'est pas de notre époque et j'ai la prétention de marcher avec mon temps.* » (II, page 235). Mais il traita Rachel de « *compatriote du sieur Dreyfus.* » (II, page 237). Il prétendit que si « *on ne peut pas montrer les preuves de la trahison de Dreyfus [...] c'est parce qu'il est l'amant de la femme du ministre de la Guerre, cela se dit sous le manteau.* » (II, pages 237-238). À cause de l'affaire Dreyfus (qui « *était pourtant terminée depuis deux ans* » : on serait donc alors en 1901) et à cause de « *sa vieille amitié pour Swann* », en faisant valoir « *que la duchesse était dreyfusarde, recevait les Rothschild* », que lui-même était « *à moitié Allemand* », il perdit la présidence du « *Jockey* » au profit de M. de Chaussepierre, alors qu'il était antisémite, qu'il reprochait aux juifs leur « *mauvaise foi* » (III, page 39). Aussi répétait-il : « *Ce n'est pas une affaire de religion, mais bel et bien une affaire de politique.* » (III, page 40). Il en vint à rejeter l'ensemble des juifs qui, pour lui, étaient « *dreyfusards dans l'âme* » : « *C'est même là un argument [...] qu'on ne fait pas assez valoir pour montrer la mauvaise foi des Juifs. Si un Français vole, assassine, je ne me crois pas tenu, parce qu'il est Français comme moi, de le trouver innocent. Mais les Juifs n'admettront jamais qu'un de leurs concitoyens soit traître, bien qu'ils le sachent parfaitement, et se soucient fort peu des effroyables répercussions [...] que ce crime d'un des leurs peut amener jusque... Voyons Oriane, vous n'allez pas prétendre que ce n'est pas accablant pour les Juifs, ce fait qu'ils soutiennent tous un traître. Vous n'allez pas me dire que ce n'est pas parce qu'ils sont juifs. - Mon Dieu si, répondit Oriane [...] Mais c'est peut-être justement parce qu'étant juifs et se connaissant eux-mêmes, ils savent qu'on peut être juif et ne pas être forcément traître et anti-français, comme le prétend, paraît-il, M. Drumont. Certainement, s'il avait été chrétien, les Juifs ne se seraient pas intéressés à lui, mais ils l'ont fait parce qu'ils sentent bien que s'il n'était pas juif, on ne l'aurait pas cru si facilement traître a priori, comme dirait mon neveu Saint-Loup. - Les femmes n'entendent rien à la politique, s'écria le duc en fixant des yeux la duchesse. Car ce crime affreux n'est pas simplement une cause juive, mais bel et bien une immense affaire nationale qui peut amener les plus effroyables conséquences pour la France dont on devrait expulser tous les Juifs, bien que je reconnaisse que les sanctions prises jusqu'ici l'aient été (d'une façon ignoble qui devrait être révisée) non contre eux, mais contre leurs adversaires les plus éminents, contre des hommes de premier ordre, laissés à l'écart pour le malheur de notre pauvre pays.* » (III, pages 41-42). Il trahit même son amitié pour Swann : « *Même au point de vue de ses chers amis juifs, puisqu'il tient absolument à les soutenir, Swann a fait une boulette d'une portée incalculable. Il prouve qu'ils sont tous unis secrètement et qu'ils sont en quelque sorte forcés de prêter appui à quelqu'un de leur race, même s'ils ne le connaissent pas. C'est un danger public.* » (III, page 680). Ailleurs, c'est avec une certaine légèreté que la duchesse de Guermantes dit préférer Esterhazy à Dreyfus : « *Il a un autre chic dans la façon de tourner les phrases, une autre couleur. Cela ne doit pas faire plaisir aux partisans de M. Dreyfus. Quel malheur pour eux qu'ils ne puissent pas changer d'innocent !* » (II, page 239).

Dans « *Le côté de Guermantes* », on suit la longue conversation entre Bloch et Norpois où l'aristocrate diplomate qui « *était ardemment antidreyfusard [...] avait l'air de donner raison à son interlocuteur* » qui « *ne put arriver à démêler l'opinion de M. de Norpois* », « *tâcha de le faire parler des officiers dont le nom revenait souvent dans les journaux à ce moment-là* » (II, page 233, pages 240-243).

« *M. de Cambremer considérait l'affaire Dreyfus comme une machine étrangère destinée à détruire le Service des Renseignements, à briser la discipline, à affaiblir l'armée, à diviser les Français, à préparer l'invasion.* » (III, page 235).

Les seuls aristocrates à échapper à cet esprit de clan étaient Mme de Villeparisis et Saint-Loup. La marquise, « *laissant toute une partie de sa famille tonner contre les Juifs, était jusqu'ici restée entièrement étrangère à l'Affaire et ne s'en souciait pas* » (II, page 190). Robert de Saint-Loup se fit-il dreyfusard par amour pour Rachel, ou, gentilhomme progressiste, voulut-il rompre avec sa caste? Quoi qu'il en soit, dans sa garnison de Doncières, s'il était préoccupé par l'affaire Dreyfus, il « *en parlait peu parce que seul de sa table il était dreyfusard ; les autres étaient violemment hostiles à la révision.* » Mais on disait que le colonel « *avait laissé échapper quelques assertions qui avaient donné à croire qu'il avait des doutes sur la culpabilité de Dreyfus et gardait son estime à Picquart.* » (II, page

108). Comme Saint-Loup était un Marsantes, son dreyfusisme, qu'il devait en fait à Rachel, faisait que les nationalistes traduisaient l'étymologie de ce nom, « *Mater Semita* », par « *mère sémite* », alors qu'expliqua Proust « "*semita*" signifie "*sente*" et non "*Sémite*" » (II, page 179). Ce dreyfusisme lui fit refuser d'être présenté à Mme Swann : « *C'est une ancienne grue. Son mari est juif et elle nous le fait au nationalisme.* » (II, page 264). La duchesse de Guermantes s'étonna que ce « *partisan enragé de Dreyfus* » voulût être présenté au Jockey Club où on soutenait « *qu'il fallait renvoyer tous les juifs à Jérusalem* ». Pourtant, il tourna casaque quand il rompit avec Rachel.

L'aristocrate le plus étonnant fut le prince de Guermantes car il fut le seul à changer d'avis, comme, lors de la soirée chez lui, il le révéla à Swann : il lui dit en être arrivé, après un examen de l'affaire, à se convaincre de l'innocence de Dreyfus (II, pages 705-706, 708-709), au point de faire dire par un prêtre « *sa messe pour Dreyfus* » et constater alors qu'il y avait « *un autre catholique que moi qui est convaincu de son innocence* » et apprendre que c'était la princesse ! (II, page 711).

Les petits-bourgeois aussi étaient antidreyfusards. La seule des habitants de Combray à ne pas partager cet esprit était Mme Sazerat (« *seule de son espèce à Combray elle était dreyfusarde* » [II, page 152]) non sans une curieuse gymnastique. En effet, elle « *avait été indignée que mes parents eussent reçu le jeune Bloch, tant elle était antisémite. Mais le dreyfusisme, comme une chasse d'air, avait fait, il y a quelques jours, voler jusqu'à elle M. Bloch. Le père de mon ami avait trouvé Mme Sazerat charmante et était particulièrement flatté de l'antisémitisme de cette dame qu'il trouvait une preuve de la sincérité de sa foi et de la vérité de ses opinions dreyfusardes, et qui donnait aussi du prix à la visite qu'elle l'avait autorisé à lui faire. Il n'avait même pas été blessé qu'elle eût dit étourdimement devant lui : "M. Drumont a la prétention de mettre les révisionnistes dans le même sac que les protestants et les Juifs. C'est charmant cette prosmicuité !"* » (II, pages 289-290). Le père de Marcel, étant l'ami de Jules Méline (président du conseil des ministres qui était hostile à la révision du procès), « *était convaincu de la culpabilité de Dreyfus* » (II, page 152). Mme Bontemps était antidreyfusarde (II, page 582).

Les juifs étaient dreyfusards.

Rachel plaignait Dreyfus : « *S'il était innocent, quelle horreur ce serait qu'il fût à l'île du Diable !* » (II, page 147) - « *Le pauvre martyr, dit-elle en retenant un sanglot, ils le feront mourir là-bas* (II, page 164).

On a vu Bloch, qui affectait l'antisémitisme, tenir prudemment avec Norpois une conversation sur l'affaire Dreyfus, puis adopter un dreyfusisme militant, s'occupant d'« *une circulaire à signer* » pour obtenir la révision du procès (II, pages 712-713).

Swann, qui s'était jusqu'alors contenté d'être un esthète, fut happé par l'affaire Dreyfus où il considéra d'abord « *les opinions commandées par l'atavisme* », avant de trouver « *indistinctement intelligents ceux qui étaient de son opinion* », c'est-à-dire ceux qui étaient dreyfusards, « *mêlant encore à son ardente conviction d'Israélite la modération diplomatique du mondain, dont il avait trop pris les habitudes pour pouvoir si tardivement s'en défaire* », ne voulant même pas apposer son nom à la circulaire : « *Il le trouvait trop hébraïque pour ne pas faire mauvais effet. Et puis, s'il approuvait tout ce qui touchait à la révision, il ne voulait être mêlé en rien à la campagne antimilitariste.* » (II, page 712). Et Marcel constata avec un mélange de dérision et d'admiration : « *Le dreyfusisme avait rendu Swann d'une naïveté extraordinaire et donné à sa façon de voir une impulsion et un déraillement plus notables encore que n'avait fait son mariage avec Odette ; ce nouveau déclassement eût été mieux appelé reclassement et n'était qu'honorable pour lui, puisqu'il le faisait rentrer dans la voie par laquelle étaient venus les siens et d'où l'avaient dévié ses fréquentations aristocratiques. Mais Swann, précisément au moment même où, si lucide, il lui était donné, grâce aux données héritées de son ascendance, de voir une vérité encore cachée aux gens du monde, se montrait pourtant d'un aveuglement comique. Il remettait toutes ses admirations et tous ses dédains à l'épreuve d'un critérium nouveau, le dreyfusisme* », réhabilitant tout à coup, dans sa mauvaise foi citoyenne, Clemenceau dont il disait qu'il était un écrivain autrement supérieur à Barrès, qui « *n'a pas d'os* » (II, page 582). Il empêcha sa femme de faire, dans les salons pour les attirer dans le sien, des

avances à des antisémites (II, page 747). Mais elle se créa, à la faveur de son antidreyfusisme des relations aristocratiques !

Les Verdurin aussi étaient dreyfusards. D'abord, ils faisaient preuve d'« intransigeance républicaine ». Mme Verdurin, après s'être trouvée chez Odette « au milieu de notabilités aristocratiques [...], le soir, disait avec dégoût à son mari "Charmant milieu ! Il y avait toute la fleur de la Réaction !" » (I, page 600). Elle affichait « son horreur de la calotte », demandant à Charlus qui prétendait vouloir rester sur la côte normande jusqu'à la fête de son patron, l'archange saint Michel : « Ça vous intéresse beaucoup, ces affaires-là? » (II, page 957).

Pourtant, son « antisémitisme bourgeois et latent s'étant éveillé et ayant atteint une véritable exaspération » (II, pages 252-253) fit d'elle une antidreyfusiste. Puis elle fut soudain désignée comme révisionniste, agissant alors « en farouche radicale » qui « était avant tout contre les "calotins" » (II, page 583), tenant un « salon dreyfusien » (II, page 744), où, « comme en de véritables séances de Salut Public (si le monde avait pu s'intéresser à l'affaire Dreyfus) se réunissaient Picquart, Clemenceau, Zola, Reinach et Labori » (II, page 747). Dans la nouvelle demeure du quai Conti, le salon Verdurin commença à profiter de l'affaire Dreyfus, ayant alors « attiré des écrivains de valeur » (III, page 235 : « L'affaire Dreyfus avait passé, Anatole France lui restait »).

Quant à Marcel, il se contenta de jouer à l'observateur détaché. Il surprit « une dispute entre notre maître d'hôtel, qui était dreyfusard, et celui des Guermantes, qui était antidreyfusard. Les vérités et contre-vérités qui s'opposaient en haut chez les intellectuels de la Ligue de la Patrie Française et celle des Droits de l'homme se propageaient en effet jusque dans les profondeurs du peuple. M. Reinach manoeuvrait par le sentiment des gens qui ne l'avaient jamais vu, alors que pour lui l'affaire Dreyfus se posait seulement devant sa raison, comme un théorème irréfutable et qu'il "démontra", en effet, par la plus étonnante réussite de politique rationnelle (réussite contre la France, dirent certains) qu'on ait jamais vue. En deux ans il remplaça un ministère Billot par un ministère Clemenceau, changea de fond en comble l'opinion publique, tira de sa prison Picquart pour le mettre, ingrat, au Ministère de la Guerre. Peut-être ce rationaliste manoeuvre de foules était-il lui-même manoeuvré par son ascendance. Quand les systèmes philosophiques qui contiennent le plus de vérité sont dictés à leurs auteurs, en dernière analyse, par une raison de sentiment, comment supposer que, dans une simple affaire politique comme l'affaire Dreyfus, des raisons de ce genre ne puissent, à l'insu du raisonneur, gouverner sa raison? Bloch croyait avoir logiquement choisi son dreyfusisme, et savait pourtant que son nez, sa peau et ses cheveux lui avaient été imposés par sa race. Sans doute la raison est plus libre ; elle obéit pourtant à certaines lois qu'elle ne s'est pas données. Le cas du maître d'hôtel des Guermantes et du nôtre était particulier. Les vagues des deux courants de dreyfusisme et d'antidreyfusisme qui de haut en bas divisaient la France, étaient assez silencieuses, mais les rares échos qu'elles émettaient étaient sincères. En entendant quelqu'un, au milieu d'une causerie qui s'écartait volontairement de l'Affaire, annoncer furtivement une nouvelle politique, généralement fautive mais toujours souhaitée, on pouvait induire de l'objet de ses prédictions l'orientation de ses désirs. Ainsi s'affrontaient sur quelques points, d'un côté un timide apostolat, de l'autre une sainte indignation. Les deux maîtres d'hôtel que j'entendis en rentrant faisaient exception à la règle. Le nôtre laissa entendre que Dreyfus était coupable, celui des Guermantes qu'il était innocent. Ce n'était pas pour dissimuler leurs convictions, mais par méchanceté et âpreté au jeu. Notre maître d'hôtel, incertain si la révision se ferait, voulait d'avance, pour le cas d'un échec, ôter au maître d'hôtel des Guermantes la joie de croire une juste cause battue. Le maître d'hôtel des Guermantes pensait qu'en cas de refus de révision, le nôtre serait plus ennuyé de voir maintenir à l'île du Diable un innocent. » (II, pages 296-297).

Ce statut de neutralité lui permit aussi de prétendre, dans "Le temps retrouvé", avoir pu constater que, pendant l'affaire Dreyfus, « les gens du pouvoir savaient si Dreyfus était coupable ». (III, page 914), que « le souvenir exécré de l'affaire Dreyfus persistait vaguement » (III, page 958). Il put en apprécier sereinement les conséquences : « Des suites de l'affaire Dreyfus était né un mouvement antisémite parallèle à un mouvement de pénétration plus abondant du monde des affaires par les israélites. Les politiciens n'avaient pas eu tort en pensant que la découverte de l'erreur judiciaire

porterait un coup à l'antisémitisme. Mais, provisoirement au moins, un antisémitisme mondain s'en trouvait au contraire accru et exaspéré. » (III, pages 574-575). Il voyait que Mme Swann recevait désormais des « notabilités républicaines » et même des « dames israélites », car la société avait évolué (« le plus récent tour du kaléidoscope mondain avait été provoqué par une série de scandales » [I, page 520] « les hommes, ne changeant pas du jour au lendemain cherchent dans un nouveau régime la continuation de l'ancien. » I, page 520). Il avait annoncé, dès 'Le côté de Guermantes', l'évolution des aristocrates qui, en 1898, « considéraient Dreyfus et ses partisans comme des traîtres » et qui « vingt-cinq ans plus tard, les idées ayant eu le temps de se classer et le dreyfusisme de prendre dans l'histoire une certaine élégance, les fils, bolchevisants et valseurs, de ces mêmes jeunes nobles dussent déclarer aux "intellectuels" qui les interrogeaient, que sûrement, s'ils avaient vécu en ce temps, ils eussent été pour Dreyfus, sans trop savoir ce qu'avait été l'Affaire. » (II, pages 400-401). Pendant la guerre, « toute la Chambre étant à un certain moment devenue révisionniste, c'était forcément parmi d'anciens révisionnistes, comme parmi d'anciens socialistes, qu'on avait été obligé de recruter le parti de l'ordre social, de la tolérance religieuse, de la préparation militaire. » (III, pages 726-727). « Le dreyfusisme était maintenant intégré dans une série de choses respectables et habituelles. [...] Il n'était plus "shocking" » (III, page 727). « Des dreyfusards comme Reinach collaboraient aujourd'hui avec les patriotes contre un pays dont chaque membre était forcément un menteur, une bête féroce, un imbécile », l'Allemagne (III, page 913).

Car l'affaire Dreyfus n'avait été qu'un épiphénomène dans un affrontement plus large, celui entre la France et l'Allemagne, qui avait conduit à la guerre de 1914-1918.

La guerre de 1914-1918

L'affaire Dreyfus s'inscrivait dans les difficiles relations entre la France et l'Allemagne, apparurent, dans 'À la recherche du temps perdu', ponctuées en particulier par :

- la rivalité entre elles au Maroc qui fit peser les menaces d'une guerre à laquelle pourtant Saint-Loup ne voulait pas croire : « Tu n'as qu'à penser à quelle chose cosmique serait une guerre aujourd'hui. Ce serait plus catastrophique que le "Déluge" et le "Götterdämmerung". Seulement cela durerait moins longtemps. » (II, page 412) ;
- « l'incident Delcassé » qui, en mars-juin 1905, suivit la visite de l'empereur d'Allemagne Guillaume II à Tanger, qui fut le « bluff » de l'Allemagne menaçant de faire la guerre si n'était pas renvoyé le ministre des affaires étrangères français, Delcassé, ce qu'elle obtint (III, page 361) ;
- la menace de guerre en 1905 encore : « Pendant le ministère Rouvier on crut qu'il allait y avoir la guerre entre la France et l'Allemagne » (III, page 576).

La dégradation de ces relations conduisit à la guerre de 1914-1918, affrontement au sujet duquel Marcel s'avisait assez tardivement que « la grande figure France remplie jusqu'à son périmètre de millions de petits polygones aux formes variées, et la figure, remplie d'encore plus de polygones, Allemagne, avaient entre elles deux de ces querelles » pour lesquelles, découvrit-il, on peut appliquer « la psychologie des individus » (III, page 771).

Mais, en dépit du fait qu'il est dit que Saint-Loup « commençait [...] à apercevoir » que la guerre « est humaine, se vit comme un amour ou comme une haine, pourrait être racontée comme un roman » (III, page 982), elle fut quelque peu éludée, comme l'avait annoncé la désinvolture avec laquelle elle avait été mentionnée au milieu de réalités « à peu près identiques pour chacun, parce que quand nous disons : un mauvais temps, une guerre, une station de voitures, un restaurant éclairé, un jardin en fleurs, tout le monde sait ce que nous voulons dire » (III, page 890). Proust aurait-il parlé de la guerre de 1914-1918 avec autant de légèreté s'il avait dû la faire au lieu de rester « planqué » à l'arrière? Quand Marcel déclara que : « Tout en bas, les purs sots, les purs gens de plaisir, ne s'occupaient pas qu'il y eût la guerre. Mais tout en haut, ceux qui se sont fait une vie intérieure ambiante ont peu d'égard à l'importance des événements » (III, page 728), on peut se demander dans laquelle de ces deux catégories il se plaçait !

Proust choisit de retirer de la scène son personnage pendant cette période cruciale, de le faire disparaître dans des maisons de santé desquelles pourtant la guerre aurait pu être vue, comme l'a

fait Thomas Mann dans *‘La montagne magique’*. On apprend seulement qu’à son début, Marcel fit un premier séjour dans une maison de santé, puis qu’il revint d’un second séjour après que « *beaucoup d’années* » se fussent passées : on est donc sans doute nettement après la guerre, au moins en 1921 comme permet de l’établir la mention de Landru (III, page 205), criminel célèbre dont le procès s’est déroulé cette année-là.

Toutefois, il fut tout de même fait mention de ce conflit terrible, qui avait fait en France deux millions de morts ou de disparus, à quelques occasions qu’on peut essayer de relever :

En 1914, Françoise « *trouvait qu’on ne devait pas abandonner les “pauvres Russes”, puisqu’on était “allié”* » (III, pages 747-748). Comme elle n’avait pas réussi à « *faire réformer son neveu* », le maître d’hôtel des Guermantes se plaisait à l’inquiéter, affirmant : « *C’est toute la jeunesse qui sera en avant, il n’en reviendra pas lourd* » (III, page 748). Il ne parlait que de victoires, mais Marcel était cependant « *effrayé de la rapidité avec laquelle le théâtre de ces victoires se rapprochait de Paris.* » (III, page 750). Bloch « *faisait montre des sentiments les plus chauvins* » (III, page 737), mais, comme « *quoique myope* », il avait « *été reconnu bon pour le service* » (III, page 739), il « *n’avait pas envie de se faire “trouer la peau pour Guillaume” [l’empereur d’Allemagne]* » (III, page 740). Saint-Loup prétendit, avec une fausse assurance enfantine : « *Si je ne reprends pas de service, c’est tout bonnement par peur, na !* » (III, page 738) ; mais, en réalité, « *il faisait des pieds et des mains* » pour que son engagement fût accepté. Le directeur du Grand Hôtel était « *germanophobe* », mais, du fait de son origine étrangère, on le considéra comme « *un Boche* » et on l’a « *mis dans un camp de concentration* » (III, page 747). « *L’ancien liftier* » cherchait à « *rentrer* » dans l’aviation (III, page 747), situation inspirée vraisemblablement à Proust par le projet de son ami, Alfred Agostinelli.

Dans sa maison de santé, Marcel reçut une lettre de Gilberte qui, « *effrayée par les raids perpétuels de “taubes” au-dessus de Paris* » (les « *taubes* » étant des avions autrichiens monoplane à ailes et queue de pigeon employé dès 1912 à des fins militaires), s’était réfugiée à Tansonville où elle avait été obligée d’héberger « *un état-major allemand* » qui « *s’était bien conduit* » au point qu’« *elle ne tarissait pas sur sa parfaite éducation [...] qu’elle opposait à la violence désordonnée des fuyards français qui avaient traversé la propriété en saccageant tout, avant l’arrivée des généraux allemands* » (III, page 751). Il reçut aussi une lettre de Saint-Loup où, étant parti sur le front, il analysait la guerre, trouvait que « *des mots comme “passerons pas” ou “on les aura” ne sont pas agréables* » car « *c’est ennuyeux de construire une épopée sur des termes qui sont pis qu’une faute de grammaire ou une faute de goût* », admirait l’« *héroïsme* » des « *gens du peuple* » qui donne « *une belle idée des Français* » (III, page 752).

À son second retour à Paris en 1916, Marcel fit de plus amples observations qui portaient surtout sur la vie à l’arrière, qui « *continuait presque semblable pour bien des personnes qui ont figuré dans ce récit* » (III, page 771). Qualifiant les gens du « *monde* » de « *derniers représentants d’une société dont il n’existe plus aucun témoin* » (III, page 719), il s’intéressa d’abord aux modes féminines qui avaient changé (III, pages 723-725), constata que, les musées étant fermés, les expositions étaient « *des expositions de robes destinées d’ailleurs à “ces délicates joies d’art dont les Parisiennes étaient depuis trop longtemps sevrées”* » (III, page 724).

Mme Verdurin était, « *avec Mme Bontemps une des reines de ce Paris de la guerre qui faisait penser au Directoire* » (III, page 723, ce que Marcel répéta page 726 : « *Celles du second [les dames du second Directoire] en avaient deux qui étaient vieilles et laides et s’appelaient Mme Verdurin et Mme Bontemps* »). M. Bontemps étant un grand fonctionnaire « *jusqu’aboutiste* » (III, page 728), Mme Bontemps s’était « *solidement installée dans le faubourg Saint-Germain* » (III, page 729). Les nouvelles de la guerre (avec des mentions de Clemenceau, des généraux français de Castelnau, Joffre, Mangin, Négrier, Pau, Pétain, du maréchal Foch, des généraux anglais Gorringer et Townsend et du général français Sarrail, chefs du corps expéditionnaire de Mésopotamie, de l’Allemand Hindenburg, de Maurice Paléologue, ambassadeur de France à Saint-Petersbourg pendant la guerre, du général Roques, ministre de la guerre en 1916, etc.) étaient répercutées dans le salon Verdurin (III, page 729) car Mme Verdurin se donnait un grand rôle politique, se voulant le porte-parole officieux du « *G.Q.G.* », faisant de nombreux « *téléphonages* » (III, page 733). Le salon « *s’était transporté momentanément dans un des plus grands hôtels de Paris, le manque de charbon et de*

lumière rendant plus difficiles les réceptions des Verdurin dans l'ancien logis, fort humide, des Ambassadeurs de Venise. » (leur hôtel du quai Conti aurait été l'ancien hôtel des Ambassadeurs de Venise [III, page 709]) - « Tous les gens les plus intéressants, les plus variés, les femmes les plus élégantes de Paris, étaient ravis de profiter du luxe des Verdurin, qui avec leur fortune allait croissant à une époque où les plus riches se restreignaient faute de toucher leurs revenus. » (III, pages 733-734). Notations significatives de l'inconscience dans laquelle on vivait à l'arrière, on apprend que « souffrant pour ses migraines de ne plus avoir de croissant à tremper dans son café au lait, elle avait fini par obtenir de Cottard une ordonnance qui lui permit de s'en faire faire dans certain restaurant », et qu'« elle reprit son premier croissant le matin que les journaux narraient le naufrage du "Lusitania" » (III, page 772), paquebot britannique qui fut torpillé le 7 mai 1915 par un sous-marin allemand au large de l'Irlande.

Brichot s'était mis « à écrire presque quotidiennement » des articles où il critiquait le militarisme de l'Allemagne (« Les Allemands ne pourront plus regarder en face la statue de Beethoven ; Schiller a dû frémir dans son tombeau » [III, page 790]) ou le triomphe du communisme en Russie (« Lénine parle, mais autant en emporte le vent de la steppe » [III, page 790]), qui lui firent subir une disgrâce chez les Verdurin, Mme Verdurin s'acharnant contre leur ridicule (III, page 789) et qui inspirèrent des sarcasmes à Charlus ; il craignait la censure qui était imposée : « Pourvu que très haute et très puissante dame Anastasie ne nous caviarde pas ! » (III, page 767, la censure étant symbolisée par une horrible mégère armée d'immenses ciseaux, dont le nom pourrait être lié au pape Anastase 1er [399-401] qui inaugura la censure religieuse en interdisant la lecture des livres d'Origène qui présentaient une cosmologie jugée non orthodoxe). Le meurtre de Raspoutine, qui eut lieu le 30 décembre 1916, frappa par « un si fort cachet de couleur russe, dans un souper à la Dostoïevsky » (III, page 777), mais donna lieu aussi à cette platitude : « un souper, un meurtre, événements russes, ont quelque chose de russe. » ! On voyait à Paris des « troupes alliées ; et parmi elles des Africains en jupe-culotte rouge, des Hindous enturbannés de blanc. » (III, page 763) : elles n'intéressaient donc Marcel que pour leurs tenues exotiques ! Lui rendit visite Saint-Loup, venu en permission, et il l'avait « approché avec ce sentiment de timidité, avec cette impression de surnaturel que donnaient au fond tous les permissionnaires » (III, page 757) ; ils échangèrent des considérations stratégiques (III, page 760) et des propos sur la beauté des raids nocturnes d'aviation (III, page 758) : « À la tombée du jour », apparaissait dans le ciel « un aéroplane monté par des hommes qui veillaient sur Paris. » (III, page 735) ; pour Marcel, les avions faisaient « comme des insectes des taches brunes sur le soir bleu, passaient dans la nuit qu'approfondissait encore l'extinction partielle des réverbères, comme de lumineux brûlots », « qui montaient comme des fusées rejoindre les étoiles » tandis que « des projecteurs promenaient lentement, dans le ciel sectionné, comme une pâle poussière d'étoiles, d'errantes voies lactées. » (III, page 801). Il pensait que « si la guerre n'avait pas grandi l'intelligence de Saint-Loup, cette intelligence conduite par une évolution où l'hérédité entraine pour une grande part, avait pris un brillant que je ne lui avais jamais vu » (III, page 760) ; il s'était « rangé dans cette fraction de l'aristocratie qui faisait passer la France avant tout » (III, page 761).

Au contraire, Charlus était « au fond défaitiste » (III, page 761). « Pire encore, car il allait plus loin que ne pas souhaiter passionnément la victoire de la France, il souhaitait plutôt, sans se l'avouer, que l'Allemagne sinon triomphât, du moins ne fut pas écrasée comme tout le monde le souhaitait. » (III, page 773). « Pour des raisons diverses - parmi lesquelles celle d'avoir eu une mère duchesse de Bavière pouvait jouer un rôle - il n'avait pas de patriotisme. Il était par conséquent du corps-France comme du corps-Allemagne. [...] Son détachement était complet. Or, dès lors qu'il n'était plus qu'un spectateur, tout devait le porter à être germanophile, du moment que, n'étant pas véritablement français, il vivait en France [car] les sots sont en tout pays les plus nombreux ; nul doute que, vivant en Allemagne, les sots allemands défendant avec sottise et passion une cause injuste ne l'eussent irrité ; mais, vivant en France, les sots français défendant avec sottise et passion une cause juste ne l'irritaient pas moins. » (III, page 774). Sa brouille avec Mme Verdurin « n'avait fait que s'aggraver » : elle « se servait même des événements présents pour le discréditer davantage. [...] Mme Verdurin affectait de croire qu'il n'était pas français [...] "Il est prussien", disait la Patronne. [...] Si nous avions un gouvernement plus énergique, ça devrait être dans un camp de concentration. [...] Pendant deux ans, Charlus n'a pas cessé d'espionner chez moi. » (III, pages 764-765) ; se souvenant de la

localisation de la Raspelière, elle ajoutait : « *Il était sûrement chargé par les Allemands de préparer là une base pour leurs sous-marins. [...] Il avait préféré habiter Doncières où il y a énormément de troupe. Tout ça sentait l'espionnage à plein nez.* » (III, page 766). Il est amusant de constater que se voyait refuser la qualité de Français celui qui la refusait à Bloch ! On apprend plus tard que, du fait de sa germanophilie, « *si longtemps après la guerre, il gémissait de la défaite des Allemands* » (III, page 864).

Morel « *n'aurait pas dû être là, pour la raison qu'il n'était nullement réformé. Simplement, il n'avait pas rejoint et était déserteur, mais personne ne le savait.* » (III, page 730). Charlus lui avait obtenu une place dans la presse ; il y écrivait des chroniques scandaleuses où il l'attaquait, l'appelant « *Frau Bosch* », « *Frau van den Bosch* », « *Tante de Frankfort* » ou « *Gaillard d'arrière* » (III, page 767).

La guerre touchant tout de même Paris, Marcel fut surpris au sortir de l'hôtel de Jupien par « *le bruit d'une détonation, une bombe que les sirènes n'avaient pas devancée* », tandis que « *les tirs de barrage commencèrent, et si violents qu'on sentait que c'était tout auprès, juste au-dessus de nous, que l'avion allemand se tenait. En un instant, les rues devinrent entièrement noires. Parfois seulement, un avion ennemi qui volait assez bas éclairait le point où il voulait jeter une bombe. [...] Les flammes d'un incendie m'éclairèrent et je pus retrouver mon chemin pendant que crépitaient sans arrêt les coups de canons* » (III, page 833). Il se réfugia alors dans les couloirs du métro, avec de nombreux autres Parisiens.

Françoise était toujours torturée par le maître d'hôtel qui était désolé parce que « *la victoire des Alliés semblait, sinon rapprochée, du moins à peu près certaine* » (III, page 842). Un de ses neveux, « *tout petit cafetier sans fortune qui, parti à la mobilisation âgé de vingt-cinq ans en laissant sa jeune femme seule pour tenir le petit bar* », avait été tué, et des « *parents millionnaires* », « *retirés depuis longtemps après fortune faite* », « *s'étaient remis cafetiers [...] pour aider leur nièce sans appui* » et Proust indiqua leur nom réel : « *Larivière.* » (III, pages 845-846).

Ce tableau de la vie de ces « *embusqués* » (III, page 735) de l'arrière qui vivent à l'écart de la guerre (un des militaires de l'hôtel de Jupien le constata : « *À Paris c'est épatant ; on ne dirait pas qu'il y a la guerre* » [III, page 811]), où le vice de Charlus et de Saint-Loup s'était exacerbé et où un nouveau snobisme régnait dans la société, fait mieux comprendre la colère que Céline (qui, lui, combattit et fut même blessé) exprima à leur sujet dans « *Voyage au bout de la nuit* » ! Et que dire des « *Croix de bois* » de Roland Dorgelès, roman qui était un témoignage exceptionnel sur la Grande Guerre, où, avec un réalisme parfois terrible mais toujours d'une généreuse humanité, cet écrivain qui y avait combattu avait décrit la vie des tranchées dans toute son horreur et aussi sa bouffonnerie, son quotidien et ses moments exceptionnels, mais n'obtint pas le prix Goncourt qui revint à Proust pour « *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* » ?

L'après-guerre

Proust montra encore des suites de la guerre : les conséquences de la révolution russe, les élections en France et le changement dans la société française.

« *On vit tout d'un coup les victimes du bolchevisme, des grandes-duchesses en haillons dont on avait assassiné les maris dans une brouette, les fils en jetant des pierres dessus après les avoir laissé sans manger, fait travailler au milieu des huées, jetés dans des puits parce qu'on croyait qu'ils avaient la peste et pouvaient la communiquer. Ceux qui étaient arrivés à s'enfuir reparurent tout à coup.* » (III, page 854). Aussi la duchesse de Guermantes qui, « *jeune fille, avait fait preuve de tant d'impertinente audace [...] à l'égard de la famille impériale de Russie* » se montra « *sous un jour encore plus favorable* » car elle « *fut peut-être seule, après la révolution russe, à faire preuve à l'égard des grandes-duchesses et des grands-ducs d'un dévouement sans bornes.* » (III, page 852). Mais les jeunes aristocrates, eux, étaient alors « *bolchevisants et valseurs* » (II, page 400).

Marcel imagina que Saint-Loup, s'il avait survécu, « *eût pu facilement se faire élire député dans les élections qui suivirent la guerre, l'écume de niaiserie et le rayonnement de gloire qu'elle laissa après elle, et où, si un doigt de moins, abolissant des siècles de préjugés, permettait d'entrer par un brillant*

mariage dans une famille aristocratique, la croix de guerre, eût-elle été gagnée dans les bureaux, suffisait pour entrer, dans une élection triomphale, à la Chambre des Députés, presque à l'Académie française. [...] Grâce à l'enfarinement du Bloc national, on avait aussi repêché les vieilles canailles de la politique, qui sont toujours réélues. [...] Un autre habitué de Jupien, le député de l'Action Libérale, fut réélu sans concurrent. Il ne quittait pas l'uniforme d'officier de territoriale, bien que la guerre fût finie depuis longtemps. Son élection fut saluée avec joie par tous les journaux qui avaient fait l'"union" sur son nom, par les dames nobles et riches qui ne portaient plus que des guenilles par un sentiment de convenance et la peur des impôts, tandis que les hommes de la Bourse achetaient sans arrêter des diamants non pour leurs femmes mais parce qu'ayant perdu toute confiance dans le crédit d'aucun peuple, ils se réfugiaient vers cette richesse palpable, et faisaient ainsi monter la de Beers de mille francs.» (III, pages 853-854).

Surtout, pour Proust, sorte de moralité d'« À la recherche du temps perdu », le « monde » s'était transformé, le faubourg Saint-Germain ayant absorbé et assimilé la bourgeoisie. Mais Marcel apporta cette nuance en disant avoir « vu les nobles devenir vulgaires quand leur esprit [...] était vulgaire. » (III, page 914).

Les lignes consacrées aux élections prouvent quelle vive plume de satiriste Proust aurait pu plus souvent manier s'il ne s'était complu, dans son tableau de la société, à une béate admiration de l'aristocratie !

Le déploiement d'une vaste culture

Celui qui appela « *érudition* » « *cette fuite loin de notre propre vie que nous n'avons pas le courage de regarder* » (III, page 891), qui était un véritable érudit, évoqua de nombreux personnages, de nombreux événements, de nombreux créateurs, de nombreuses oeuvres.

On peut relever des mentions à :

- la Bible : Adam ; Ève ; Abraham ; Moïse ; Zéphora ; « *les Hébreux dans la mer Rouge* » (II, page 39) ; la femme de Loth ; Jethro ; Sarah ; Isaac ; Joseph ; Pharaon ; la femme de Putiphar ; David ; Bethsabée ; Salomon ; Tobie ; le « *Livre de Daniel* » ; Goliath ; Jessé ; l'archange Gabriel ; l'archange Michel ; l'archange du Jugement dernier ; l'ange Raphaël ; Ionathan (déformation, par le directeur du Grand Hôtel de Balbec, du nom de Jean-Baptiste, le laokanann de Flaubert) ; saint Jean-Baptiste ; Hérode ; Lazare ; saint Pierre ; saint Jacques ; saint Paul ; saint Thomas ; etc.

- les mythologies grecque et romaine : Adonis ; Agamemnon ; le fleuve Alphéios ; Amaryllis ; Amphitète ; Amphitryte ; Amphitryon ; Andromède ; Anténor ; Apollon ; Arès ; Argonaute ; Argus ; Artaban ; Athéné (aussi Pallas Tritogeneia) ; Bacchus ; Boréas ; Calypso ; Cérès ; Circé ; les Danaïdes ; Diane ; Diomède ; Éaque ; Endymion ; Éole ; Éôs ; Europe ; Eurydice ; Eurynome (II, page 689) ; Galatée ; la nymphe Glaukonomé ; Hadès ; Hégésos ; Hélios ; Héra ; Hercule ; Hypnos ; Icare ; Ixion ; Janus ; Junon ; Jupiter ; Lédas ; Léthé ; Lété (II, page 689) ; Leucothée ; Mars ; Méduse ; Mentor ; Mercure ; Métis (II, page 689) ; Minerve ; Minos ; Mnémosyne (II, page 689) ; Neptune ; Nérée et les Néréides ; Niké ; Noé ; les Orgiophantes ; Orphée ; Pan ; Prométhée ; Protée ; une Pythie ; Rhadamante ; Saturne ; Thanatos ; Thémis (II, page 689) ; Thésée ; Thétis ; Tirésias ; Vénus ; Zéphyros ; Zeus (II, page 201, le Kronion) ou Jupiter (II, page 689) ;

- la mythologie celtique : les fées Mélusine et Viviane) ;

- la mythologie germanique : Siegfried (II, page 87) ; les « *normes* » (I, page 719) ; les Walkyries ;

- la mythologie scandinave : le dieu Odin, les Normes (qui sont les Parques) ;

- l'Histoire :

- l'histoire grecque : Alexandre le Grand ; Anaxagore ; Apollonius de Tyane ; Aristote ; Aspasia ; Démosthène ; Diogène ; Hélène ; Ménélas ; Ménandre ; Xénophon ;

- l'histoire romaine : les Albains ; Tarquin le Superbe ; Hannibal (II, page 417) ; Lucullus ; Régulus ; Mécène (II, page 955) ; Néron ; Antoine ; Auguste ; la famille Barca de Carthage ; Cléopâtre, Spartacus ; l'empereur Hadrien ;

- la religion chrétienne : saint Tuden ; saint Ursal ; sainte Ursule ; saint Antoine de Padoue ; saint Bonaventure ; saint Barsanore ; saint Martin ; saint Sébastien ; saint Théophile ; saint Bernard ; sainte Blandine ; sainte Cécile ; sainte Élisabeth ; saint Georges ; saint Mercurph ; saint Gofroi ; saint Hilaire ; saint Firmin ; saint Joachim ; Louis d'Harcourt, patriarche de Jérusalem et évêque de Bayeux ; saint Lawrence O'Toole ; saint Grégoire le Grand ; saint François d'Assise ; saint Laurent de Brèvedent ; Jules II ; Léon X ; Pie IX ;

- l'Histoire de l'Orient : Brahma ; Assourbanipal ; Héliogabale ; Darius ; Xerxès ; Théodora ; « *ce Mahomet II [...] qui, ayant senti qu'il était amoureux fou d'une de ses femmes, la poignarda afin, dit naïvement son biographe vénitien, de retrouver sa liberté d'esprit.* » (I, page 355) ;

- l'Histoire de France : Vercingétorix ; puis tout un Moyen Âge plus ou moins de fantaisie à partir des églises Saint-Hilaire ou Saint-André-des-Champs ; tandis que sont cités des figures : Wiscar, Hérimbald et Hérimund, chefs normands ; Sigebert ; Mérovée ; Dagobert ; saint Éloi ; Charlemagne ; les Carolingiens (ou Carolingiens) ; Théodebert ; Childebert ; Robert Ier ; Charles le Bègue ; les Capétiens ; Philippe le Hardi ; Philippe VI de Valois ; Louis VI ; Suger ; Éléonore d'Aquitaine ; Isabeau de Bavière ; Blanche de Castille ; Louis IX (saint Louis) ; Jean sans Peur ; Louis d'Orléans ; Jeanne d'Arc ; Saintrilles ; Charles V ; Charles VI ; Charles VII ; Louis XI ; Catherine de Foix ; Anne de Bretagne ; Diane de Poitiers ; François Ier ; Henri, le duc de Guise ; la belle Corisande ; Henri III ; Saint-Mégrin ; la duchesse de Montpensier (la Grande Mademoiselle) ; Saint-Hérem ; les Médicis ; la duchesse de Montmorency ; Henri IV ; Louis XIII ; Mazarin ; le grand Arnauld ; le duc et la duchesse de Chevreuse ; Louis XIV ; Monsieur, frère de Louis XIV ; Monseigneur, fils de Louis XIV ; Henriette d'Angleterre ; Turenne ; l'abbesse de Fontevault qui « *venait partager l'hospitalité qu'offrait Louis XIV à cette autre Mortemart, sa maîtresse, Mme de Montespan.* » (II, page 773) ; Mlle de Nantes, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan ; la princesse palatine ; Fagon ; Colbert ; le grand Condé ; le prince de Condé ; la duchesse de Longueville ; le comte de Charolais ; le prince de Conti ; le duc de Villars ; Louvois ; Samuel Bernard ; l'électeur palatin ; le prince d'Harcourt ; le maréchal de Boufflers ; le marquis de Renel ; Duguay-Trouin ; le duc de Vendôme ; La Pérouse ; Mme de Maintenon ; le duc de Montfort ; le duc d'Orléans (le Régent) ; Louis XV ; Mme de Pompadour ; Mme du Barry ; Louis XVI ; Marie-Antoinette ; le chevalier de Rohan ; Mme Élisabeth ; Mme de Genlis ; la princesse de Lamballe ; Philippe-Égalité, duc d'Orléans ; Necker ; Lavoisier ; Talleyrand ; Fouché ; Lazare Carnot ; Napoléon Ier ; l'impératrice Marie-Louise ; le duc d'Enghien ; la reine Hortense ; Masséna ; Murat ; la princesse Murat ; Daru ; Cuvier ; le marquis d'Huxelles ; le marquis de Fontanes ; Mme Récamier ; Louis XVIII ; le baron Louis ; Charles X ; le baron de Vitrolles ; le duc et la duchesse de Berry ; le prince de Polignac ; le prince de Joinville ; le chancelier Pasquier ; Brillat Savarin ; Cordélia de Castellane ; le comte Molé ; le duc de Broglie ; Montalembert ; le mathématicien Ampère ; Louis-Philippe ; son fils aîné, le duc d'Orléans ; le duc de Nemours ; Ribot ; Montalivet ; Guizot ; Dumont d'Urville ; Mgr Dupanloup ; la duchesse de Choiseul-Praslin ; Napoléon III ; l'impératrice Eugénie ; la princesse Bonaparte ; Rouhier ; Persigny ; Thiers ; Fould ; le duc et la duchesse de Chartres ; Decazes ; la princesse Clémentine ; l'impératrice Eugénie ; la duchesse d'Albe, sœur de l'impératrice Eugénie ; Mac-Mahon ; Sadi Carnot ; Chaix d'Est-Ange ; le prince Jérôme Napoléon ; la princesse Mathilde, fille de Jérôme Bonaparte ; le prince Louis Bonaparte ; Rambuteau ; la reine Ranavalona de Madagascar ; le général de Boissdreff ; Ollivier ; Cavaignac ; Joseph Caillaux (qui « *nous met trop sous la coupole de l'Allemagne* » selon le directeur de l'hôtel de Balbec [II, page 752]) ; Aristide Briand ; Émile Combes ; le docteur Charcot ; Armand Fallières ; Roland Garros ; le comte de Paris ; son fils, Philippe, duc d'Orléans ; Henri V, le comte de Chambord, prétendant au trône de France ; Raymond Poincaré ; les d'Ormesson, famille de diplomates français ;

- l'Histoire de la Savoie : Philibert le Beau ;

- l'Histoire de l'Espagne : Christophe Colomb ; Jeanne la Folle ; Philippe II ; l'infante Marie-Conception ; Alphonse XIII ;

- l'Histoire de l'Angleterre : Mark, roi de Cornouailles ; Guillaume le Conquérant ; Guiscard ; Henri Plantagenet ; Henri VIII ; les Stuart ; Marie Stuart ; Charles Ier ; la famille Chandos de Buckingham ; la famille Essex ; la famille des Montgommery ; le prince de Hanovre, devenu roi sous le nom de Georges Ier ; Darwin ; Derby ; la reine Victoria ; Kitchener ; Lloyd ; lady Marlborough ; Thomas Henry Huxley ; Édouard VII ; son épouse, Alexandra ;

- l'Histoire de l'Italie : Savonarole ; Isabelle d'Este ; Cavour ; Giolitti ; la reine de Naples ;
- l'Histoire de la Russie : les tsars Alexandre II, Nicolas II ; l'impératrice Alexandra-Feodorovna ; la grande-duchesse Marie Pavlovna ; Raspoutine ; l'ambassadeur Isvolski ; Lénine ;
- l'Histoire de la Pologne : le roi Auguste ;
- l'Histoire de la Bulgarie : le tsar Ferdinand Ier ;
- l'Histoire de la Roumanie : Ferdinand de Hohenzollern ; la reine Élisabeth qui écrivit sous le pseudonyme de Carmen Sylva ;
- l'Histoire de l'Autriche : Marguerite d'Autriche ; Charles Quint ; le prince Eugène ; le général Mack ; l'impératrice du Mexique ; l'empereur François-Joseph ; l'impératrice Élisabeth ; le comte Hoyos ; la princesse de Metternich ; l'archiduc Rodolphe ;
- l'Histoire de l'Allemagne : Louis le Germanique ; les Hohenzollern ; Martin Luther ; le maréchal de Saxe ; le duc de Brunswick ; Clausewitz ; Frédéric le Grand ; le prince de Bulow ; Bismarck ; von Moltke (III, page 744) ; l'empereur Guillaume II appelé aussi « *le Kaiser* » ; le Kronprinz ; le prince Frédéric-Charles ;
- l'Histoire de la Belgique : Albert Ier ;
- l'Histoire de la Suède : Oscar II ;
- l'Histoire des États-Unis : l'inventeur Edison ;
- la guerre des Boers : le général Botha.

Les notations, les remarques, les comparaisons qui relèvent des beaux-arts, et en particulier de la peinture, sont nombreuses. La grand-mère de Marcel, déjà, fut soucieuse de lui offrir des photographies de monuments ou de paysages qui révélèrent « *plusieurs épaisseurs d'art* » (I, page 40) ; aussi le jeune garçon dont les premières expériences esthétiques étaient celles que lui procurèrent sa lanterne magique puis l'église de Combray, montrée plusieurs fois et sous des angles divers avec ses vitraux, ses tapisseries et son clocher, acquit-il vite, sous l'influence de Swann, « *esthéticien* » qui interrogeait « *les documents subsistant de la Florence du XVe siècle pour tâcher d'entrer plus avant dans l'âme de la Primavera, de la belle Vanna, ou de la Vénus, de Botticelli* », qui travaillait sur Vermeer de Delft, son dilettantisme ne pouvant cependant pas venir à bout de son étude, une nature d'artiste et une culture telle que toute sa vision de la réalité fut commandée, transformée, magnifiée même par l'analogie établie avec des œuvres d'art :

- de peintres italiens : les « *primitifs toscans* » comme Cimabue, Pisanello, Giotto (« *“Les Vices et les Vertus” de Giotto à Padoue* » ; « *certain tableaux de Giotto qui montrent à deux moments différents de l'action un même personnage, ici couché dans son lit, là s'apprêtant à monter à cheval* »), Fra Angelico (« *fonds d'or pareils à ceux de l'Angelico* »), Fra Bartolomeo ; celles de Ghirlandajo (« *Le vieillard et l'enfant* »), Luini, Gozzoli (« *Le cortège des rois mages* »), Sodoma, Botticelli (devant Odette, Swann fut frappé « *par sa ressemblance avec cette figure de la fille de Jéthro, qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine* » [I, page 223] et qui est « *de ce Sandro di Mariano auquel on donne plus volontiers son surnom populaire de Botticelli* » [I, page 223]), Bronzino, Raphaël, Tintoret, Vinci (le visage d'Albertine paraissait à Marcel « *crochu comme en certaines caricatures de Léonard* » [III, page 80]), le Titien (« *L'assomption de la Vierge* », « *La belle aux deux miroirs* » pour laquelle Laura Dianti semble avoir servi de modèle [I, page 920]), Giorgione, Piranesi, Bellini (d'où « *ce Mahomet II dont il aimait le portrait par Bellini* »), Carpaccio (la « *Sainte Ursule* » que Marcel évoqua en I, page 898 puis vit à Venise ; « *Le Patriarche di Grado exorcisant un possédé* » [III, page 646] ; « *de la ville où il vivait Carpaccio fit une Jérusalem ou une Constantinople en y rassemblant une foule dont la merveilleuse bigarrure n'était pas plus colorée que celle-ci* [celle des boulevards parisiens fréquentés par les troupes alliées en 1916] [III, page 763]), Carrache, Michel-Ange (I, page 934), Mantegna (« *Le martyre de saint Sébastien* »). Swann vit les domestiques de Mme de Saint-Euverte comme des personnages de tableaux de la Renaissance : « *un grand gaillard en livrée rêvait, immobile, sculptural, inutile, comme ce guerrier purement décoratif qu'on voit dans les tableaux les plus tumultueux de Mantegna* » dont furent évoqués « *le massacre des Innocents ou le martyre de Saint Jacques* », « *le retable de San Zeno et les fresques des Eremitani* », qui fut désigné comme « *le peintre de Mantoue* » [I, page 324]), Cellini (d'où : « *quelque précieuse effigie de Benvenuto Cellini représentant un homme de guet* »), Guardi, Tiepolo, Véronèse ;

- de peintres hollandais : Pieter de Hooch, Bosch, Breughel le vieux (*“Le dénombrement de Béthléem”*), Hals (*“Les régentes de l’hospice des vieillards”*), Huysum, Maes, Rembrandt (*“La ronde de nuit”*), Memling (*“Châsse de sainte Ursule”*), van der Meulen, Van Dyck (*“Charles Ier”*) et Vermeer de Delft (sa *“Vue de Delft”* fut considéré le signe éternel d’un horizon du bien et du beau ; s’y détache ce *« petit pan de mur jaune »* auquel Swann voulait consacrer une étude ; Bergotte voulut savoir si le *« petit pan de mur jaune (qu’il ne se rappelait pas) était si bien peint qu’il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d’art chinoise, d’une beauté qui se suffirait à elle-même »* mais il s’effondra devant ; chez la duchesse de Guermantes, Marcel intervint pour exprimer lui aussi son admiration pour le tableau [II, page 523]), Rubens ;
- de peintres espagnols : Velazquez (*“Les lances”* [II, page 555], II, page 577), le Greco, Goya ;
- de peintres allemands : Dürer, Winterhalter ;
- de peintres anglais : Hogarth (*“Jeffries”* [I, page 829]), Lawrence, Turner ;
- de peintres français : Machard, Foucquet, Philippe de Champagne (II, page 577), Poussin, La Tour, Rigaud, Boucher, Perronneau, Watteau, Chardin, Mignard, Fragonard, David, Robert (paysagiste aussi : *« le célèbre jet d’eau d’Hubert Robert »* [II, page 656]), Guys, Nattier, Gérome, Decamps (peintre qui fut un brillant représentant de l’orientalisme romantique [II, page 190, III, page 809]), Delacroix (III, page 809), Delaroche (*“Les enfants d’Édouard”*), Ingres, Chaplin, Moreau (I, pages 267, I, page 701, I, page 755, II, page 520), Viollet-le-Duc (sa restauration de Pierrefonds [I, pages 292, 293]), Chenavard, Couture (*“Les Romains de la décadence”*), Redon, Rousseau, Fromentin, Renoir (*« Des femmes passent dans la rue, différentes de celles d’autrefois, puisque ce sont des Renoir, ces Renoir où nous nous refusions jadis à voir des femmes »* [II, page 327]) ; Degas ; Manet ; Monet ; Fantin-Latour ; Millet ; Detaille (*“Le rêve”*) ; Théodore Rousseau ; Jacquet ; Dethomas ; Le Sidaner (II, page 821) ; Helleu ; Sert ; Dagnan ; Tissot, Vibert, etc. ;
- le peintre suisse Gleyre ;
- le peintre américain Whistler (II, page 28).

Furent mentionnés aussi le mosaïste et verrier Salviati ; les graveurs Saint-Aubin, Morghen ; les sculpteurs Praxitèle, Phidias (*« cette statue de Jupiter Olympien »* [II, page 284]), Sansovino, Coysevox, Falconnet, Maillol, Rodin ; les architectes Rizzo, Mansard, Gabriel, Davioud (auteur du Trocadéro) ; le décorateur et créateur de tissus Fortuny (qui, pour Cocteau, n’était qu’un fabricant de rideaux !) ; le verrier d’art Gallé ; le ciseleur Gouthière ; les ébénistes Guillaumin et Lebourg.

Marcel s’intéressa aussi à des sculptures (*“les Reines”* de Chartres), aux mosaïques des églises byzantines, aux *« tombeaux de Dreux »*, à des monuments (ils perpétuent *« une tradition à la fois antique et directe, ininterrompue, orale, déformée, méconnaissable et vivante »* [I, page 151]) : le château de Compiègne, la cathédrale de Beauvais, les églises de Brou (où *« Marguerite d’Autriche, à cause du regret qu’elle avait de lui, entrelaça partout à ses initiales celles de Philibert le Beau »* [I, page 296], de Saint-Loup-de-Naud, de Balbec (*« L’église de Balbec, du XIIe et XIIIe siècle, encore à moitié romane, est peut-être le plus curieux échantillon du gothique normand, et si singulière ! on dirait de l’art persan. »*) ; à des villes d’art : Florence (Sainte-Marie-des-Fleurs, la cathédrale), Fiesole, Venise (le palais des Doges et son escalier des géants, le Baptistère de Saint-Marc, les fresques de Saint-Marc longuement contemplées par Marcel, la Piazzetta, *« les humbles campi, les petits rii abandonnés »* [page 626], le *« vieux Rialto en bois »*, *« ce Ponte Vecchio du XVe siècle »* [III, page 647]).

La peinture fut présente surtout avec les propos et les toiles d’Elstir qui réenchantaient les paysages de Balbec et en qui Proust incarna à la fois ses vues sur la peinture impressionniste et ses conceptions de l’artiste moderne. Il aurait été conçu sur le modèle de Paul-César Helleu, son nom ayant peut-être été inspiré, à l’origine, par la première syllabe de celui d’Helleu, dont le jeune Proust fut le camarade. Mais on peut déceler aussi dans ce nom les lettres interverties de celui de Whistler, qui fut longtemps son peintre préféré. Une certaine confusion fut entretenue aussi avec Manet puisqu’il fut indiqué *« que Zola a écrit une étude sur Elstir »* (II, page 500) (alors qu’il en a composé une sur Manet) tandis qu’ensuite fut évoquée *« cette même période où la personnalité d’Elstir n’était pas encore complètement dégagée et s’inspirait un peu de Manet. »* On a pu dire que les descriptions que Proust fit de certaines des marines d’Elstir correspondent à des peintures de Turner. Ajoutons que certains

traits de la vie d'Elstir évoquent Forain, et que certains de ses propos pourraient être de Jacques-Émile Blanche, portraitiste du jeune Proust.

C'était « *un homme de grande taille, très musclé, aux traits réguliers, à la barbe grisonnante, mais de qui le regard songeur restait fixé avec application dans le vide.* » (I, page 825). Il révéla à Marcel qu'il avait fréquenté le salon des Verdurin qui le surnommaient « *M. Biche* » ; il y faisait des « *farces* » et des gaffes peut-être volontaires, prétendait avoir réussi beaucoup de mariage « *même entre femmes !* » (I, page 202), y déployait sa « *prétentieuse vulgarité* » (III, page 720). Les Verdurin ne lui pardonnaient pas d'avoir déserté leur « *petit clan* ». Mme Verdurin ne se gênait d'ailleurs pas pour traiter sa femme de « *gourgandine* ». N'empêche qu'Elstir allait être la seule personne qui ressentit du chagrin en apprenant la mort de Verdurin. Il avait donc connu, lui aussi, une certaine métamorphose. Marcel se demanda : « *Serait-il possible que cet homme de génie, ce sage, ce solitaire, ce philosophe à la conversation magnifique et qui dominait toutes choses, fût le peintre ridicule et pervers adopté jadis par les Verdurin?* » (I, page 863) et qui tenait des propos populaciers. Il dut admettre : « *Il n'y a pas d'homme si sage qu'il soit qui n'ait à telle époque de sa jeunesse prononcé des paroles, ou même mené une vie, dont le souvenir lui soit désagréable et qu'il souhaiterait être aboli.* » (I, page 864).

Ce fut au temps où il fréquentait les Verdurin qu'il peignit le portrait d'Odette de Crécy en travesti, dans le rôle de « *Miss Sacripant* ». Puis il se consacra à « *la manière mythologique et à celle où il avait subi l'influence du Japon* » (I, page 835). Certaines de ses toiles avaient alors pour sujet des allégories qui faisaient songer aux compositions de Gustave Moreau. Marcel, jaloux des baignades d'Albertine avec d'autres femmes, se souvint alors d'une peinture d'Elstir « *où dans un paysage touffu il y a des femmes nues* ». (III, page 527).

Mais il devint « *le célèbre peintre Elstir* ». Un jour, à Balbec, Marcel se rendit compte de son génie en visitant son atelier de Rivebelle, qui lui « *apparut comme le laboratoire d'une sorte de nouvelle création du monde* » (I, page 834). Il n'y avait « *guère que des marines prises ici, à Balbec, dont le charme consistait en une sorte de métamorphose des choses représentées analogue à celle qu'en poésie on nomme métaphore* » (I, page 835). Il recréait les choses en leur « *ôtant* » leur nom, ou en leur en donnant un autre. « *Une de ses métaphores les plus fréquentes dans les marines [...] était celle qui, comparant la terre à la mer, supprimait entre elles toute démarcation.* » (I, pages 835-836). Ainsi, pour représenter le port de Carquethuit, il n'employa « *pour la petite ville que des termes marins et que des termes urbains pour la mer* » (I, page 836). Il « *avait trouvé le motif de deux tableaux qui se valent, dans un bâtiment scolaire sans caractère et dans une cathédrale qui est, par elle-même, un chef-d'œuvre.* » (II, page 51). Marcel admira les « *natures mortes* » dont il apparenta l'art à celui de Mme de Sévigné, car le peintre cherchait à « *ne pas exposer les choses telles qu'il savait qu'elles étaient, mais selon ces illusions optiques dont notre vision première est faite* », quand l'intellect n'en a pas corrigé les données. « *L'effort qu'Elstir faisait pour se dépouiller, en présence de la réalité, de toutes les notions de son intelligence était d'autant plus admirable que cet homme, qui, avant de peindre, se faisait ignorant, oubliait tout par probité (car ce qu'on sait n'est pas à soi), avait justement une intelligence exceptionnellement cultivée.* » Les objets étaient transfigurés sous la lumière, mais une « *multiforme et puissante unité* » se dégagait des paysages marins aux divers aspects, permettant ainsi de voir « *la nature telle qu'elle est, poétiquement* ». Il n'y avait donc aucun réalisme chez lui, mais au contraire une sorte de mirage qui semblait tout brouiller, échanger les valeurs et les signifiés : c'est l'impressionnisme qui fait voir l'univers avec d'autres yeux. D'ailleurs, ses « *Nymphéas* », ses marines. ses cathédrales évoquent les peintures de Monet. Mais, en fin de compte, il fait penser surtout à Renoir, et Proust lui attribua même une toile de celui-ci, « *le Déjeuner des canotiers* » (où figurait Éphrussi, l'un des modèles de Swann).

Elstir n'était pas seulement un grand peintre : c'était un critique d'art intelligent, dont Saint-Loup appréciait la conversation. Il montra à Marcel la beauté, qu'il n'avait pas su voir, de l'église de Balbec (I, page 840), et le jeune homme ne voulut plus voir Balbec dans les brumes dont ses rêves l'enveloppaient, mais dans la lumière d'Elstir, avec « *les effets de soleil, même les régates, les courses de chevaux* » (I, page 897). Il tenait avec le peintre d'enrichissantes conversations qui lui apprenaient à mieux voir la réalité, qui lui fit un éloge exalté du rêve (I, page 843).

Chez les Guermantes, Marcel put voir la galerie des Elstir devant lesquels il tomba en extase car ils étaient, pour lui, « *comme les images lumineuses d'une lanterne magique laquelle eût été, dans le cas présent, la tête de l'artiste* » (II, page 419). Pourtant, le duc était loin d'apprécier le peintre à sa juste valeur, car il trouvait ses prix exagérés, et il finit par échanger ses œuvres contre une croûte. Quand Albertine fit le portrait des anges du tympan de l'église de Quettelhome, Marcel constata : « *Imitant Elstir, elle donnait de grands coups de pinceau, tâchant d'obéir au noble rythme qui faisait, lui avait dit le grand maître, ces anges-là si différents de tous ceux qu'il connaissait.* » (II, page 1013).

La musique : Elle était, pour Proust, l'art le plus subtil, le plus universel, le plus sublime. Et, s'il ne pouvait qu'écrire, il affinait sa sensibilité par l'audition sur pianola des compositeurs de son temps. Marcel se demandait « *si la Musique n'était pas l'exemple unique de ce qu'aurait pu être - s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la formation des mots, l'analyse des idées - la communication des âmes.* » (III, page 258) et « *Swann tenait les motifs musicaux pour de véritables idées, d'un autre monde, d'un autre ordre, idées voilées de ténèbres, inconnues, impénétrables à l'intelligence, mais qui n'en sont pas moins parfaitement distinctes les unes des autres, inégales entre elles de valeur et de signification.* » (I, page 349). Il « *savait que le souvenir même du piano faussait encore le plan dans lequel il voyait les choses de la musique, que le champ ouvert au musicien n'est pas un clavier mesquin de sept notes, mais un clavier incommensurable, encore presque tout entier inconnu, où seulement çà et là, séparées par d'épaisses ténèbres inexplorées, quelques-unes des millions de touches de tendresse, de passion, de courage, de sérénité, qui le composent, chacune aussi différente des autres qu'un univers d'un autre univers, ont été découvertes par quelques grands artistes qui nous rendent le service, en éveillant en nous le correspondant du thème qu'ils ont trouvé, de nous montrer quelle richesse, quelle variété, cache à notre insu cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du vide et pour du néant.* » (I, pages 349-351). Elle fut une des sources de sensations, d'émotions, les plus riches, une source de métaphores aussi.

Furent cités de nombreux compositeurs. Certains sont réels : Adam, Auber (« *Les diamants de la couronne* »), Bach, Beethoven (« *la sonate "Clair de lune"* », « *la "Sonate à Kreutzer"* » [III, page 1025], ses « *phrases interrogatives* » [II, page 605]), Berlioz, Bizet, Boieldieu, Borodine (« *Le prince Igor* » - « *Dans les steppes de l'Asie centrale* »), Chabrier, Chopin (« *les phrases, au long col sinueux et démesuré, de Chopin, si libres, si flexibles, si tactiles...* » [I, page 331]), Fauré (« *la sonate pour piano et violon* » [II, page 953]), Franck (« *la sonate* » [II, page 953]), Gluck (« *Armide* »), Godard, Haendel, Hahn (« *L'île du rêve* »), Halévy (« *La juive* » dont le personnage inspira à Bloch le nom qu'il donna à Rachel : « *Rachel quand du Seigneur* » [I, page 577]), d'Indy, Liszt (« *Saint-François* » [I, page 328]), Lulli, Mascagni, Massé (« *La reine Topaze* », « *Une nuit de Cléopâtre* »), Massenet (« *Poème d'amour* », « *Manon* »), Méhul (« *Joseph* »), Mendelssohn, Meyerbeer (« *Robert le diable* »), Moussorgski (« *Boris Godounov* »), Mozart, Offenbach (« *Les brigands* », « *La belle Hélène* »), Palestrina, Puccini, Puccini, Rameau, Rimsky-Korsakov (« *Shéhérazade* »), Saint-Saëns (« *Samson et Dalila* »), Scarlatti, Schubert, Schumann, Stamati (dont Charlus a pris des leçons [II, page 1009]), Richard Strauss, Stravinsky, Wagner (« *la Walkyrie* » ou le prélude de « *Tristan* » » [I, page 189] ; III, pages 159-160, « *Les maîtres-chanteurs* », « *Lohengrin* » [II, page 234], « *Parsifal* », « *La Walkyrie* » [II, page 227]), Debussy (« *Pelléas et Mélisande* » [III, page 117]), Métra (« *La valse des roses* »), Ravel, Widor.

Furent mentionnés aussi des instrumentistes réels (Capet, Enesco, Paderewski, Planté, Risler, Rubinstein, Stamati, Thibaud) ; les chanteurs Maurel, Mayol, Périer, Tagliafico ; les cantatrices Carvalho, Engalli, Galli-Marié et Materna, le chef d'orchestre Chevillard, les concerts Lamoureux.

Mais joue surtout un rôle important le compositeur fictif qu'est Vinteuil qui fut découvert dans « *le salon Verdurin [qui] passait pour un temple de la Musique.* » (II, page 870), Mme Verdurin se voulant une amatrice éclairée de la musique nouvelle, assénant à Mme de Cambremer : « *Ce n'est pas de la musiquette qu'on fait ici* », déclarant aux membres du « *petit clan* » : « *Mes petites bonnes gens, vous marchez plus vite que votre patronne à qui les audaces ne passent pas pour avoir jamais fait peur. Tous les ans ça va un peu plus loin ; je vois bientôt le jour où ils ne marcheront plus pour Wagner et pour d'Indy.* » (II, page 928).

Vinteuil était un ancien professeur de piano des sœurs de la grand-mère de Marcel qui le voyait comme un « *triste petit bourgeois bienséant que nous rencontrons au mois de Marie à Combray* » (III, page 261), au « *bourgeoisisme pudibond* » (III, page 720). Il s'était retiré à Montjouvain, près de Combray, avec sa fille, pour laquelle il éprouvait une véritable passion, mais qui, à cause de ses moeurs scandaleuses, lui causait beaucoup de douleur (I, page 147). Cet homme en apparence insignifiant, qui, au contraire d'Elstir, resta fidèle à lui-même, demeura tout à fait digne et pathétique : « *Et la pensée de Swann se porta pour la première fois dans un élan de pitié et de tendresse vers ce Vinteuil, vers ce frère inconnu et sublime qui lui aussi avait dû tant souffrir ; qu'avait pu être sa vie ? au fond de quelles douleurs avait-il puisé cette force de dieu, cette puissance illimitée de créer ?* » (I, page 348). Il ne vécut que pour la musique qu'il composa mais qui ne commençait à être connue grâce à l'amie de sa fille qui, si elle avait « *peut-être précipité sa mort* », avait aussi passé « *des années à débrouiller le grimoire* » qu'il avait laissé et avait donc joué un grand rôle dans sa révélation. Il était en particulier l'auteur d'une « *Sonate en fa dièse* » qui, d'après un passage de « *Jean Santeuil* », serait en fait la « *Sonate en ré mineur* » de Saint-Saëns, mais qui présenterait aussi des traits de style de Fauré (la « *Sonate en fa dièse* » serait alors sa « *Ballade* »), de Franck (la « *Sonate en fa dièse* » serait alors sa « *Sonate en la majeur* ») et de Wagner (auquel aurait été emprunté le leitmotiv), et d'un « *Septuor* », musiques qui suscitaient des émotions qui furent étudiées avec attention et finesse. Il s'en détachait surtout une « *petite phrase* » que, quand la sonate fut jouée chez les Verdurin, Swann remarqua car elle imitait et recréait les états d'âme les plus incommunicables :

Pour une analyse, voir [PROUST - La musique de Vinteuil](#)

Ces oeuvres faisaient que son nom, considéré « *comme celui du plus grand musicien contemporain, exerçait un prestige extraordinaire.* » (II, page 870).

Des aperçus du monde du théâtre sont donnés par des mentions d'interprètes réels : les comédiens Got, Irving, Lemaître, Mounet-Sully, Talma, Thirion, etc. ; les comédiennes Mme Geoffrin, Jeanne Granier, Marie Magnier, Suzanne Reichenberg, Réjane, Mme Ristori, Jeanne Samary, Sarah Bernhardt, etc. ; les chanteuses Yvette Guilbert et Mistinguett, etc.. La danse apparut à travers les allusions aux « *Ballets russes* » (III, page 10 ; leur animateur : Diaghilew [II, page 743] ; leur décorateur : Bakst ; leur danseur : Nijinski).

Mais le théâtre fut surtout illustré par la figure de la Berma, tragédienne fictive dont il est sûr cependant qu'elle a été conçue sur le modèle de Sarah Bernhardt (même si celle-ci fut mentionnée par ailleurs). Marcel, après avoir beaucoup entendu parler d'elle, put la voir enfin dans les actes II et IV de « *Phèdre* », mais fut déçu. Il fallut qu'il la revît, de nouveau dans « *Phèdre* » pour qu'il constatât : « *Le talent de la Berma qui m'avait fui quand je cherchais si avidement à en saisir l'essence, maintenant, après ces années d'oubli, dans cette heure d'indifférence, s'imposait avec la force de l'évidence, à mon admiration* » ; il n'était pas extérieur au rôle qu'elle jouait, « *il ne faisait qu'un avec lui* » (II, page 47) ; elle introduisait « *ses vastes images de douleur, de noblesse, de passion* » (II, page 52) dans tout ce qu'elle jouait, et elle ruinait en même temps les habitudes sclérosées de l'interprétation dramatique. Il se demanda si « *ce génie dont l'interprétation de la Berma n'était seulement que la révélation était uniquement le génie de Racine* » (II, page 50). Mais elle parut ensuite dans une pièce moderne où « *elle fut aussi sublime que dans "Phèdre"* » (II, page 51). Auparavant, il s'était demandé si elle connaissait l'amour qu'elle célébrait dans les pièces qu'elle jouait (I, page 488). Bergotte pensait que, dans certains de ses gestes, elle devait s'inspirer de « *statues archaïques* » (I, page 560).

L'autre actrice d'« *À la recherche du temps perdu* » fut Rachel, en vogue à la fin après avoir, au temps où elle était la maîtresse de Saint-Loup fait rire, quand elle avait récité chez une tante de Saint-Loup « *des fragments d'une pièce symboliste* », « *cette assemblée d'hommes de cercle et de duchesses* » (I, page 784). Puis Marcel l'avait vu jouer, dans une petite pièce, « *un rôle presque de simple figurante* », mais la scène la transformait en « *une autre femme* » (II, page 174), celle qui avait séduit Saint-Loup. Longtemps, elle n'obtint guère de succès, par exemple chez la duchesse de Guermantes, qui se moqua d'elle. Mais, désormais l'intime amie de celle qui la raillait jadis et « *devenue célèbre* »,

lors de la soirée chez le prince de Guermantes, elle « *allait, au cours de cette matinée, réciter des vers de Victor Hugo et de La Fontaine* » (III, page 991). On la vit, « *avant de commencer, chercher partout des yeux d'un air égaré, lever les mains d'un air suppliant et pousser comme un gémissement chaque mot[...] plier les genoux, tendre les bras, en berçant quelque être invisible, devenir cagneuse, et tout d'un coup, pour dire des vers fort connus, prendre un ton suppliant* », et « *chacun se sentit gêné, presque choqué de cette exhibition de sentiments.* » (III, page 999), Marcel constatant « *que le temps qui passe n'amène pas forcément le progrès dans les arts.* » (III, page 1003).

Parmi les arts, la littérature tint la plus grande place, fut présente à travers des références à de nombreux écrivains et de nombreuses oeuvres : Kalisada (poète indien, "*Çakountala*"), Homère ("*L'Illiade*", "*L'Odyssée*"), Eschyle ("*Prométhée*"), Sophocle ("*Œdipe*" [III, page 860]), Sapho, Socrate (II, page 1051), Platon, Théocrite ("*Idylles*"), Plaute, Terentianus Maurus, Pline le jeune, Horace, Ovide ("*Les métamorphoses*" ; II, page 1052), Lucrèce, Virgile ("*Les géorgiques*", "*L'Énéide*"), Pétrone, Tacite, Pindare, Porphyre, "*Les mille et une nuits*" (Ali-Baba auquel est comparé Swann [I, page 18], "*Aladin ou la lampe merveilleuse*", "*Ali-Baba, le Dormeur éveillé*", "*Sinbad le Marin embarquant à Bassora avec toutes ses richesses*" [I, page 904], « *le Sésame* » [II, pages 1127], Shéhérazade [III, page 131] ; Marcel se voyait à Venise, « *cette ville d'Orient* » [III, page 627] « *comme un personnage des "Mille et une nuits"* » [III, page 650] qui fut justement évoqué plus loin : le calife Haroun Al Raschid [III, page 809], le « *docile génie* » [III, page 868], le sultan Sheriar [III, page 1043], « *non que je prétendisse refaire, en quoi que ce fût, "les Mille et une nuits"* » [III, page 1043], "*Les quatre fils Aymon*", "*Tristan et Yseult*", "*Grisélidis*", Dante (II, page 202), Rabelais, Ronsard ("*Sonnets pour Hélène*"), Cervantès ("*Don Quichotte*"), Shakespeare ("*Roméo et Juliette*", "*Le marchand de Venise*", "*Hamlet*", "*Le roi Lear*"), Malherbe, Descartes, Garnier, Retz, Tallemant des Réaux ("*Historiettes*" [II, page 533]), Tirso de Molina ("*Don Juan*"), Régnier, Scarron, Pascal, Corneille, Mme de La Fayette, les "*Lettres*" de Mme de Sévigné (ouvrage de prédilection de la grand-mère puis de la mère de Marcel, enfin de Marcel lui-même qui considérait l'autrice comme « *une grande artiste de la même famille qu'un peintre que j'allais rencontrer à Balbec* », Elstir : ils avaient tous deux « *la même façon de présenter les choses dans l'ordre de nos perceptions, au lieu de les expliquer par leur cause* » (I, page 653) ; les lettres jouèrent un rôle quasi emblématique, réalisant comme en une œuvre prophétique cette transmutation de la vie en littérature immédiate qui est bien l'obsession fondamentale de la démarche proustienne : fixer le temps dans toute sa fragilité, dans toutes ses répétitions, ses contradictions, et jusque dans ses hiatus), Boileau, les "*Contes*" de Perrault ("*Barbe-Bleue*", "*Le petit Chaperon rouge*", "*Le petit Poucet*"), La Fontaine, Molière ("*Le médecin malgré lui*", "*Les précieuses ridicules*", "*La comtesse d'Escarbagnas*", "*Tartuffe*", "*Le misanthrope*" [III, page 981], "*Amphitryon*", "*L'avare*", "*Les femmes savantes*", "*Le malade imaginaire*"), La Rochefoucauld, Bossuet, Mme Deshoulières, Mme de Motteville, La Bruyère (III, page 894), Racine ("*Andromaque*", "*Bérénice*", "*Phèdre*" [Marcel voyait dans la scène de l'aveu par Phèdre de son amour à Hippolyte une « *sorte de prophétie des épisodes amoureux de mon existence* », III, pages 458-460 - « *Racine avait été obligé [...] de faire un instant de la Phèdre antique une janséniste* » [III, page 910]], "*Esther*" et "*Athalie*" : Marcel, méditant sur le personnel de l'hôtel de Balbec, pensa à des vers des chœurs d'"*Athalie*" [II, pages 774-775]), Pradon, Regnard, Fénelon ("*Les aventures de Télémaque*"), les "*Mémoires*" de Saint-Simon (œuvre qui inspira directement Proust : « *Un auteur de Mémoires d'aujourd'hui, voulant sans trop en avoir l'air, faire du Saint-Simon* » [I, page 551] ; II, page 1027 ; III, pages 830, 832, 1043 : « *non que je prétendisse refaire, en quoi que ce fût, "les Mémoires de Saint-Simon", écrits eux aussi la nuit*»), l'abbé Barthélemy ("*Anacharsis*"), Jean-Baptiste Rousseau, Parny, Crébillon, Montesquieu, Marivaux, Leibniz, Voltaire (sont cités « *deux ridicules alexandrins du sieur Arouet* » [I, page 88]), mais aussi "*Zaire*"), Mme du Châtelet, l'abbé de Voisenon, Mme du Deffand, Mlle de Lespinasse, le prince de Ligne, Favart ("*La chercheuse d'esprit*"), Beaumarchais ("*Le barbier de Séville*"), Prévost ("*Manon Lescaut*"), Laclos, Diderot, Sophie Volland, Buffon, Florian, Swift ("*Gulliver*"), Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chénier (Aimée de Coigny, « *la jeune captive* »), Kant, Ruskin (III, page 645), Ossian, Mme de Staël, Chateaubriand (les "*Mémoires d'outre-tombe*"), Loménie, Goethe ("*Werther*", "*Faust*", Méphistophélès), Scott ("*Rob-Roy*"), Schiller ("*Le neveu pris pour l'oncle*"), Schlegel, Lamartine ("*La*

vigne et la maison”), Hegel, Arvers, Augier (Oriane de Guermantes lui attribua [II, page 229], le vers « *Qu’importe le facon pourvu qu’on ait l’ivresse !* » qui est de Musset), Schopenhauer, Chamisso (“*Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl*”), Mme de Rémusat, la comtesse de Ségur, Balzac (“*Le lys dans la vallée*”, “*Le père Goriot*”, “*Illusions perdues*” [II, page 1050-1053], “*Splendeurs et misères des courtisanes*”, “*La fille aux yeux d’or*” ; “*Les secrets de la princesse de Cadignan*” [II, page 1058] ; “*Histoire des treize*” [II, page 565] ; “*La muse du département*” ; “*Une ténébreuse affaire*” ; “*Le cabinet des antiques*” ; lui furent attribués par M. de Guermantes “*Les Mohicans de Paris*” [II, page 491] qui sont de Dumas, l’erreur n’étant pas relevée), Dumas père (“*Henri III et sa cour*”, “*La dame de Monsoreau*”), Dumersant et Varin (auteurs de la farce “*Les saltimbanques*”), Botrel, Bruant (III, page 245), Monnier (“*Scènes populaires*”), Saintine, Labiche (pour Swann, les Verdurin « *doivent sortir du théâtre de Labiche !* » [I, page 286]), Scribe (“*Les diamants de la couronne*”, “*Le domino noir*”, “*La juive*”, “*Fra Diavolo*”, “*Le châlet*”, “*Robert le diable*”), Courier, Fourier, Proudhon, Meilhac (“*La belle Hélène*”), Thierry, Michelet (qui, façon d’accréditer la fiction, aurait parlé des Guermantes [II, pages 286-287]), Victor Hugo (III, page 160, “*Le roi s’amuse*”, “*Booz endormi*” [II, page 561], “*Ultima verba*”, “*Les feuilles d’automne*”, “*Tristesse d’Olympio*”, “*Les chants du crépuscule*”, “*À Villequier*”, “*Le tombeau de Théophile Gautier*”, « *les vers de Victor Hugo* » [II, pages 549-550]), Vacquerie ; Meurice ; Musset (“*La nuit de mai*”, “*La nuit de décembre*”, “*La nuit d’octobre*”, “*Lettre à Lamartine*”, “*Le souvenir*”, “*Chanson*”, “*À mon frère rêvant d’Italie*”), Vigny (“*L’esprit pur*”, “*La colère de Samson*”, “*La maison du berger*”, “*Eloa*”, “*Servitude et grandeur militaires*”, le personnage de “*Chatterton*” [II, pages 615-616]), Gautier (“*Le capitaine Fracasse*”), Rémusat, Ponsard (“*Le lion amoureux*”), Sainte-Beuve (“*La fontaine de Boileau*”), Mendès, Monnier, Taine, Poe, Nerval, Mérimée, Stendhal (« *un certain sentiment de l’altitude se liant à la vie spirituelle* » dans “*Le rouge et le noir*” et dans “*La chartreuse de Parme*” [III, page 377]), Gogol, George Sand (“*François le Champi*” [I, pages 41-42 ; III, pages 883-886]), le Sâr Péladan, Cherbuliez, Mendès, Renan, Kock, Sue (“*Les mystères de Paris*”), Barbey d’Aureville (“*Le chevalier des Touches*”, “*L’ensorcelée*”, “*Une vieille maîtresse*”), Du Camp, Dumas fils, Flaubert (“*Madame Bovary*”, “*L’éducation sentimentale*”, “*Hérodias*”), Doudan, Eliot (dont Andrée traduisait un des romans [I, page 943]), Ponson du Terrail, Leconte de Lisle (dont des vers furent cités [I, page 903], dont furent mentionnés “*Baghava*”, “*Le lévrier de Magnus*”, “*Les Érinnyes*”, “*Hymnes orphiques*” [II, page 840]), Heredia (“*Les conquérants*”), Baudelaire (“*Les fleurs du mal*”), Banville (“*Les fourberies de Nérine*” [III, page 144]), Coppée, Zola, Daudet (“*Tartarin de Tarascon*”), Loti (“*L’île du rêve*”, “*Pêcheurs d’Islande*”), Verne, Emerson, Stevenson, Fromentin (dont la Madeleine de son roman, “*Dominique*”, serait, selon le pastiche du “*Journal*” des Goncourt, Mme Verdurin), Capus (“*La châtelaine*”), Ibsen, Dostoïevski (“*L’idiot*”, “*Les frères Karamazov*”, III, pages 377-381), Tolstoï (“*Guerre et paix*”), les Goncourt (leur “*Journal*”, III, pages 708-717), Villiers de l’Isle-Adam, Ohnet (“*Serge Panine*”, “*Le maître de forges*”), Rimbaud, Verlaine, Mallarmé (“*Le vierge, le vivace et le bel aujourd’hui*” ; “*M’introduire dans ton histoire*” ; à la Raspelière, Brichot, avec sa verve médisante et érudite, se lança dans une grande déclaration contre « *la chapelle mallarméenne* »), Nietzsche, Pailleron (“*Le monde où l’on s’ennuie*”), Sully-Prudhomme, Maeterlinck (“*Les sept princesses*”, “*Pelléas et Mélisande*”), Quillard (“*La fille aux mains coupées*”), Rostand, France (“*Le crime de Sylvestre Bonnard*”, “*Pierre Nozière*”), Nietzsche, Conan Doyle (imaginer que Saint-Loup pût se trouver en Touraine pour espionner Albertine était « *du Sherlock Holmes* » [III, page 456]), Wells (“*L’homme invisible*”), Wilde, Barrès (qu’à cause de l’affaire Dreyfus Swann n’aimait plus [II, page 582] et dont fut évoqué le refus de l’« *art déraciné* » [III, page 795]), Anna de Noailles, Bourget, Maurras (dont l’“*Aimée de Coigny*” fut considérée « *admirable* » par Charlus [III, page 797]), Gréville, Souvestre (“*Un philosophe sous les toits*”), Feydeau (“*L’hôtel du libre échange*”), Sarcey, Sardou (« *cet acte d’une pièce de Sardou où, par amitié pour l’auteur et la principale interprète, par mode aussi, toutes les notabilités parisiennes, de célèbres médecins, des hommes politiques, des avocats, vinrent pour s’amuser, chacun un soir, figurer sur la scène.* » [I, page 535]), Silvestre, Claudel, Hardy, Jammes, Grandmougin, d’Annunzio (qui était un admirateur de la duchesse de Guermantes [II, pages 666, 667 ; III, page 265]), Rolland, Morand (“*Clarisse*”, l’allusion à « *Auguste de Pologne* » [III, page 793] en est une à “*Tendres stocks*”, recueil de nouvelles londoniennes), le poète Saint-Léger Léger plus connu sous le pseudonyme de Saint-John-

Perse, Aldous Huxley (« *L'illustre Huxley [celui dont le neveu occupe actuellement une place prépondérante dans le monde de la littérature anglaise]* » [II, page 637].

Proust a aussi créé un écrivain fictif, Bergotte. On a souvent cherché quels avaient été ses modèles. Il a pu d'abord se souvenir d'Anatole France qu'il avait si vivement admiré dans sa jeunesse ; et il est vrai que, dans "*Jean Santeuil*", Bergotte, qui était un sculpteur, présentait une image assez fidèle de l'auteur de "*Monsieur Bergeret*" et de ses rapports avec Mme de Caillavet (dans une première ébauche, il avait même donné à son personnage le nom de Berget). Mais Proust aurait, dit-on, emprunté quelques traits moins saillants à Bourget, à Bergson et à Ruskin. Mais ce fut surtout à sa propre expérience, à la conscience qu'il eut de ses contradictions, qu'il eut recours pour animer du dedans cet inoubliable « portrait de l'artiste par lui-même. »

Bergotte était un écrivain admiré par Swann, par Bloch, par Marcel, par la duchesse de Guermantes, mais méprisé par M. de Norpois : « *Bergotte est ce que j'appelle un joueur de flûte ; il faut reconnaître du reste qu'il en joue agréablement quoique avec bien du maniérisme, de l'afféterie. Mais enfin ce n'est que cela, et cela n'est pas grand'chose. Jamais on ne trouve dans ses ouvrages sans muscles ce qu'on pourrait nommer la charpente. Pas d'action - ou si peu - mais surtout pas de portée. Ses livres pèchent par la base ou plutôt il n'y a pas de base du tout. Dans un temps comme le nôtre où la complexité croissante de la vie laisse à peine le temps de lire, où la carte de l'Europe a subi des remaniements profonds et est à la veille d'en subir de plus grands encore peut-être, où tant de problèmes menaçants et nouveaux se posent partout, vous m'accorderez qu'on a le droit de demander à un écrivain d'être autre chose qu'un bel esprit qui nous fait oublier dans des discussions oiseuses et byzantines sur des mérites de pure forme, que nous pouvons être envahis d'un instant à l'autre par un double flot de barbares, ceux du dehors et ceux du dedans. Je sais que c'est blasphémer contre la Sacro-Sainte École de ce que ces messieurs appellent l'Art pour l'Art, mais à notre époque il y a des tâches plus urgentes que d'agencer des mots d'une façon harmonieuse. Celle de Bergotte est parfois assez séduisante, je n'en disconviens pas, mais au total tout cela est bien mièvre, bien mince, et bien peu viril. [...] Dans les livres de Bergotte, toutes ces chinoiseries de forme, toutes ces subtilités de mandarin déliquescent me semblent vaines. Pour quelques feux d'artifice agréablement tirés par un écrivain, on crie tout de suite au chef-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre ne sont pas si fréquents que cela ! Bergotte n'a pas à son actif, dans son bagage si je puis dire, un roman d'une envolée un peu haute, un de ces livres qu'on place dans le bon coin de sa bibliothèque. Je n'en vois pas un seul dans son œuvre. Il n'empêche que chez lui l'œuvre est infiniment supérieure à l'auteur. Ah ! voilà quelqu'un qui donne raison à l'homme d'esprit qui prétendait qu'on ne doit connaître les écrivains que par leurs livres. Impossible de voir un individu qui réponde moins aux siens, plus prétentieux, plus solennel, moins homme de bonne compagnie. Vulgaire par moments, parlant à d'autres comme un livre, et même comme un livre de lui, mais comme un livre ennuyeux, ce qu'au moins ne sont pas les siens, tel est ce Bergotte. C'est un esprit des plus confus, alambiqué, ce que nos pères appelaient un diseur de phébus et qui rend encore plus déplaisantes, par sa façon de les énoncer, les choses qu'il dit. » (I, pages 473, 474).*

L'écrivain avait été un moment attiré dans le cercle des Verdurin, puis dans le salon de Mme Swann alors « *qu'il avait presque d'un coup passé, aux moments où son talent s'épuisait, de l'obscurité à la grande gloire* » (II, page 743). C'est alors que la répétition générale d'une de ses pièces fut « *un vrai coup de théâtre* » (II, page 746) : on vit, à côté de Mme Swann, Mme de Marsantes et celle qui « *était en train de devenir la lionne, la reine du temps, la comtesse Molé* », tandis que Bergotte était entouré du prince d'Agrigente, du comte Louis de Turenne et du marquis de Bréauté.

Marcel, qui l'avait découvert grâce à Gilberte, l'imagina d'abord à travers ses livres, en particulier à travers son essai sur Racine, et lui avait voué une grande admiration, constata que son œuvre « *avait pris dans le grand public une extraordinaire puissance d'expansion* » (II, page 326). Puis il le rencontra chez les Swann et découvrit que celui qu'Odette appelait « *le doux Chantre aux cheveux blancs* » n'était qu'« *un homme jeune, rude, petit, râblé et myope, à nez rouge en forme de coquille de colimaçon et à barbiche noire* » (I, page 547), aux « *défauts insupportables* » (III, page 720). Il fut surpris aussi par sa voix qui lui semblait « *entièrement différente de sa manière d'écrire* », de « *ce "genre Bergotte" que beaucoup de chroniqueurs s'étaient approprié* », par sa façon de choisir ses

mots et de les prononcer (I, page 552). Il comprit ainsi que « *pour tous les grands écrivains, la beauté de leurs phrases est imprévisible* » (I, page 551). Mais il fut pour lui « *un père retrouvé* », car, en le lisant, il crut pénétrer dans les « *royaumes du vrai* », « *en une région de lui-même plus profonde, plus unie et plus vaste, d'où les obstacles et les séparations semblaient avoir été enlevés* ». Il lui révéla « *le secret de la beauté et de la vérité à demi pressenties* », lui permit de découvrir sa vocation d'écrivain, car son art lui a donné le sentiment d'une vérité plus grande que celle de la vie quotidienne, ce qui le fit pleurer de confiance et de joie. De lui il eût aimé « *avoir une opinion sur toutes choses, et particulièrement sur d'anciens monuments français et sur des paysages maritimes* ».

Cependant, comme, gâté par le succès, Bergotte se borna à se répéter et que le temps change la perception qu'on a de l'œuvre d'art, Marcel ne l'admira plus autant, sa « *limpidité lui paraissant de l'insuffisance* ». Étant un de ces « *esprits plus difficiles* », il lui préféra un autre écrivain qu'il ne comprenait pas mais pour lequel il avait « *l'admiration d'un enfant gauche* » (II, page 327). Cependant, il apprit que, comme l'avait déjà insinué Norpois, ce très grand écrivain laissait voir, dans sa vie privée, plus d'une faiblesse. Swann lui révéla quel amant jaloux il était. Aussi Marcel marqua-t-il une violente désaffection à son égard : « *J'aurais passé sur la triste opinion que j'ai de sa vie privée [...] J'avoue qu'il y a un degré d'ignominie dont je ne saurais m'accommoder, et qui est rendu plus écœurant encore par le ton plus que moral, tranchons le mot, moralisateur, que prend Bergotte dans ses livres où on ne voit qu'analyses perpétuelles et d'ailleurs, entre nous, un peu languissantes, de scrupules douloureux, de remords maladroits, et, pour de simples peccadilles, de véritables prêchi-prêcha (on sait ce qu'en vaut l'aune), alors qu'il montre tant d'inconscience et de cynisme dans sa vie privée.* » (II, pages 475-476).

Devenu très malade, Bergotte vint pourtant voir Marcel pendant la maladie de sa grand-mère. De plus en plus, du fait de sa peur du froid, il vécut enfermé chez lui. « *D'ailleurs, il n'avait jamais aimé le monde, ou l'avait aimé un seul jour pour le mépriser comme tout le reste et de la même façon, qui était la sienne, à savoir non de mépriser parce qu'on ne peut obtenir, mais aussitôt qu'on a obtenu.* » (III, page 183). Ses œuvres admirables avaient alors cessé de plaire, car on lui préférait des auteurs aux prétentions sociologiques. Tout enveloppé de châles et de plaids (III, page 184), souffrant d'insomnies et de terribles cauchemars, il était à cet égard aussi comme un double de Proust. Les médecins, ayant sur sa maladie des avis contradictoires, ainsi la prolongèrent ; ils lui firent essayer tour à tour différents remèdes, dont des narcotiques, qui lui valurent quelques accalmies (III, pages 183-186). Un jour, en pleine crise d'urémie, il se leva pour aller revoir, dans une « *exposition hollandaise* », la « *Vue de Delft* » de Vermeer, tableau qu'il adorait et dont un critique d'art venait d'écrire qu'« *un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même.* » (III, pages 186-187). Tandis qu'il regardait le « *petit pan de mur jaune sous un auvent* », il fut pris d'un étourdissement, vit alors sa propre vie chargeant l'un des plateaux d'une balance, tandis que l'autre contenait le « *petit pan de mur jaune* » peint par Vermeer, et il mourut. « *Mort pour toujours? Qui peut le dire* », se demanda Marcel qui pencha pour la thèse de vies successives (III, page 187). « *On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection.* » (III, page 188). On sent que Proust décrivit alors la mort qu'il souhaitait avoir.

Il reste qu'avec Bergotte en particulier « *À la recherche du temps perdu* » établit un va-et-vient constant entre les œuvres d'autrui et l'œuvre en train de se faire, sujet et dénouement du livre.

L'exposé sur l'homosexualité

Proust, ayant déclaré que « *la matière* » de l'œuvre « *est indifférente et que tout peut y être mis par la pensée* », voulut aussi renseigner (et titiller?) les lecteurs sur « *le phénomène si mal compris, si inutilement blâmé, de l'inversion sexuelle* » (III, page 910), sur l'« *amour antisocial* » (II, page 993), aspect qui, en fait, ne répondait à aucune nécessité interne. Mais, révélant peu à peu les moeurs de Charlus et y faisant glisser nombre d'autres personnages, ajoutant à l'homosexualité masculine l'homosexualité féminine, il leur a donné tant d'importance qu'« *À la recherche du temps perdu* » peut être considéré comme le grand roman de l'homosexualité. Faut-il, avec André Maurois, admirer Proust pour « *le courage de plonger dans le sulfureux abîme de Sodome* » ou ne faut-il pas plutôt se demander si cet homosexuel honteux, qui n'a pratiquement rien laissé sur sa vie sexuelle, ne cédait pas ainsi à l'irrépressible besoin de parler sous un masque d'un problème personnel et de se justifier aussi : « *L'auteur tient à dire combien il serait contristé que le lecteur s'offusquât de peintures si étranges [...] Un grand intérêt, parfois de la beauté, peut naître d'actions découlant d'une forme d'esprit si éloignée de tout ce que nous croyons, que nous ne pouvons même arriver à les comprendre, qu'elles s'étalent devant nous comme un spectacle sans cause.* » (III, pages 46-47)?

L'exposé commença dans « *Sodome et Gomorrhe* », qui débute par cette annonce : « *Première apparition des hommes-femmes, descendants de ceux des habitants de Sodome qui furent épargnés par le feu du ciel.* » et cette épigraphe : « *'La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome.'* Alfred de Vigny » (II, page 601).

L'annonce rappelait la description qu'on trouve dans la Bible des crimes de Sodome et de son châtement : Dieu, alerté par « *le cri contre Sodome* », dont le « *péché est énorme* », se résolut à détruire la ville pour punir ses habitants (« *Genèse* » 18 : 20-21). Il envoya alors deux anges vérifier si le « *péché* » était avéré. Ces anges arrivèrent à Sodome, et Lot, le neveu d'Abraham, les invita à loger chez lui. « *Ils n'étaient pas encore couchés que les hommes de la ville, les hommes de Sodome, entourèrent la maison, depuis le garçon jusqu'au vieillard, tout le peuple en masse. Et ils criaient vers Lot et lui disaient : "Où sont les hommes qui sont entrés chez toi cette nuit? Fais-les sortir vers nous pour que nous les connaissions."* » (« *Genèse* » 19 : 5), « *connaître* » pouvant signifier « *abuser* », voire « *pénétrer* ». Convaincu de leur crime, Dieu détruisit la ville par « *le soufre et le feu* » en même temps que la cité voisine de Gomorrhe.

Dans le Coran, les hommes de Sodome entourèrent la maison de Lot qui leur proposa ses deux filles pour le mariage, mais ils les refusèrent. Alors, Allah lui ordonna de quitter la ville et de ne pas se retourner quoi qu'il arrive, fit renverser la ville en envoyant Djibril (l'ange Gabriel).

Dans la tradition chrétienne, l'épisode biblique est l'un des fondements de la condamnation de la sodomie (pratique du coït anal avec un homme ou une femme, qui explique les termes « *inverti* », « *inversion* », qui furent employés le plus souvent par Proust) et de l'homosexualité.

Le mythe fut poursuivi par Proust. D'abord, il mentionna que « *les deux anges qui avaient été placés aux portes de Sodome pour savoir si ses habitants, dit la Genèse, avaient entièrement fait toutes ces choses dont le cri était monté jusqu'à l'Éternel, avaient été, on ne peut que s'en réjouir, très mal choisis par le Seigneur, lequel n'eût dû confier la tâche qu'à un Sodomiste. Celui-là, les excuses : "Père de six enfants, j'ai deux maîtresses, etc." ne lui eussent pas fait abaisser bénévolement l'épée flamboyante et adoucir les sanctions. Il aurait répondu : "Oui, et ta femme souffre les tortures de la jalousie. Mais même quand ces femmes n'ont pas été choisies par toi à Gomorrhe, tu passes tes nuits avec un gardeur de troupeaux de l'Hébron." Et il l'aurait immédiatement fait rebrousser chemin vers la ville qu'allait détruire la pluie de feu et de soufre. Au contraire, on laissa s'enfuir tous les Sodomistes honteux, même si, apercevant un jeune garçon ils détournaient la tête, comme la femme de Loth, sans être pour cela changés, comme elle, en statues de sel.* » (II, page 631)

Plus loin, dans sa promenade avec Marcel en 1916, dans Paris menacé par les avions allemands, Charlus annonça : « *Nous pouvons avoir demain le sort des villes du Vésuve, celles-ci sentaient qu'elles étaient menacées du sort des villes maudites de la Bible* » et ajouta : « *On a retrouvé sur les murs d'une maison de Pompéi cette inscription révélatrice : "Sodoma, Gomorra".* » (III, page 807).

Notons qu'une autre interprétation de Gomorrhe en fait une ville dont les citoyens avaient conservé leur goût pour les femmes mais préféraient la pénétration anale.

La distinction entre Sodome et Gomorrhe, qui ne figurait pas dans la Bible, a peut-être été introduite par Vigny qui, dans *'La colère de Samson'*, écrivit :

*« La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome,
Et, se jetant de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté »,*

ce dernier vers étant cité plus loin par Proust (II, page 616).

Ainsi, le titre du quatrième tome d'*'À la recherche du temps perdu'* annonce qu'il y sera question de l'homosexualité masculine et de l'homosexualité féminine.

Sodome

La découverte des « hommes-femmes » :

'Sodome et Gomorrhe' s'ouvre sur la « conjonction » entre Charlus, qui venait rendre visite à Mme de Villeparisis, et Jupien, giletier qui avait son échoppe dans la cour de l'hôtel des Guermantes, rencontre épiée par Marcel. Il vit que l'un « *allait, venait, regardait dans le vague de la façon qu'il pensait mettre le plus en valeur la beauté de ses prunelles, prenait un air fat, négligent, ridicule* », tandis que l'autre « *donnait à sa taille un port avantageux, posait avec une impertinence grotesque son poing sur la hanche, faisait saillir son derrière, prenait des poses avec la coquetterie qu'aurait pu avoir l'orchidée pour le bourdon* » (II, pages 604).

Il y avait là, pour Marcel, une énigme. Mais elle fut tout de suite miraculeusement percée : « *Une révolution, pour mes yeux dessillés, s'était opérée en M. de Charlus, aussi complète, aussi immédiate que s'il avait été touché par une baguette magique* » (II, page 613). En fait, la révolution s'était opérée en lui : « *Maintenant l'abstrait s'était matérialisé, l'être enfin compris avait aussitôt perdu son pouvoir de rester invisible, et la transmutation de M. de Charlus en une personne nouvelle était si complète que non seulement les contrastes de son visage, de sa voix, mais même rétrospectivement les hauts et les bas eux-mêmes de ses relations avec moi, tout ce qui avait paru jusque-là incohérent à mon esprit, devenait intelligible, se montrait évident. [...] De plus je comprenais maintenant pourquoi tout à l'heure quand je l'avais vu sortir de chez Mme de Villeparisis, j'avais pu trouver que M. de Charlus avait l'air d'une femme : c'en était une ! Il appartenait à la race de ces êtres, moins contradictoires qu'ils n'en ont l'air, dont l'idéal est viril, justement parce que leur tempérament est féminin, et qui sont dans la vie pareils, en apparence seulement, aux autres hommes* » (II, page 614), dont chacun « *recherche essentiellement l'amour d'un homme de l'autre race, c'est-à-dire d'un homme aimant les femmes (et qui par conséquent ne pourra pas l'aimer)* » (II, page 631).

Et, d'une façon tout à fait invraisemblable, le jeune garçon put soudain montrer un grand savoir sur l'inversion masculine, établissant d'abord :

L'analogie entre ce qui se passe dans la nature et ce qui se passe entre les homosexuels :

La comparaison de la conduite de Charlus et Jupien avec celle du bourdon et de l'orchidée était née du fait que Marcel, auparavant, observait « *le petit arbuste de la duchesse* » (II, page 601) et se demandait « *si l'insecte improbable viendrait, par un hasard providentiel, visiter le pistil offert et délaissé* » (II, pages 601-602), « *si le miracle devait se produire, l'arrivée presque impossible à espérer (à travers tant d'obstacles, de distance, de risques contraires, de dangers) de l'insecte envoyé de si loin en ambassadeur à la vierge qui depuis longtemps prolongeait son attente. Je savais que cette attente n'était pas plus passive que chez la fleur mâle, dont les étamines s'étaient spontanément tournées pour que l'insecte pût plus facilement la recevoir ; de même la fleur-femme* »

qui était ici, si l'insecte venait, arquerait coquettement ses "styles", et pour être mieux pénétrée par lui ferait imperceptiblement, comme une jeune fille hypocrite mais ardente, la moitié du chemin. Les lois du monde végétal sont gouvernées elles-mêmes par des lois de plus en plus hautes. Si la visite d'un insecte, c'est-à-dire l'apport de la semence d'une autre fleur est habituellement nécessaire pour féconder une fleur, c'est que l'autofécondation, la fécondation de la fleur par elle-même, comme les mariages répétés dans une même famille, amènerait la dégénérescence et la stérilité, tandis que le croisement opéré par les insectes donne aux générations suivantes de la même espèce une vigueur inconnue de leurs aînées. Cependant cet essor peut être excessif, l'espèce se développer démesurément ; alors, comme une antitoxine défend contre la maladie, comme le corps thyroïde règle notre embonpoint, comme la défaite vient punir l'orgueil, la fatigue le plaisir, et comme le sommeil repose à son tour de la fatigue, ainsi un acte exceptionnel d'autofécondation vient à point nommé donner son tour de vis, son coup de frein, fait rentrer dans la norme la fleur qui en était exagérément sortie. » (II, pages 602-603).

Plus loin fut encore précisée l'analogie, et l'inversion fut ainsi présentée comme naturelle :

- « Comme tant de créatures du règne animal et du règne végétal, comme la plante qui produirait la vanille, mais qui, parce que, chez elle, l'organe mâle est séparé par une cloison de l'organe femelle, demeure stérile si les oiseaux-mouches ou certaines petites abeilles ne transportent le pollen des unes aux autres ou si l'homme ne les féconde artificiellement, M. de Charlus (et ici le mot fécondation doit être pris au sens moral, puisqu'au sens physique l'union du mâle avec le mâle est stérile) était de ces hommes qui peuvent être appelés exceptionnels. » (II, page 627).

- « M. de Charlus m'avait distrait de regarder si le bourdon apportait à l'orchidée le pollen qu'elle attendait depuis si longtemps, qu'elle n'avait chance de recevoir que grâce à un hasard si improbable qu'on le pouvait appeler une espèce de miracle. Mais c'était un miracle aussi auquel je venais d'assister, presque du même genre, et non moins merveilleux. Dès que j'eus considéré cette rencontre de ce point de vue, tout m'y sembla empreint de beauté. Les ruses les plus extraordinaires que la nature a inventées pour forcer les insectes à assurer la fécondation des fleurs qui, sans eux, ne pourraient pas l'être parce que la fleur mâle y est trop éloignée de la fleur femelle, ou celle qui, si c'est le vent qui doit assurer le transport du pollen, le rend bien plus facile à détacher de la fleur mâle, bien plus aisé à attraper au passage par la fleur femelle, en supprimant la sécrétion du nectar, qui n'est plus utile puisqu'il n'y a pas d'insectes à attirer, et même l'éclat des corolles qui les attirent, et la ruse qui, pour que la fleur soit réservée au pollen qu'il faut, qui ne peut fructifier qu'en elle, lui fait sécréter une liqueur qui l'immunise contre les autres pollens - ne me semblaient pas plus merveilleuses que l'existence de la sous-variété d'invertis destinée à assurer les plaisirs de l'amour à l'inverti devenant vieux : les hommes qui sont attirés non par tous les hommes, mais - par un phénomène de correspondance et d'harmonie comparable à ceux qui règlent la fécondation des fleurs hétérostyles trimorphes comme le "Lythrum Jalicaria" - seulement par les hommes beaucoup plus âgés qu'eux. De cette sous-variété Jupien venait de m'offrir un exemple, moins saisissant pourtant que d'autres que tout herborisateur humain, tout botaniste moral, pourra observer, malgré leur rareté, et qui leur présentera un frêle jeune homme qui attendait les avances d'un robuste et bedonnant quinquagénaire, restant aussi indifférent aux avances des autres jeunes gens que restent stériles les fleurs hermaphrodites à court style de la "Primula veris" tant qu'elles ne sont fécondées que par d'autres "Primula veris" à court style aussi, tandis qu'elles accueillent avec joie le pollen des "Primula veris" à long style. » (II, page 628).

Marcel, qui avait prétendu qu'il se gardait de « la moindre prétention scientifique de rapprocher certaines lois de la botanique et ce qu'on appelle parfois mal l'homosexualité » (II, page 607), allait pourtant considérer que « l'inversion elle-même, venant de ce que l'inverti se rapproche trop de la femme pour pouvoir avoir des rapports utiles avec elle, se rattache par là à une loi plus haute qui fait que tant de fleurs hermaphrodites restent infécondes, c'est-à-dire à la stérilité de l'autofécondation. Il est vrai que les invertis à la recherche d'un mâle se contentent souvent d'un inverti aussi efféminé qu'eux. Mais il suffit qu'ils n'appartiennent pas au sexe féminin, dont ils ont en eux un embryon dont ils ne peuvent se servir, ce qui arrive à tant de fleurs hermaphrodites et même à certains animaux hermaphrodites, comme l'escargot, qui ne peuvent être fécondés par eux-mêmes, mais peuvent l'être par d'autres hermaphrodites. Par là les invertis, qui se rattachent volontiers à l'antique Orient ou à

l'âge d'or de la Grèce, remonteraient plus haut encore, à ces époques d'essai où n'existaient ni les fleurs dioïques ni les animaux unisexués, à cet hermaphroditisme initial dont quelques rudiments d'organes mâles dans l'anatomie de la femme et d'organes femelles dans l'anatomie de l'homme semblent conserver la trace. Je trouvais la mimique, d'abord incompréhensible pour moi, de Jupien et de M. de Charlus aussi curieuse que ces gestes tentateurs adressés aux insectes, selon Darwin, par les fleurs dites composées, haussant les demi-fleurons de leurs capitules pour être vues de plus loin, comme certaine hétérostylée qui retourne ses étamines et les courbe pour frayer le chemin aux insectes, ou qui leur offre une ablution, et tout simplement même comparable aux parfums de nectar, à l'éclat des corolles qui attiraient en ce moment des insectes dans la cour. » (II, pages 629-630).

La théorie de la sexualité :

Réfléchissant au cas des « hommes-femmes » que sont Charlus et Jupien, Marcel émit à leur sujet une « première théorie » (II, page 615) qui était une conséquence d'une théorie générale de la sexualité selon laquelle « *chacun porte, inscrite en ces yeux à travers lesquels il voit toutes choses dans l'univers, une silhouette intaillée dans la facette de la prunelle.* » Cette silhouette est celle de l'être qu'il désire, être qui est ce qu'il n'est pas, ce qui lui manque.

Pour l'homme hétérosexuel, cette silhouette est celle d'une « *nymphé* ».

Pour l'homme homosexuel, cette silhouette est celle d'un « *éphèbe* » (Morel et les autres jeunes hommes du même type que lui « *ressemblaient un peu à l'éphèbe dont la forme [était] intaillée dans le saphir qu'étaient les yeux de M. de Charlus* » [III, page 818]) parce qu'il est en réalité « *une femme* » qu'une erreur biologique a enfermée dans un corps masculin (II, page 615), ce qui fait que la flagellation de Charlus fut expliquée par ce conte des '*Mille et une nuits*' « *où une femme, transformée en chienne, se fait frapper volontairement pour retrouver sa forme première* » (III, page 832) : c'est que l'inverti qu'était Charlus était comparé à une femme qui, ayant perdu son identité sexuelle, s'est fait fouetter pour expier sa perversion et retrouver son identité.

Ainsi, malgré cette différence, l'homme homosexuel obéirait lui aussi à la loi générale du désir comme manque : il aimerait les hommes en tant que femme. Selon cette logique, il serait voué à un désespoir absolu : étant femme, le désir d'altérité le porterait à aimer des hommes qui sont vraiment des hommes, et qui ne peuvent donc lui rendre son amour du fait du corps masculin qui cache sa nature féminine.

C'est pourquoi Proust préférerait nommer « inversion » « *ce que l'on appelle parfois fort mal l'homosexualité* » car, pour lui, ce terme constitue une impropriété et même un contresens de lecture sur la structure sexuelle du sodomite parce qu'il en reste à son apparence masculine, et que, de plus, il fut emprunté à l'allemand (il voulait sauvegarder la pureté de la langue française, mais il l'employa quand même à plusieurs reprises dont : II, page 616 !).

Proust vit la cause de l'inversion dans un déséquilibre nerveux. Comme Charlus était capable d'accompagner Morel au piano, « *avec le style le plus pur* », qu'il pourra lui donner « *ce qui lui manquait, la culture et le style* », Marcel « *songeait avec curiosité à ce qui unit chez un même homme une tare physique et un don spirituel.* » « *Il avait suffi que la nature déséquilibrât suffisamment en lui le système nerveux pour qu'au lieu d'une femme, comme eût fait son frère le duc, il préférât un berger de Virgile ou un élève de Platon, et aussitôt des qualités inconnues au duc de Guermantes, et souvent liées à ce déséquilibre, avaient fait de M. de Charlus un pianiste délicieux, un peintre amateur qui n'était pas sans goût, un éloquent discoureur.* » Son style « *avait son correspondant - on n'ose dire sa cause - dans des parties toutes physiques, dans les déficiences nerveuses de M. de Charlus.* » (II, page 953-954).

Puis, dans le cas de Saint-Loup, il envisagea une « *évolution physiologique* » qui fit « *que tant qu'il aimait les femmes [...] il fut vraiment capable d'amitié. Après cela, au moins pendant quelque temps, les hommes qui ne l'intéressaient pas directement, il leur manifestait une indifférence, sincère je le crois en partie, car il était devenu très sec, et qu'il exagérait aussi pour faire croire qu'il ne faisait attention qu'aux femmes.* » (III, page 682). Marcel remarqua que, du fait de son vice, « *il était devenu plus élancé, plus rapide* » (III, page 698), alors que, curieusement, Charlus était de plus en plus « *bedonnant* » !

Aussi put-il parler de l'inversion comme « *d'une maladie inguérissable* » (II, page 616), pour évoquer pourtant plus loin « *les cas où l'on verra que l'inversion est guérissable* » (II, page 625) et se contredire encore aussitôt : « *Sans doute la vie de certains invertis paraît quelquefois changer, leur vice (comme on dit) n'apparaît plus dans leurs habitudes ; mais rien ne se perd* » (II, page 625).

Ce n'était là, bien vacillante comme on le voit, qu'une « *première théorie* » qu'il se promettait de « *modifier par la suite* » (II, page 615). Pour l'instant, il montrait :

La condition malheureuse des homosexuels :

Y eut-il un temps où ils furent heureux? Marcel nous dit qu'« *allant chercher, comme un médecin l'appendicite, l'inversion jusque dans l'histoire* », ils ont « *plaisir à rappeler que Socrate était l'un d'eux [...] sans songer qu'il n'y avait pas d'anormaux quand l'homosexualité était la norme* » (II, pages 616-617). De la même façon, fut dénoncée la complaisance de l'érudit Brichot à réciter des pages de Platon, des vers de Virgile, à « *cueillir à propos dans les philosophes grecs, les poètes latins, les conteurs orientaux, des textes qui décoraient le goût du baron d'un florilège étrange et charmant* » (III, page 290) : « *Il ne comprenait pas qu'alors [au temps de Socrate et de Virgile], aimer un jeune homme était comme aujourd'hui [...] entretenir une danseuse, puis se fiancer [...] Il ne voulait pas voir que depuis dix-neuf cents ans [...] toute l'homosexualité de coutume - celle des jeunes gens de Platon comme des bergers de Virgile - a disparu, que seule surnage et multiplie l'involontaire, la nerveuse, celle qu'on cache aux autres et qu'on travestit à soi-même [...] qui est la seule vraie, la seule à laquelle puisse correspondre chez le même être un affinement des qualités morales.* » (III, pages 205-206).

Aussi la race des « *hommes-femmes* » est-elle une « *race sur qui pèse une malédiction et qui doit vivre dans le mensonge et le parjure, puisqu'elle sait tenu pour punissable et honteux, pour inavouable, son désir, ce qui fait pour toute créature la plus grande douceur de vivre ; qui doit renier son Dieu, puisque, même chrétiens, quand à la barre du tribunal ils comparaissent comme accusés, il leur faut, devant le Christ et en son nom, se défendre comme d'une calomnie de ce qui est leur vie même.* » (II, page 615). Marcel se disait : « *Quel malheur que M. de Charlus ne soit pas romancier ou poète ! Non pas pour décrire ce qu'il verrait, mais le point où se trouve un Charlus par rapport au désir fait naître autour de lui les scandales, le force à prendre la vie sérieusement, à mettre des émotions dans le plaisir, l'empêche de s'arrêter, de s'immobiliser dans une vue ironique et extérieure des choses, rouvre sans cesse en lui un courant douloureux. Presque chaque fois qu'il adresse une déclaration, il essuie une avanie, s'il ne risque pas même la prison.* » (III, page 831).

Proust poursuivit sur plusieurs pages (II, pages 615-632) un tableau (recelant la plus longue phrase d'"À la recherche du temps perdu" [II, pages 615-618]) où :

Il affirma le droit au plaisir (« *il n'est pas indifférent qu'un individu puisse rencontrer le seul plaisir qu'il est susceptible de goûter, et "qu'ici-bas tout être" puisse donner à quelqu'un "sa musique, sa flamme ou son parfum"* » [II, page 627]) mais la difficulté de l'obtenir (« *la satisfaction, si facile chez d'autres, de leurs besoins sexuels dépend de la coïncidence de trop de conditions, et trop difficiles à rencontrer. [...] L'amour mutuel, en dehors des difficultés si grandes, parfois insurmontables, qu'il rencontre chez le commun des êtres, leur en ajoute de si spéciales, que ce qui est toujours très rare pour tout le monde devient à leur égard à peu près impossible, et que, si se produit pour eux une rencontre vraiment heureuse ou que la nature leur fait paraître telle, leur bonheur, bien plus encore que celui de l'amoureux normal, a quelque chose d'extraordinaire, de sélectionné, de profondément nécessaire.* » Aussi Charlus et Jupien, « *ce Roméo et cette Juliette peuvent croire à bon droit que leur amour n'est pas le caprice d'un instant, mais une véritable prédestination préparée par les harmonies de leur tempérament, non pas seulement par leur tempérament propre, mais par celui de leurs ascendants, par leur plus lointaine hérédité, si bien que l'être qui se conjoint à eux leur appartient avant la naissance, les a attirés par une force comparable à celle qui dirige les mondes où nous avons passé nos vies antérieures.* » (II, pages 627-628). Et la guerre même n'empêchait pas les

homosexuels de courir à leurs plaisirs : « *Les habitués de Jupien [...] le danger physique menaçant les délivrait de la crainte dont ils étaient maladivement persécutés depuis longtemps* » (III, page 834). Proust fit comprendre à quelle dissimulation ils étaient contraints par les normes sexuelles de la société, qui faisait qu'ils étaient bâtis sur deux niveaux : une surface, l'affectation de virilité, et une profondeur, la nature féminine secrète. C'était le cas de Charlus qui « *avait à l'égard des hommes, et particulièrement des jeunes gens, une haine d'une violence qui rappelait celle de certains misogynes pour les femmes* » (I, page 761), un « *parti pris de virilité qui ne l'empêchait pas d'avoir des qualités de sensibilité des plus fines* » (I, page 762), qui « *détestait l'efféminement* » (III, page 746), qui se faisait flageller pour réaliser là « *tout son rêve de virilité, attesté au besoin par des actes brutaux et toute l'enluminure intérieure [...] de croix de justice, de tortures féodales, que décorait son imagination moyenâgeuse* », son désir de se voir, sous une bombe, « *calciné par ce feu du ciel comme un habitant de Sodome* » (III, page 840).

Si, curieusement, Proust parla de « *sadisme* », c'est qu'au XIXe siècle on utilisait ce terme en lui donnant le sens général d'érotisme de la violence et de la cruauté. Ce fut en effet assez tard que le médecin allemand Krafft-Ebing (*'Psychopathia sexualis'*, 1892) distingua la perversion sexuelle satisfaite en faisant souffrir, le sadisme, de la perversion sexuelle où la jouissance s'atteint dans l'humiliation et la souffrance, le masochisme (mot créé à partir du livre de Sacher-Masoch, *'La Vénus à la fourrure'*, 1870).

La logique paradoxale et ironique du retournement qui anima *"À la recherche du temps perdu"* s'incarna dans la figure modèle du sodomite. S'il hérita des lieux communs de la satire homophobe, il les dota néanmoins d'un sens et d'une fonction propres. L'inverti radicalisait le paradoxe proustien de l'amour, qui voulait que le désir soit enflammé par qui ne peut le satisfaire : cette femme engoncée dans un corps masculin ne pouvait que désirer un homme authentique, auquel elle fera horreur.

Ainsi, les invertis seraient des « *êtres moins contradictoires qu'ils n'en ont l'air, dont l'idéal est viril, justement parce que leur tempérament est féminin, et qui sont dans la vie pareils, en apparence seulement, aux autres hommes* » (II, page 614). Mais « *le mensonge gît pour eux dans le fait de ne pas vouloir se rendre compte que le désir physique est à la base des sentiments auxquels ils donnent une autre origine.* » (III, page 746).

Proust dénonça l'ostracisme dont était victime cette « *partie réprouvée de la collectivité humaine, mais partie importante, soupçonnée là où elle n'est pas, étalée, insolente, impunie là où elle n'est pas devinée ; comptant des adhérents partout, dans le peuple, dans l'armée, dans le temple, au baigneur, sur le trône ; vivant enfin, du moins un grand nombre, dans l'intimité caressante et dangereuse avec les hommes de l'autre race, les provoquant, jouant avec eux à parler de son vice comme s'il n'était pas le sien, jeu qui est rendu facile par l'aveuglement ou la fausseté des autres, jeu qui peut se prolonger des années jusqu'au jour du scandale où ces dompteurs sont dévorés ; jusque-là obligés de cacher leur vie, de détourner leurs regards d'où ils voudraient se fixer, de les fixer sur ce dont ils voudraient se détourner, de changer le genre de bien des adjectifs dans leur vocabulaire, contrainte sociale légère auprès de la contrainte intérieure que leur vice, ou ce qu'on nomme improprement ainsi, leur impose non plus à l'égard des autres mais d'eux-mêmes, et de façon qu'à eux-mêmes il ne leur paraisse pas un vice* » (II, pages 617-618), en établissant d'ailleurs alors un lien entre homosexualité et judaïsme : « *Certains juges supposent et excusent plus facilement l'assassinat chez les invertis et la trahison chez les Juifs pour des raisons tirées du péché originel et de la fatalité de la race.* » (II, page 615) - « *Le plus grand nombre se rallie autour de la victime, comme les Juifs autour de Dreyfus* » (II, page 616) - « *Comme les Juifs encore (sauf quelques-uns qui ne veulent fréquenter que ceux de leur race, ont toujours à la bouche les mots rituels et les plaisanteries consacrées) [...] ayant fini par prendre, par une persécution semblable à celle d'Israël, les caractères physiques et moraux d'une race [...] ayant plaisir à rappeler que Socrate était l'un d'eux, comme les Israélites disent de Jésus qu'il était juif.* » (II, page 616) - aux invertis solitaires « *peut-être l'exemple des Juifs, d'une colonie différente, n'est-il même pas assez fort pour expliquer combien l'éducation a peu de prise sur eux, et avec quel art ils arrivent à revenir, peut-être pas à quelque chose d'aussi simplement atroce que le suicide* » (II, page 624) - il voudrait « *prévenir l'erreur funeste qui consisterait, de même qu'on a encouragé un mouvement sioniste, à créer un mouvement sodomite et à rebâtir Sodome* »

(II, page 632) - M. d'Argencourt, apercevant M. de Charlus en compagnie de Marcel jeta sur celui-ci « *un regard de méfiance, presque ce regard destiné à un autre race que Mme de Guermantes avait eu pour Bloch.* » (II, page 292).

Il regretta que, malgré la nécessité pour eux de s'unir, les homosexuels s'opposent trop souvent. - D'une part, il indiqua qu'il leur faut se rassembler en communautés clandestines et ramifiées (ici encore, comme les juifs), qu'ils forment « *une franc-maçonnerie bien plus étendue, plus efficace et moins soupçonnée que celle des loges, car elle repose sur une identité de goûts, de besoins, d'habitudes, de dangers, d'apprentissage, de savoir, de trafic, de glossaire, et dans laquelle les membres mêmes qui souhaitent de ne pas se connaître, aussitôt se reconnaissent à des signes naturels ou de convention, involontaires ou voulus, qui signalent un de ses semblables au mendiant dans le grand seigneur à qui il ferme la portière de sa voiture, au père dans le fiancé de sa fille, à celui qui avait voulu se guérir, se confesser, qui avait à se défendre, dans le médecin, dans le prêtre, dans l'avocat qu'il est allé trouver ; tous obligés à protéger leur secret, mais ayant leur part d'un secret des autres que le reste de l'humanité ne soupçonne pas et qui fait qu'à eux les romans d'aventure les plus invraisemblables semblent vrais ; car dans cette vie d'un romanesque anachronique, l'ambassadeur est ami du forçat ; le prince [...] en sortant de chez la duchesse s'en va conférer avec l'apache.* » (II, page 617). Ce dernier fait expliquerait que le sodomite fut de tout temps accusé de ruiner l'ordre social en fréquentant les bas-fonds et en s'acoquinant avec la lie de la société. On considérait qu'en contestant les catégories instituées, l'inversion corrompait aussi les classes supérieures, livrait la société au chaos. L'aristocrate Charlus manifesta d'ailleurs son intérêt pour les bourgeois qu'étaient Marcel et Bloch, tomba amoureux d'hommes du peuple, le maître d'hôtel Aimé, le giletier Jupien, le fils d'un domestique qu'était Morel, un marchand de marrons, un contrôleur d'omnibus. Marcel, songeant à ces liaisons, était impressionné par « *la force insensible et puissante qu'ont ces courants de la passion et par lesquels l'amoureux, comme un nageur entraîné sans s'en apercevoir, bien vite perd de vue la terre. Sans doute l'amour d'un homme normal peut aussi, quand l'amoureux, par l'invention successive de ses désirs, de ses regrets, de ses déceptions, de ses projets, construit tout un roman sur une femme qu'il ne connaît pas, permettre de mesurer un assez notable écartement de deux branches du compas. Tout de même un tel écartement était singulièrement élargi par le caractère d'une passion qui n'est pas généralement partagée et par la différence de condition de M. de Charlus et d'Aimé.* » (II, page 993).

Mais, plus loin, il montra au contraire que « *ces êtres d'exception que l'on plaint sont une foule [...] et se plaignent eux-mêmes d'être plutôt trop nombreux que trop peu.* » Comme « *les deux anges placés aux portes de Sodome* » avaient « *laissé s'enfuir tous les Sodomistes honteux* », leurs « *descendants sont si nombreux qu'on peut leur appliquer l'autre verset de la Genèse : " Si quelqu'un peut compter la poussière de la terre, il pourra aussi compter cette postérité", se sont fixés sur toute la terre, ils ont eu accès à toutes les professions, et entrent si bien dans les clubs les plus fermés que, quand un sodomite n'y est pas admis, les boules noires y sont en majorité celles de sodomistes, mais qui ont soin d'incriminer la sodomie, ayant hérité le mensonge qui permit à leurs ancêtres de quitter la ville maudite. Il est possible qu'ils y retournent un jour. Certes ils forment dans tous les pays une colonie orientale, cultivée, musicienne, médisante, qui a des qualités charmantes et d'insupportables défauts. On les verra d'une façon plus approfondie au cours des pages qui suivront ; mais on a voulu provisoirement prévenir l'erreur funeste qui consisterait, de même qu'on a encouragé un mouvement sioniste, à créer un mouvement sodomiste et à rebâtir Sodome. Or, à peine arrivés, les sodomistes quitteraient la ville pour ne pas avoir l'air d'en être, prendraient femme, entretiendraient des maîtresses dans d'autres cités où ils trouveraient d'ailleurs toutes les distractions convenables. Ils n'iraient à Sodome que les jours de suprême nécessité, quand leur ville serait vide, par ces temps où la faim fait sortir le loup du bois. C'est dire que tout se passerait en somme comme à Londres, à Berlin, à Rome, à Pétrograd ou à Paris.* » (II, page 631-632). C'est que « *l'inverti, mis en présence d'un inverti, voit non pas seulement une image déplaisante de lui-même, qui ne pourrait, purement inanimée, que faire souffrir son amour-propre, mais un autre lui-même, vivant, agissant dans le même sens, capable donc de le faire souffrir dans ses amours. Aussi est-ce dans un sens d'instinct de conservation qu'il dira du mal du concurrent possible, soit avec les gens qui peuvent nuire à celui-ci*

(et sans que l'inverti no 1 s'inquiète de passer pour menteur quand il accable ainsi l'inverti no 2 aux yeux de personnes qui peuvent être renseignées sur son propre cas), soit avec le jeune homme qu'il a "levé", qui va peut-être lui être enlevé et auquel il s'agit de persuader que les mêmes choses qu'il a tout avantage à faire avec lui causeraient le malheur de sa vie s'il se laissait aller à les faire avec l'autre. [...] Un commerçant, et tenant un commerce rare, en débarquant dans la ville de province où il vient s'installer pour la vie, s'il voit que, sur la même place, juste en face, le même commerce est tenu par un concurrent, n'est pas plus déconfit qu'un Charlus allant cacher ses amours dans une région tranquille et qui, le jour de l'arrivée, aperçoit un gentilhomme du lieu, ou le coiffeur, desquels l'aspect et les manières ne lui laissent aucun doute. Le commerçant prend souvent son concurrent en haine ; cette haine dégénère parfois en mélancolie, et pour peu qu'il y ait hérédité assez chargée, on a vu dans des petites villes le commerçant montrer des commencements de folie qu'on ne guérit qu'en le décidant à vendre son "fonds" et à s'expatrier. La rage de l'inverti est plus lancinante encore. Il a compris que, dès la première seconde, le gentilhomme et le coiffeur ont désiré son jeune compagnon. Il a beau répéter cent fois par jour à celui-ci que le coiffeur et le gentilhomme sont des bandits dont l'approche le déshonorerait, il est obligé, comme Harpagon, de veiller sur son trésor et se relève la nuit pour voir si on ne le lui prend pas. Et c'est ce qui fait sans doute, plus encore que le désir ou la commodité d'habitudes communes, et presque autant que cette expérience de soi-même, qui est la seule vraie, que l'inverti dépiste l'inverti avec une rapidité et une sûreté presque infaillibles. Il peut se tromper un moment, mais une divination rapide le remet dans la vérité.» (II, pages 920-921). Quand Cottard regarda Charlus avec insistance pour nouer une conversation avec lui, le baron vit en lui un « pareil à lui » (II, page 919) et lui montra donc la dureté des invertis pour ceux à qui ils plaisent ; mais son « discernement divin lui montra au bout d'un instant que Cottard n'était pas de sa sorte et qu'il n'avait à craindre ses avances ni pour lui-même, ce qui n'eût fait que l'exaspérer, ni pour Morel, ce qui lui eût paru plus grave. » (II, page 921).

On a pu constater que, comme Charlus est le grand homosexuel d'"À la recherche du temps perdu", Marcel fit de son nom une sorte de nom générique : « un Charlus » (autres exemples : « un gros et grisonnant Charlus » [II, page 619] - de M. de Vaugoubert, Marcel, exerçant sa nouvelle perspicacité, put décréter : « C'est un Charlus » [II, page 664] - « Le point où se trouve un Charlus par rapport au désir fait naître autour de lui les scandales, le force à prendre la vie sérieusement, à mettre des émotions dans le plaisir, l'empêche de s'arrêter, de s'immobiliser dans une vue ironique et extérieure des choses, rouvre sans cesse en lui un courant douloureux. Presque chaque fois qu'il adresse une déclaration, il essuie une avanie, s'il ne risque pas même la prison. (III, page 831). Il employa aussi le terme de « Charlisme » : « Mme Verdurin était sincère en proclamant ainsi son indulgence pour le Charlisme. » (III, page 244).

La variété des homosexuels :

Une distinction fut établie par l'attitude à l'égard des femmes : « Les uns, ceux qui ont eu l'enfance la plus timide sans doute, qui ne se préoccupent guère de la sorte matérielle de plaisir qu'ils reçoivent, pourvu qu'ils puissent le rapporter à un visage masculin » (II, page 622), « qui, le caractère exceptionnel de leur penchant les faisant se croire supérieurs à elles, méprisent les femmes, font de l'homosexualité le privilège des grands génies et des époques glorieuses [...] et, quand ils cherchent à faire partager leur goût, le font moins à ceux qui leur semblent y être prédisposés, comme le morphinomane fait pour la morphine, qu'à ceux qui leur en semblent dignes, par zèle d'apostolat » (II, page 620), tandis que « d'autres, ayant des sens plus violents sans doute, donnent à leur plaisir matériel d'impérieuses localisations. Ceux-là choqueraient peut-être par leurs aveux la moyenne du monde. Ils vivent peut-être moins exclusivement sous le satellite de Saturne, car pour eux les femmes ne sont pas entièrement exclues comme pour les premiers, à l'égard desquels elles n'existeraient pas sans la conversation, la coquetterie, les amours de tête. Mais les seconds recherchent celles qui aiment les femmes, et peuvent leur procurer un jeune homme, accroître le plaisir qu'ils ont à se trouver avec lui ; bien plus, ils peuvent, de la même manière, prendre avec elles le même plaisir qu'avec un homme. De là vient que la jalousie n'est excitée, pour ceux qui aiment les premiers, que par le plaisir qu'ils pourraient prendre avec un homme et qui seul leur semble une

trahison, puisqu'ils ne participent pas à l'amour des femmes, ne l'ont pratiqué que comme habitude et pour se réserver la possibilité du mariage, se représentant si peu le plaisir qu'il peut donner, qu'ils ne peuvent souffrir que celui qu'ils aiment le goûte ; tandis que les seconds inspirent souvent de la jalousie par leurs amours avec des femmes. Car dans les rapports qu'ils ont avec elles, ils jouent pour la femme qui aime les femmes le rôle d'une autre femme, et la femme leur offre en même temps à peu près ce qu'ils trouvent chez l'homme, si bien que l'ami jaloux souffre de sentir celui qu'il aime rivé à celle qui est pour lui presque un homme, en même temps qu'il le sent presque lui échapper, parce que, pour ces femmes, il est quelque chose qu'il ne connaît pas, une espèce de femme. » (II, page 622).

Par une conventionnelle prétériorité, Proust prétendit ne pas parler « de ces jeunes fous qui, par une sorte d'enfantillage, pour taquiner leurs amis, choquer leurs parents, mettent une sorte d'acharnement à choisir des vêtements qui ressemblent à des robes, à rougir leurs lèvres et noircir leurs yeux ; laissons-les de côté, car ce sont eux qu'on retrouvera, quand ils auront trop cruellement porté la peine de leur affectation, passant toute une vie à essayer vainement de réparer, par une tenue sévère, protestante, le tort qu'ils se sont fait. » (II, page 623). Mais il s'étendit sur ceux qui affichent leur « efféminement » par « un bracelet sous leur manchette, parfois un collier dans l'évasement de leur col, leurs regards insistants, leurs gloussements, leurs rires, leurs caresses entre eux » (II, page 619), leur « spasme d'hystérique », leur « rire aigu qui convulse leurs genoux et leurs mains, ne ressemblant pas plus au commun des mortels que ces singes à l'oeil mélancolique et cerné, aux pieds prenants, qui revêtent le smoking et portent une cravate noire » (II, page 620), que « quelques-uns, si on les surprend le matin, encore couchés, montrent une admirable tête de femme, tant l'expression est générale et symbolise tout le sexe ; les cheveux eux-mêmes l'affirment ; leur inflexion est si féminine ; déroulés, ils tombent si naturellement en tresses sur la joue, qu'on s'émerveille que la jeune femme, la jeune fille, Galatée qui s'éveille à peine dans l'inconscient de ce corps d'homme où elle est enfermée, ait su si ingénieusement, de soi-même, sans l'avoir appris de personne, profiter des moindres issues de sa prison, trouver ce qui est nécessaire à sa vie » (II, pages 620-621). Cet efféminement devint aussi celui de Charlus, pourtant auparavant si soucieux d'afficher une nette virilité, qui disait qu'il « détestait l'efféminement » (III, page 746) : sa nature féminine apparut alors évidente, au point qu'il « eût mérité l'épithète de "lady-like" » (II, page 908) - « il poussait maintenant involontairement presque les petits cris - chez lui involontaires, d'autant plus profonds - que jettent, volontairement, eux, les invertis qui s'interpellent en s'appelant "ma chère" ; comme si ce "chichi" voulu, dont M. de Charlus avait pris si longtemps le contre-pied, n'était en effet qu'une géniale et fidèle imitation des manières qu'arrivent à prendre, quoi qu'ils en aient, les Charlus, quand ils sont arrivés à une certaine phase de leur mal. » (III, page 212). Mal qui apparut à Marcel encore plus accentué quand il aperçut Charlus sur les boulevards, suivant deux zouaves : « On peut dire que pour lui l'évolution de son mal ou la révolution de son vice était à ce point extrême où la petite personnalité primitive de l'individu, ses qualités ancestrales, sont entièrement interceptées par le passage en face d'elles du défaut ou du mal générique dont ils sont accompagnés. M. de Charlus était arrivé aussi loin qu'il était possible de soi-même, ou plutôt il était lui-même si parfaitement masqué par ce qu'il était devenu et qui n'appartenait pas à lui seul mais à beaucoup d'autres invertis, qu'à la première minute je l'avais pris pour un autre d'entre eux, derrière ces zouaves, en plein boulevard, pour un autre d'entre eux qui n'était pas M. de Charlus, qui n'était pas un grand seigneur, qui n'était pas un homme d'imagination et d'esprit, et qui n'avait pour toute ressemblance avec le baron que cet air commun à tous, qui maintenant chez lui, au moins avant qu'on se fût appliqué à bien regarder, couvrait tout. » (III, pages 763-764).

Marcel se pencha longuement aussi sur les solitaires qui, « tenant leur vice pour plus exceptionnel qu'il n'est, sont allés vivre seuls du jour qu'ils l'ont découvert, après l'avoir porté longtemps sans le connaître, plus longtemps seulement que d'autres. Car personne ne sait tout d'abord qu'il est inverti, ou poète, ou snob, ou méchant » (II, page 623), qui « sont précisément ceux à qui l'hypocrisie est douloureuse » (II, page 624). À leur propos, il troussa même un petit roman où deux de ces solitaires se rencontrent, dont l'un s'éloigne pour « ascensionner des pics » et qui, son vice ne pouvant « plus

vivre à tant de milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer », se marie, tandis que le « délaissé », s'il n'est pas guéri, éprouve « un amour chaste » pour un cousin ; pourtant c'est « l'alpiniste bientôt père » qui le « renverse sur l'herbe, sans une parole » mais ensuite « le repousse avec l'indignation que l'autre n'ait pas eu le tact de pressentir le dégoût qu'il inspire désormais », laissant « le solitaire languir seul » (II, pages 624-626).

La « conjonction » de Charlus et de Jupien fit découvrir deux sortes d'homosexuels. Le baron était un pédéraste qui avait eu « la bonne fortune » de rencontrer « l'homme qui n'aime que les vieux messieurs » (II, page 607), un gérontophile. Aussi, quand ils ressortirent de l'échoppe du giletier, celui-ci put-il lui reprocher : « Je vois que vous avez un cœur d'artichaut » (II, page 609), un cœur inconstant, car le baron lui dit s'intéresser aussi à « un grand gaillard tout noir », à « un cycliste très gentil » (II, page 609) ; lui expliqua comment il procédait pour suivre « une petite personne » (II, page 610) ; voudrait connaître « un garçon des wagons-lits, un conducteur d'omnibus » ; affirma que « pour les jeunes hommes du monde [...] je ne désire aucune possession physique, mais je ne suis tranquille qu'une fois que je les ai touchés, je ne veux pas dire matériellement, mais touché leur corde sensible. Une fois qu'au lieu de laisser mes lettres sans réponse, un jeune homme ne cesse plus de m'écrire, qu'il est à ma disposition morale, je suis apaisé, ou du moins je le serais, si je n'étais bientôt saisi par le souci d'un autre » (II, page 611).

La variété des membres de cette franc-maçonnerie fut encore montrée tout au long du livre, où, Proust appliquant sa loi du retournement ironique, une sorte d'épidémie d'homosexualité frappa de nombreux personnages. Comme « une erreur dissipée nous donne un sens de plus », ce savoir nouvellement acquis, Marcel le mit immédiatement en pratique lors de la soirée chez la princesse de Guermantes, où il débusqua infailliblement les sodomites, les reconnaissant à leur rire, ajoutant : « Un clinicien n'a même pas besoin que le malade en observation soulève sa chemise ni d'écouter la respiration, la voix suffit. » Sans les voir, il entendit M. de Vaugoubert converser avec Charlus, et, « bien que ma découverte du genre de maladie en question datât seulement du jour même », sut reconnaître en eux deux invertis, même si le premier était « incertain » (II, page 664). Charlus assura à M. de Vaugoubert que « l'ambassadeur X... en France, vieux cheval de retour, n'avait pas choisi au hasard ses jeunes secrétaires d'ambassade » (II, page 665), que le roi Théodose, dans le pays où M. de Vaugoubert était diplomate, avait lui aussi « le genre "ma chère" » (II, page 666). Au cours d'une autre soirée, Charlus échangea avec plusieurs hommes importants (« deux ducs, un général éminent, un grand écrivain, un grand médecin, un grand avocat ») des « propos furtifs » (III, page 243).

Une autre découverte concerna Legrandin à l'égard duquel la perspicacité de Marcel avait été éveillée dès « Du côté de chez Swann » si l'on en juge par ce portrait : « La figure de Legrandin exprimait une animation, un zèle extraordinaires ; il fit un profond salut avec un renversement secondaire en arrière, qui ramena brusquement son dos au delà de la position de départ et qu'avait dû lui apprendre le mari de sa sœur, Mme de Cambremer. Ce redressement rapide fit refluer en une sorte d'onde fougueuse et musclée la croupe de Legrandin que je ne supposais pas si charnue ; et je ne sais pourquoi cette ondulation de pure matière, ce flot tout charnel, sans expression de spiritualité et qu'un empressement plein de bassesse fouettait en tempête, éveillèrent tout d'un coup dans mon esprit la possibilité d'un Legrandin tout différent que celui que nous connaissions. » (I, pages 124-125). Puis Marcel s'amusa des effets contraires d'un même vice chez Charlus et Legrandin : « Au fur et à mesure que M. de Charlus s'était alourdi et alenti, Legrandin était devenu plus élancé et rapide. Cette vélocité avait d'ailleurs des raisons psychologiques. Il avait l'habitude d'aller dans certains mauvais lieux où il aimait qu'on le vît ni entrer ni sortir, il s'y engouffrait. » (III, page 665).

Une note comique fut apportée par M. Nissim Bernard qui fréquentait l'hôtel de Balbec parce qu'il y entretenait un jeune commis (II, page 842). Marcel et Albertine le virent à la gare : il avait « l'œil poché » car, s'étant intéressé à un garçon qui « ne détestait pas condescendre aux goûts de certains messieurs » mais avait un jumeau (ils se ressemblaient comme deux tomates) qui « se plaisait avec frénésie à faire exclusivement les délices des dames », il s'était, un jour, trompé de garçon ! (II, pages 854-855).

Étonnamment se métamorphosèrent aussi en invertis le prince de Guermantes et Saint-Loup, bien qu'on ait déjà appris que celui-ci, dans sa jeunesse, appartient à « *un groupe, plus fermé et inséparable* » qu'on appelait « *les quatre gigolos* » : « *On les voyait toujours ensemble à la promenade, dans les châteaux on leur donnait des chambres communicantes, de sorte que, d'autant plus qu'ils étaient tous très beaux, des bruits couraient sur leur intimité. Je pus les démentir de la façon la plus formelle en ce qui concernait Saint-Loup. Mais ce qui est curieux, c'est que plus tard, si l'on apprit que ces bruits étaient vrais pour tous les quatre, en revanche chacun d'eux l'avait entièrement ignoré des trois autres. Et pourtant chacun d'eux avait bien cherché à s'instruire sur les autres, soit pour assouvir un désir, ou plutôt une rancune, empêcher un mariage, avoir barre sur l'ami découvert. Un cinquième (car dans les groupes de quatre on est toujours plus de quatre) s'était joint aux quatre platoniciens, qui l'était plus que tous les autres. Mais des scrupules religieux le retinrent jusque bien après que le groupe fût désuni et lui-même marié, père de famille, implorant à Lourdes que le prochain enfant fût un garçon ou une fille, et dans l'intervalle se jetant sur les militaires.* » (II, page 405). À propos de Saint-Loup encore, Marcel observa que « *en dehors de l'homosexualité, chez les gens les plus opposés par nature à l'homosexualité, il existe un certain idéal conventionnel de virilité, qui, si l'homosexuel n'est pas un être supérieur, se trouve à sa disposition, pour qu'il le dénature d'ailleurs* » (III, page 744), qui faisait qu'« *il admire le courage des jeunes hommes, l'ivresse des charges de cavalerie, la noblesse intellectuelle et morale des amitiés d'homme à homme, entièrement pures, où on sacrifie sa vie l'un pour l'autre* » (III, page 746), qu'il poursuivait l'idéal de servir dans « *un ordre de chevalerie purement masculin, loin des femmes, où il pourrait exposer sa vie pour sauver son ordonnance, et mourir en inspirant un amour fanatique à ses hommes.* » (III, page 746).

La variété des homosexuels se manifesta en particulier dans l'épisode de l'hôtel de Jupien où, parmi les clients, Charlus, il y avait « *un député de l'Action Libérale* » qui « *avait marié sa fille à midi à Saint-Pierre de Chaillot* » (III, page 816), « *le grand-duc de Russie* » qui se faisait appeler M. Lebrun (III, page 817), deux autres Russes (III, page 822), « *un mauvais prêtre* » (III, page 829), « *un jeune homme en smoking* » (III, page 829). Ils demandaient au patron « *un valet de pied, un enfant de chœur, un chauffeur nègre. Toutes les professions intéressaient ces vieux fous, dans la troupe toutes les armes, et les alliés de toutes les nations. Quelques-uns réclamaient surtout des Canadiens, subissant peut-être à leur insu le charme d'un accent si léger qu'on ne sait pas si c'est celui de la vieille France ou de l'Angleterre. À cause de leur jupon et parce que certains rêves lacustres s'associent souvent à de tels désirs, les Écossais faisaient prime.* » (III, page 823).

C'était pendant la guerre « *qui fait des capitales où il n'y a plus que des femmes, le désespoir des homosexuels, [mais] est au contraire le roman passionné des homosexuels, s'ils sont assez intelligents pour se forger des chimères, pas assez pour savoir les percer à jour, reconnaître leur origine, se juger.* » (III, page 746).

Pour Charlus, « *la maison que lui avait aménagée Jupien réduisait dans de telles proportions les risques, du moins (car une descente de police était toujours à craindre) les risques à l'égard d'un individu des dispositions duquel, dans la rue, le baron n'eût pas été assuré,* » (III, page 831). Jupien a été inspiré à Proust par Albert Le Cuziat, ancien valet de chambre du prince Radziwill et de la comtesse Greffulhe, qu'il rencontra en 1911. Il offrit très vite à ce « *Gotha vivant* » de le rémunérer en échange de ses connaissances sur l'étiquette, le protocole, les généalogies, les alliances, etc., autant d'informations qui allaient nourrir les volumes d'« *À la recherche du temps perdu* ». Puis Le Cuziat ouvrit un « *établissement de bains* », rue Godot-de-Mauroy, ce qui procura alors à l'écrivain des renseignements d'un autre ordre. Et pas seulement des renseignements : des garçons aussi. Enfin, en 1917, il aida Albert Le Cuziat à monter un bordel de garçons, l'hôtel Marigny, 11 rue de l'Arcade, dans le VIII^e arrondissement. Il y déménagea d'ailleurs les meubles de sa mère, détail qu'il exploita dans « *À la recherche du temps perdu* » lorsque Marcel donna les meubles qu'il avait hérités de sa tante Léonie à la patronne d'une maison de passe (I, page 578). Il put y épier par un oeil masqué les goûts bizarres de la clientèle. Et la « *descente de police* » eut bien lieu au cours de la nuit du 11 au 12 janvier 1918.

En plus du voyeurisme, ce fut le goût pervers auquel succombait Proust qui lui fit ajouter (pour plus de piment?) l'élément tout à fait gratuit du masochisme de Charlus !

Le nombre des homosexuels :

Comme à la fin de la soirée chez les Verdurin, Bichot disserta sur « *les arrêts de condamnation pour sodomie, flétrissant des hommes illustres qui en étaient tout à fait innocents* » et évoqua « *la récente découverte d'un grand amour de Michel-Ange pour une femme* », Charlus l'interrompit sèchement : « *Vous ne savez pas le premier mot des choses dont vous parlez* » (III, page 296) et il se livra lui-même à des considérations générales et historiques sur l'homosexualité, avançant même une statistique : « *Le taux des saints, si vous voyez de la sainteté là-dedans, se tient en règle générale entre 3 et 4 sur 10* » (III, page 297), « *taxant d'inversion la grande majorité de ses contemporains, en exceptant toutefois les hommes avec qui il avait eu des relations* » (III, page 298), s'avouant déconcerté que les homosexuels se recrutent parmi les hommes les plus enragés pour les femmes et scandalisé que celles-ci se mettent à parler de ces choses.

Gomorrhe

L'autre homosexualité, l'homosexualité féminine ou saphisme (par référence à Sapho, poétesse grecque) ou lesbianisme (par référence à Lesbos, île grecque où vécut Sapho et à laquelle l'émancipation des femmes valut la réputation d'avoir été un foyer d'homosexuelles), tandis que Proust créa le mot « *gomorrhéenne* », fut beaucoup moins étudiée (et pour cause !) dans « *À la recherche du temps perdu* », fut peut-être même introduite par un souci de symétrie par l'homosexuel qu'était Proust qui, ayant choisi de faire de Marcel un hétérosexuel et un hétérosexuel jaloux, ne pouvait toutefois illustrer cette jalousie que par le souvenir de celle que lui firent connaître des amours homosexuelles. Et l'hétérosexuel qu'était Marcel, qui s'intéressait aux sodomites par pure curiosité intellectuelle, à titre désintéressé et comme scientifique, quand il s'attacha à percer à jour un saphisme présumé chez Albertine, n'était plus animé par un esprit sociologique ou sexologique, mais par une suspicion obsessionnelle qui concernait l'objet principal de son désir.

Il se sentit impuissant car « *le rival n'était pas semblable à moi, ses armes étaient différentes, je ne pouvais lutter sur le même terrain, donner à Albertine les mêmes plaisirs, ni même les concevoir exactement.* » Une de ses grandes interrogations, après la mort de la jeune fille, porta sur la nature de son désir pour les femmes. Il conçut ses plaisirs comme une zone d'où, en tant qu'homme, il était radicalement exclu, c'est-à-dire comme le mystère par excellence, celui qui ne pouvait que lui rester inconnaissable. Cette interdiction sans appel enflamma en lui la même jalousie désespérée, la même « *angoisse qu'il y a à sentir l'être qu'on aime dans un lieu de plaisir où l'on n'est pas, où l'on ne peut pas le rejoindre* », que les « *plaisirs inconnus* » offerts par la « *fête inconcevable, infernale* » qu'il imagina lorsqu'il fut privé du baiser de sa mère au début de « *Combray* ». Il eut beau essayer de concevoir le désir d'Albertine d'après le sien propre pour les jeunes filles, ou stipendier deux jeunes blanchisseuses pour qu'elles se caressent devant lui ou encore séduire des femmes qui auraient pu plaire à Albertine, rien ne put lui expliquer le rire « *où elle faisait entendre le son inconnu de sa jouissance* ». Les innombrables métamorphoses d'Albertine brouillèrent ses souvenirs, et il ne fit plus la part entre le factuel et le fantasmatique.

L'homosexualité féminine apparut d'abord, sans être toutefois désignée, dans Mlle Vinteuil qui, d'un côté « *avait l'air d'un garçon, paraissait si robuste qu'on ne pouvait s'empêcher de sourire en voyant les précautions que son père prenait pour elle* », tandis que, d'un autre côté, « *une expression douce, délicate, presque timide passait souvent dans les regards de cette enfant si rude* » et qu'« *on voyait s'éclaircir, se découper comme par transparence, sous la figure hommasse du "bon diable", les traits plus fins d'une jeune fille explorée* » (I, page 113). Si elle « *nous disait de sa grosse voix combien elle avait été contente de nous voir, aussitôt il semblait qu'en elle-même une soeur plus sensible rougissait de ce propos de bon garçon étourdi* » (I, page 114). Ces deux genres se mêlaient à la fois au niveau de son apparence, dans ses mimiques et ses propos, mais aussi « *au fond d'elle-même* », où « *une vierge timide et suppliante implorait et faisait reculer un soudard fruste et vainqueur* » (I, page 161). Or elle avait à Combray une fort mauvaise réputation du fait de son amitié avec une autre

jeune fille plus âgée qu'elle. Et, un jour, Marcel fut témoin d'une scène étrange où elles trouvèrent un plaisir dément à profaner le culte que la fille du musicien avait pour son père. Plus tard, Marcel, désormais alerté par la « *conjonction* » de Charlus et de Jupien à l'existence de « Sodome » et ainsi, parallèlement, à celle de « Gomorrhe », fut bouleversé en apprenant les relations d'Albertine avec ces deux jeunes filles. Il fit tout pour l'empêcher de les revoir et de les fréquenter, mais, rasséréné par leur sauvegarde de l'oeuvre du musicien, il préféra se dire que le « sadisme » de ces femmes n'était peut être, après tout, qu'une « *simulation de méchanceté* » chez des êtres naïfs et naturellement bons, qu'au moment où elles avaient profané la photographie de Vinteuil, elles avaient agi en état de maladie, de folie, d'aliénation.

Il confessa : « *Cet amour entre femmes était quelque chose de trop inconnu, dont rien ne permettait d'imaginer avec certitude, avec justesse, les plaisirs, la qualité* » (III, page 385). Pourtant, curieusement, les relations physiques entre femmes furent plus évoquées que celles entre hommes. Mais on assiste alors à des rencontres et à des conduites invraisemblables, tout à fait fantaisistes, sinon grotesques.

Ainsi, un scandale fut provoqué au Grand-Hôtel de Balbec par la sœur de Bloch et une actrice qui avaient « *des relations secrètes qui bientôt ne leur suffirent plus. Être vues leur semblait ajouter de la perversité à leur plaisir, elles voulaient faire baigner leurs dangereux ébats dans les regards de tous. Cela commença par des caresses, qu'on pouvait en somme attribuer à une intimité amicale, dans le salon de jeu, autour de la table de baccara. Puis elles s'enhardirent. Et enfin un soir, dans un coin pas même obscur de la grande salle de danse, sur un canapé, elles ne se gênèrent pas plus que si elles avaient été dans leur lit* » (II, page 842).

Plus tard, Marcel crut pouvoir constater cet événement surnaturel : « *Quand, dans la salle du casino, deux jeunes filles se désiraient, il se produisait comme un phénomène lumineux, une sorte de traînée phosphorescente allant de l'une à l'autre. Disons, en passant que c'est à l'aide de telles matérialisations, fussent-elles impondérables, par ces signes astraux enflammant toute une partie de l'atmosphère, que Gomorrhe dispersée, tend, dans chaque ville, dans chaque village, à rejoindre ses membres séparés, à reformer la cité biblique tandis que, partout, les mêmes efforts sont poursuivis, fût-ce en vue d'une reconstruction intermittente, par les nostalgiques, par les hypocrites, quelquefois par les courageux exilés de Sodome.* » (II, page 852). Puis il décrivit cette scène invraisemblable : « *Une fois je vis l'inconnue qu'Albertine avait eu l'air de ne pas reconnaître, juste à un moment où passait la cousine de Bloch. Les yeux de la jeune femme s'étoilèrent, mais on voyait bien qu'elle ne connaissait pas le demoiselle israélite. Elle la voyait pour la première fois, éprouvait un désir, guère de doutes, nullement la même certitude qu'à l'égard d'Albertine [...] La cousine de Bloch alla s'asseoir à une table où elle regarda un magazine. Bientôt la jeune femme vint s'asseoir d'un air distrait à côté d'elle. Mais sous la table on aurait pu voir bientôt se tourmenter leurs pieds, puis leurs jambes et leurs mains qui étaient confondues. Les paroles suivirent, la conversation s'engagea, et le naïf mari de la jeune femme, qui la cherchait partout, fut étonné de la trouver faisant des projets pour le soir même avec une jeune fille qu'il ne connaissait pas.* » (II, page 852).

Au moment où il venait d'avoir la révélation de la relation entre Albertine et Léa, Marcel fit cette réflexion : « *Les gomorrhéennes sont à la fois assez rares et assez nombreuses pour que, dans quelque foule que ce soit, l'une ne passe pas inaperçue aux yeux de l'autre. Dès lors le ralliement est facile.* » (III, page 350). Et il se souvint de cet épisode : « *Un de mes amis m'avait invité au restaurant avec sa maîtresse et un autre de ses amis qui avait aussi amené la sienne. Elles ne furent pas longues à se comprendre, mais si impatientes de se posséder que dès le potage les pieds se cherchaient, trouvant souvent le mien [y a-t-il trouvé le sien?]. Bientôt les jambes s'entrelacèrent. Mes deux amis ne voyaient rien ; j'étais au supplice. Une des deux femmes, qui n'y pouvait tenir, se mit sous la table, disant qu'elle avait laissé tomber quelque chose. Puis l'une eut la migraine et demanda à monter au lavabo. L'autre s'aperçut qu'il était l'heure d'aller rejoindre une amie au théâtre. Finalement je restai seul avec mes deux amis, qui ne se doutaient de rien. La migraineuse redescendit, mais demanda à rentrer seule attendre son amant chez lui afin de prendre un peu d'antipyrine. Elles devinrent très amies, se promenaient ensemble, l'une habillée en homme et qui levait des petites filles et les ramenait chez l'autre, les initiait. L'autre avait un petit garçon, dont elle*

faisait semblant d'être mécontente, et le faisait corriger par son amie, qui n'y allait pas de main morte. On peut dire qu'il n'y a pas de lieu, si public qu'il fût, où elles ne fissent ce qui est le plus secret. » (III, pages 350-351).

Le mystère du saphisme amena aussi Marcel à s'interroger devant une Autrichienne rencontrée à Venise, « *dont les traits ne ressemblaient pas à ceux d'Albertine mais qui me plaisait par la même fraîcheur de teint, le même regard rieur et léger [...] En regardant sa charmante et énigmatique figure je me demandais si elle aussi aimait les femmes, si ce qu'elle avait de commun avec Albertine, cette clarté du teint et des regards, cet air de franchise aimable qui séduisait tout le monde et qui tenait plus à ce qu'elle ne cherchait nullement à connaître les actions des autres qui ne l'intéressaient nullement, qu'à avouer les siennes qu'elle dissimulait au contraire sous les plus puérils mensonges, si tout cela constituait les caractères morphologiques de la femme qui aime les femmes. Était-ce cela qui en elle, sans que je pusse saisir rationnellement pourquoi, exerçait sur moi son attraction, causait mes inquiétudes (cause plus profonde peut-être de mon attraction par ce qui porte vers ce qui fera souffrir), me donnait quand je la voyais tant de plaisir et de tristesse [...] Hélas, je ne le saurais jamais. J'aurais voulu, quand j'essayais de lire dans son visage, lui dire : "Vous devriez me le dire, cela m'intéresserait pour me faire connaître une loi d'histoire naturelle humaine.* » (III, page 649). Mais l'intuition de cette loi était fondée sur de vraiment faibles ressemblances, sur de très fragiles hypothèses !

Cette « *loi d'histoire naturelle humaine* » aurait dû, en fonction d'un parallélisme entre Sodome et Gomorrhe qui semblait s'imposer, établir que les « *gomorrhéennes* » étaient toutes des hommes à la façon dont les sodomites étaient en fait des femmes. « *Mais la Gomorrhe moderne est un puzzle fait de morceaux qui viennent de là où on s'y attendait le moins.* » (III, page 90), se déployait sur toute une gamme, tout en étant « *dispersée aux quatre coins du monde* » (III, page 23).

De Mme de Vaugoubert, qui était l'épouse d'un sodomite, avait un « *air masculin* » (II, page 644), un « *visage bourbonien et morose* », qui, dans le ménage, portait « *les culottes* », il est dit : « *C'était un homme* » (II, page 645).

On a vu que Mlle Vinteuil fut, dès sa première apparition, présentée comme dotée d'une double identité sexuelle ; au contraire de Charlus, dont la féminité foncière émergea soudain sous la masculinité, elle ne pouvait faire l'objet d'une lecture rétrospective, puisqu'elle avait été donnée immédiatement, simultanément et concurremment pour féminine et masculine.

Odette était une courtisane ostensiblement féminine, chez laquelle il ne fut jamais question d'un côté masculin ; mais Swann, « *un jour, reçut une lettre anonyme qui lui disait qu'Odette avait été la maîtresse d'innombrables hommes* », mais aussi « *de femmes* » (I, page 356) ; il se demanda lequel de ses amis avait pu la lui envoyer mais « *quant au fond même de la lettre, il ne s'en inquiéta pas.* » (I, page 359). Cependant, la vue d'un titre de pièce de théâtre, « *Les Filles de marbre* », lui fit se souvenir que Mme Verdurin avait dit à Odette : « *Prends garde, je saurai bien te dégeler, tu n'es pas de marbre* » (I, page 360), qu'Odette lui avait confié : « *Oh ! Mme Verdurin, en ce moment il n'y en a que pour moi, je suis un amour, elle m'embrasse, elle veut que je fasse des courses avec elle, elle veut que je la tutoie.* » (I, page 361). Il s'était demandé si elle pouvait éprouver « *une tendresse exaltée pour une autre femme* » (I, page 361). Inquiet, il l'interrogeait continuellement ; la crainte de mensonges passés vint corrompre jusqu'à ses souvenirs : dès lors « *il regarda mourir leur amour* » (I, page 362). Cédant à ses questions pressantes, elle finit par lui avouer ses goûts secrets, avoir eu une aventure avec une femme dans l'île du Bois, au clair de lune (I, page 365).

Albertine, contrairement à Mme de Vaugoubert ou Mlle Vinteuil, ne manifesta pas de côté viril (bien qu'elle soit surtout sportive), et, contrairement à Odette, ne passa jamais aux aveux. Mais la relation que Marcel eut avec elle ne fut faite que d'un chapelet de soupçons qu'il commença à égrener quand le docteur Cottard, qui l'observait tandis qu'au casino d'Incarville elle dansait avec Andrée, qu'elle la tenait étroitement serrée, signala : « *Les parents sont bien imprudents qui laissent leurs filles prendre de pareilles habitudes [...] Elles sont certainement au comble de la jouissance. On ne sait pas assez que c'est surtout par les seins que les femmes l'éprouvent. Et, voyez, les leurs se touchent complètement.* » (II, pages 795-796). Cette remarque fit naître chez Marcel une « *cruelle méfiance* »,

provoqua une enquête et un doute sans fin sur les goûts érotiques de la jeune fille (d'où la comparaison avec Sapho qu'il lui asséna et qu'elle considéra comme « *une insulte* » [II, 803]), qui s'endormit cependant devant ses « *agaceries* » avec Saint-Loup, pour se ranimer, à la fin de « *Sodome et Gomorrhe* », quand il eut appris qu'elle connaissait intimement Mlle Vinteuil, qu'elle était une lesbienne, et qu'il prit la décision paradoxale de la faire venir vivre avec lui à Paris, qu'il fut convaincu de la nécessité de l'épouser. Dans la suite, elle prétendit avoir menti sur ses relations avec Mlle Vinteuil et son amie, et il n'obtint jamais de certitude sur ses préférences sexuelles, bien que, selon Aimé, à Balbec, elle se baignait souvent dans la mer avec une « *petite blanchisseuse* », qui « *lui faisait des caresses avec sa langue le long du cou et des bras, même sur la plante des pieds* », et à laquelle elle disait : « *Tu me mets aux anges* » (III, pages 524-525). Le retournement ne fit plus progresser l'investigation et n'aboutit plus à une illumination. Au contraire, il engendra une oscillation perpétuelle entre les pôles de deux hypothèses et fit tourner en rond l'interprétation. Même les témoignages d'Andrée, après la mort d'Albertine, dans « *Albertine disparue* », n'apportèrent pas à Marcel la moindre certitude.

Ainsi Gomorrhe demeura un mystère impénétrable, et le lesbianisme ne fit l'objet d'aucune théorisation spécifique dans le roman. Ne furent présentés que des cas d'espèce, et le lecteur en est réduit à induire l'érotologie de Gomorrhe d'après celle de Sodome : on peut toujours supposer que l'invertie est en réalité un homme dans un corps de femme. Ce qui semble conforter cette idée, c'est la possibilité explicite de relations entre sodomites (qui sont des femmes) et gomorrhéennes (qui seraient des hommes) : « *Dans les rapports qu'ils ont avec elles, ils jouent pour la femme qui aime les femmes le rôle d'une autre femme, et la femme leur offre en même temps à peu près ce qu'ils trouvent chez l'homme* » (II, page 622). D'où le regret qu'exprima à Marcel Saint-Loup devenu sodomite : « *“C'est malheureux que ta petite amie de Balbec n'ait pas la fortune exigée par ma mère, je crois que nous nous serions bien entendus tous les deux.” Il avait voulu dire qu'elle était de Gomorrhe comme lui de Sodome, ou peut-être, s'il n'en était pas encore, ne goûtait-il plus que les femmes qu'il pouvait aimer d'une certaine manière et avec d'autres femmes. [...] En somme c'était le même fait qui nous avait donné à Robert et à moi le désir d'épouser Albertine (à savoir qu'elle aimait les femmes). Mais les causes de notre désir, comme ses buts aussi, étaient opposés. Moi, c'était par le désespoir où j'avais été de l'apprendre ; Robert par la satisfaction ; moi pour l'empêcher grâce à une surveillance perpétuelle de s'adonner à son goût ; Robert pour le cultiver, et par la liberté qu'il lui laisserait afin qu'elle lui amenât des amies.* » (III, pages 679-680). En dépit d'un à-peu-près, on reconnaît ici deux inversions croisées.

Le système binaire de contradiction entre l'apparence fallacieuse et la vraie nature sexuelle n'opéra plus du côté féminin. Autrement dit, les « *gomorrhéennes* » ne sont pas, au sens strict, des êtres invertis mais d'authentiques homosexuelles qui sont attirées par des femmes qui leur ressemblent. En fait, si Gomorrhe ne reçut pas le même traitement que Sodome, c'est qu'elle ne servit que de masque pour parler encore d'une homosexualité masculine que Proust n'osa pas attribuer à son alter ego, Marcel. S'il signala, dans « *Le temps retrouvé* », que « *l'écrivain ne doit pas s'offenser que l'inverti donne à ses héroïnes un visage masculin. Cette particularité un peu aberrante permet seule à l'inverti de donner ensuite à ce qu'il lit toute sa généralité.* » (III, page 910), on devrait plutôt lire ainsi la première phrase : « *Le lecteur ne doit pas s'offenser que l'écrivain inverti donne à ses héros un visage féminin* », car il a donné à Alfred Agostinelli le nom et le visage d'Albertine.

Il reste que, même s'il mit un masque, avec Proust, l'homosexualité cessa d'être un sujet tabou : l'amour « *interdit* » y fut considéré comme un phénomène naturel et devint en même temps une simple image hypertrophiée de l'amour comme puissance autodestructrice, source d'illusion, consommateur impitoyable du Temps. Dans ce domaine, il a plus apporté que Wilde, Gide, Cocteau et Genet, en évitant avec soin de tomber dans les pièges de la complaisance. promise à un grand avenir romanesque au XXe siècle.

“À la recherche du temps perdu” présente donc un grand intérêt documentaire. Mais c’est à la fois l’histoire d’une époque et l’histoire d’une conscience, ce dédoublement et cette conjonction, ce mélange d’observation et d’introspection lui donnant sa profonde et surprenante originalité.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)